



HAL
open science

Du Post-Army Trip au post-tourisme : une approche géographique du Backpacking israélien au Chili

Arnaud Szkutnicki

► **To cite this version:**

Arnaud Szkutnicki. Du Post-Army Trip au post-tourisme : une approche géographique du Backpacking israélien au Chili. Géographie. 2017. dumas-01683963

HAL Id: dumas-01683963

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01683963>

Submitted on 15 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MEMOIRE

Pour l'obtention du diplôme

Du Post-Army Trip au post-tourisme Une approche géographique du Backpacking israélien au Chili

Par Arnaud SZKUTNICKI

Master de Géographie

Parcours Tourisme Innovation Transition

(Septembre 2017)

Mémoire réalisé sous la direction de

M. Pascal MAO

Les opinions exprimées dans ce mémoire sont propres à leur auteur et n'engagent pas l'Institut de Géographie Alpine et l'Université de Grenoble-Alpes

REMERCIEMENTS

Mes premiers remerciements vont à Pascal Mao, directeur de mémoire, connaisseur du Chili et protecteur des espaces vierges patagons, qui a su me guider efficacement dans mes recherches dès nos premières rencontres. Sa posture critique et sa compréhension du phénomène du backpacking israélien m'ont permis d'orienter sereinement mes travaux dès le début de ma formation à l'Université de Grenoble.

Je tiens à remercier l'Institut de Géographie Alpine, le corps enseignant du Master TIT et les membres du personnel administratif, qui ont su se montrer présents pour que je puisse me rendre à temps et en ordre au Chili. Une mention particulière destinée à Philippe Bourdeau pour sa disponibilité sans égale et pour ses enseignements passionnants, décisifs dans ma volonté de m'orienter vers une carrière dans la recherche sur les études touristiques et récréatives.

Je remercie également l'Institut de Géographie de l'Université catholique de Valparaíso et les camarades du Chili pour m'avoir à nouveau intégré dans leurs projets académiques. Un grand merci à Rodrigo Figueroa pour la confiance accordée au cours d'un second stage et pour son souhait de poursuivre nos travaux en commun. Un mot pour Pablo Mansilla, ses précieux conseils méthodologiques et son ambition de vouloir faire grandir l'Institut en l'orientant vers des recherches internationales en géographie qualitative. Une pensée pour Cecilia Palacios et son désir de réaliser des projets ensemble, portant sur l'itinérance et les pérégrinations religieuses au Chili. Et pour terminer, un salut aux collègues de notre aquarium partagé aux semblants de *closed-space*, Luiz, Christian, Omar et Joel, mais aussi à Jeison, Ariel, Camilo, Isabella, Isadora, Victor, Francisco, Evelyn, Gladys, Marcela, Rocco, Rudy et Roberto.

Mes mots vont aussi vers les camarades de promotion du Master TIT et pour nos échanges enrichissants. Un salut particulier aux amis du Centre culturel autogéré du C12, à Pierre-Alexandre pour ses conseils et son humilité, à Bule pour son entière dévotion, à Antoine pour m'avoir fait découvrir Grenoble sous un autre angle, et enfin à Soufiane pour sa culture du partage, son humanisme et nos longues conversations nocturnes.

Je n'oublie pas d'embrasser ma famille qui écoute attentivement mes décisions et me soutient dans ma jeune situation professionnelle entre deux continents. Je ne pourrais me rendre au Chili sans sa présence et son amour au quotidien.

Enfin, un message pour les amis et les anonymes qui rendent notre quotidien plus agréable, et qui participent à mon développement intellectuel et personnel ainsi qu'à ma construction identitaire translocale.

Et surtout pour Mónica, qui me soutient et accepte mes allers-retours depuis plusieurs années.

Note aux lecteurs

Avec grand regret, et en dépit de notre présence sur le territoire chilien pour des raisons professionnelles et académiques, nous n'avons malheureusement pas pu réaliser d'entretiens auprès de voyageurs israéliens faute de temps, de moyens et de chance. Une autre raison peut s'expliquer par notre arrivée tardive au Chili, à la fin de la saison touristique estivale. Néanmoins, nous avons pu discuter de façon informelle avec de nombreuses personnes connaissant ce phénomène (enseignants, *habitants*, acteurs issus de la communauté juive du Chili, membres de l'Ambassade israélienne au Chili) et ces conversations nous ont permis de constater que le *Post Army Trip* au Chili entraînait de nombreux enjeux socio-politiques et offrait plusieurs pistes académiques de réflexion. Par le passé (été 2013-2014), nous avons nous-mêmes observé et rencontré des voyageurs israéliens à Puerto Montt et à Valparaíso, deux villes équidistantes de près de 1200 km. Ainsi, nous nous excusons auprès des lecteurs qui pourraient espérer des premiers résultats. Cette situation est dommageable, et l'absence d'enquêtes ethnographiques est venue réorienter notre position, bien plus théorique, car notre objectif initial était de nous rendre à Santiago (présence d'acteurs institutionnels, de centres communautaires et religieux, d'auberges de jeunesse et d'enclaves) et à Pucón (lieu touristique majeur) pour préparer de futurs travaux. L'avenir nous permettra, nous l'espérons, de poursuivre nos recherches sur un phénomène socioculturel proche du post-tourisme, démontrant les reconfigurations des pratiques récréatives dans un cadre international.

RESUME et MOTS-CLES

Tourisme itinérant, backpacking, Chili, Israël, territorialisation

Chaque année, bien souvent à l'issue du service militaire obligatoire, plusieurs milliers de jeunes Israéliens se lancent dans des voyages au long cours sur les cinq continents, principalement dans des destinations considérées comme reculées et marquées par un esprit d'authenticité. Ce phénomène correspond au traditionnel *After Army Trip*, un processus national, initiatique et touristique reposant sur la mobilité récréative et le désir de liberté et de rencontre avec l'altérité. Les lieux touristiques éloignés, couplés à une volonté d'émancipation de l'industrie du tourisme, symbolisent dans l'imaginaire des *backpackers* un retour aux origines du voyageur, une construction individuelle de soi et un refus des aliénations du quotidien. Parmi les pays visités par les backpackers israéliens apparaît le cas du Chili, une destination privilégiée compte tenu de sa diversité culturelle et géographique et de l'existence de nombreux espaces naturels ou faiblement anthropisés. Pour autant, et en dépit de leurs aspirations initiales, les activités de ces jeunes voyageurs s'opposent à un ensemble de valeurs propres au tourisme itinérant et conduisent à des pratiques de reterritorialisation israélienne dans le hors-quotidien, générant de fait un rapport d'altérité négatif, et remettant en cause la dimension contestatrice du backpacking en raison de son institutionnalisation. Ce travail de recherche propose d'analyser ce phénomène en suivant trois approches géographiques permettant d'exposer toute la complexité d'une pratique touristique généralisée, et en prenant comme terrain d'étude l'espace chilien.

RESUMEN y PALABRAS CLAVES

Turismo itinerante, mochilerismo, Chile, Israel, territorialización

Cada año, y muchas veces después del servicio militar obligatorio, miles de jóvenes israelíes empiezan largos viajes en los cinco continentes, principalmente en destinos considerados como lejanos y marcados por un espíritu de autenticidad. Este fenómeno corresponde al tradicional *Viaje Despues del Ejército*, un proceso nacional, iniciático y turístico cuyos factores claves son la movilidad recreativa, la voluntad de libertad y de encuentro con la alteridad. Los lugares turísticos lejanos así como el deseo de emanciparse de la industria del turismo, simbolizan en los imaginarios de los mochileros un reencuentro con los orígenes del viajero, una construcción individual de sí mismo y un rechazo de las alienaciones del cotidiano. Dentro de los países elegidos por los mochileros israelíes aparece el caso de Chile, un destino privilegiado en razón de su diversidad cultural y geográfica, y de sus espacios naturales o con baja antropización. Sin embargo y a pesar de sus aspiraciones iniciales, las actividades de los jóvenes viajeros se oponen a un conjunto de valores propios al turismo itinerante, y generan prácticas de reterritorialización en el extranjero, creando de hecho una relación de alteridad negativa, y cuestionando la dimensión alternativa del mochilerismo israelí en razón de su institucionalización. Este trabajo de investigación propone analizar este fenómeno presentando tres enfoques geográficos que permiten exponer la complejidad de una práctica turística generalizada, y tomando el espacio chileno como caso de estudio.

SOMMAIRE

SOMMAIRE.....	7
INTRODUCTION GENERALE.....	9
I. Cadre théorique et contexte du phénomène du backpacking : une recherche s'insérant dans le champ des études touristiques.....	16
1. La position du chercheur : une étude géographique et touristique	17
1.1 L'entrée par une approche géographique du tourisme.....	17
1.2 L'apport pluridisciplinaire des « Tourism Studies »	22
1.3 L'approche globale : dynamique des sociétés contemporaines et formes culturelles touristiques.....	24
2. La mobilité : une valeur centrale des sociétés contemporaines.....	31
2.1 La prise en compte des mobilités en géographie.....	31
2.2 Le tourisme, une exaltation des mobilités contemporaines.....	35
2.3 L'itinérance touristique : une pratique récréative proprement mobile	39
3. Comprendre le backpacking	42
3.1 Au commencement <i>le drifter</i> : de l'émergence du voyage postmoderne	43
3.2 Les valeurs du backpacking	47
3.3 Caractéristiques touristiques de la pratique	51
3.4 L'institutionnalisation du backpacking : les contradictions d'un modèle.....	54
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE	62
II. After Army Trip : de la pratique touristique au rite social institutionnalisé.....	64
4. L'expérience du « Tarmila'ut » : une introduction	64
4.1 De la pratique postmoderne : évolutions d'un phénomène proprement israélien	65
4.2 Les fondements socioculturels d'une pratique généralisée	69
4.3 Une diversité de destinations et de pratiquants	78
4.4 Le backpacking israélien comme « rite de passage » institutionnalisé.....	83

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE	88
TRANSITION	89
III. Le backpacking israélien au Chili : propositions pour une approche géographique.....	95
5. Une géographie culturelle du backpacking israélien.....	97
5.1 La démarche de recherche : le « voyage » comme objet d'étude géographique.....	97
5.2 Une étude culturelle exogène par les pratiques touristiques	100
5.3 Une approche culturelle par les territorialités des pratiquants.....	101
5.4 Synthèse : quelques idées pour la route.....	103
6. Une approche en géographie sociale : la dimension postcoloniale du backpacking israélien	106
6.1 La démarche de recherche : une approche par la territorialisation et le conflit territorial	107
6.2 Du « tourist gaze » au « mutual gaze » : une opposition progressive aux backpackers israéliens	109
6.3 Du conspirationnisme à la reproduction du conflit israélo-palestinien sur le territoire national chilien	111
7. Approche en géographie politique : l'Etat et les « Hommes en noirs » face aux libertés d'une jeunesse postmoderne	113
7.1 Une démarche de recherche portant sur un « espace de voyage » en tant qu'enjeu géo-politique.....	115
7.2 Evolutions du sionisme : post-sionisme et néo-sionisme	117
7.3 Des stratégies d'influence exportées dans le hors-quotidien des backpackers	118
7.4 Synthèse : des voyages politiques ou post-touristiques.....	120
CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE	122
CONCLUSION GENERALE	123
BIBLIOGRAPHIE.....	128
SITES ET PAGES INTERNET CONSULTES.....	138
TABLES DES FIGURES	139
TABLES DES PHOTOGRAPHIES	140

INTRODUCTION GENERALE

Contexte de l'étude

Les mobilités touristiques et l'itinérance récréative apparaissent comme des thématiques intéressantes pour la recherche universitaire, dans la mesure où elles sont constitutives de la modernité et représentatives des aspirations des sociétés valorisant les activités de loisir. Par extension, l'univers du tourisme international et la diversité de ses pratiques ne pourraient se résumer à une variété d'offres destinées à une clientèle de plus en plus large en raison de la démocratisation du tourisme, du moins, dans ce que l'on dénomme les sociétés occidentales. Plus que des pratiques récréatives ou ludiques conduites dans l'*ailleurs*, les mobilités touristiques présentent également toute l'hétérogénéité des motivations individuelles et des pratiquants, et ce en fonction des origines nationales ou socioculturelles. Dans une perspective de recherche considérant les pratiques *hors travail* comme de fantastiques opportunités de compréhension des sociétés contemporaines, notre mémoire propose de se concentrer sur un objet particulier présentant des dynamiques à la fois touristiques, culturelles et politiques. Il n'est d'ailleurs pas surprenant de constater la multiplication des disciplines et des thématiques de recherche orientées vers des phénomènes, récréatifs, ludiques, culturels ou sportifs. Ces activités représentent en partie l'existence d'une société du loisir transversale et globalisée, dans la mesure où chaque entité culturelle est marquée par diverses formes de rupture avec le *temps du travail*. Les divertissements réalisés dans les périodes non-travaillées, c'est-à-dire au cours du temps libre, seraient en effet propres à chaque culture, et c'est à cette spécificité que nous nous intéresserons dans le cadre de notre recherche. En ce qui concerne le tourisme international, une démarche particulière attire notre attention et correspond aux pratiques récréatives et itinérantes réalisées dans le hors-quotidien et dans des espaces de l'altérité. Plus précisément, notre mémoire propose d'analyser une pratique touristique régulièrement considérée comme alternative : le *backpacking*. Cette pratique itinérante, que l'on pourrait maladroitement traduire par le fait de « voyager avec un sac à dos », est conduite par un nombre croissant d'individus voulant découvrir le monde à l'abri de l'industrie touristique et de son extrême délimitation, et réduisant par la même occasion les possibilités de rencontre authentique avec l'inconnu. C'est un symbole contemporain du mythe de l'Homme libre, car cette pratique permet de voyager seul, de se sentir autonome et de

pouvoir se déplacer où bon nous semble avec quelques simples effets matériels sur le dos. Et plus qu'un simple bagage dorsal traversant les frontières, le backpacking peut incarner par analogie une façon de transposer un « bagage » ou « capital culturel bourdieusien » dans l'altérité par des pratiques mobiles. Par sa démarche individuelle, le touriste ou voyageur itinérant peut être défini comme une personne ouverte sur le monde qui va échanger physiquement, matériellement et culturellement avec les cultures locales. Le backpacker caractériserait alors une sorte de vagabond des temps modernes, dit autrement. Mais de quelle modernité parle-t-on ? Et dans quel contexte socioculturel agit ce type d'acteur ?

Objet. L'itinérance récréative : les voyages au long cours comme interface géographique

Notre mémoire propose d'étudier une forme particulière de tourisme correspondant au backpacking, et qui peut être perçu comme un type de voyage dont les logiques se fondent sur des pratiques de mobilité et de rencontre alternative avec l'altérité, dans un contexte spatial et temporel marqué par la « longue distance », le désir de liberté et le rejet des dynamiques touristiques issues de la modernité. Selon cette approche, notre objet d'étude pourrait s'apparenter à une pratique touristique itinérante, examinée en fonction de ses logiques sociales et spatiales et en suivant une thématique de recherche centrée sur des imaginaires et des représentations touristiques, fondamentales dans cette activité récréative internationale. Plus spécifiquement, ce travail se concentre sur une étude d'un backpacking « national » dans un espace défini, dans la mesure où nous cherchons à comprendre les relations entre cette pratique touristique et les origines socioculturelles des pratiquants, en l'occurrence ici, les backpackers israéliens au Chili. En ce sens, pour comprendre le backpacking israélien, il conviendrait au préalable d'analyser l'émergence de ce phénomène en prenant en compte les particularités de ses pratiquants, socialement construits en Israël, et influencés psychologiquement après une large période au sein de l'Institution militaire. Nous considérons par la suite que les pratiques réalisées par les voyageurs israéliens en Amérique latine et au Chili dépendent en grande partie de leurs expériences individuelles et collectives passées, directement sur le territoire israélien et dans les zones de conflits. Ainsi, l'interrelation entre les origines nationales et les destinations touristiques peut générer de nombreuses interrogations de recherche, en raison des conséquences socio-spatiales de la présence israélienne sur le territoire chilien. Nous posons l'hypothèse que le backpacking en tant que voyage au long cours marquerait une forme d'interface dynamique entre deux espaces géographiques : Israël et le Chili. Cela nous conduirait à étudier d'une part les pratiquants et

les territoires de pratiques, et d'autre part les relations entre le backpacking israélien et des stratégies socio-politiques externes s'insérant progressivement dans ce phénomène institutionnalisé.

Problématique

Notre mémoire cherche principalement à présenter des opportunités de recherche en répondant à la question suivante : Dans quelles mesures une étude géographique du backpacking israélien au Chili permet de faire un état des lieux d'une pratique nationale institutionnalisée, de ses conséquences socio-spatiales et des transformations en cours dans la société israélienne ?

Par le biais de trois approches géographiques (culturelle, sociale et politique), nous souhaitons analyser la complexité de ce phénomène identitaire et national ainsi que ses conséquences socio-spatiales, tout en expliquant les caractéristiques qui en font une pratique post-touristique. Cette interrogation nous amènera à présenter de potentiels travaux de recherche en géographie, en suivant trois entrées disciplinaires et en y intégrant des réflexions méthodologiques associées.

Une géographie de l'*ailleurs*

Nous considérons notre mémoire comme un travail de recherche en géographie du tourisme dans lequel nous adopterons une démarche centrée sur une « approche géographique du tourisme » telle qu'elle a été développée par de nombreux chercheurs spécialisés sur les questions récréatives, transitives et touristiques. Plus spécifiquement, nous étudierons un phénomène touristique établissant une dichotomie entre le *quotidien* et le *hors-quotidien*, c'est-à-dire entre les référents nationaux de la jeunesse israélienne et un *ailleurs* géographique incarné par le Chili, pays et espace de la *wilderness*. Dans ce cadre, nous chercherons à analyser un phénomène socioculturel depuis la géographie, tout en ayant recours à une démarche pluridisciplinaire intégrant différents apports des sciences sociales, nécessaires à la compréhension d'un phénomène touristique, spatial, social et politique. Par ailleurs, nous utiliserons de nombreux concepts théoriques issus de la géographie de la mobilité, de la géographie du voyage et des études sur le tourisme « hors des sentiers battus », en insistant sur les répercussions des activités du *hors-quotidien* dans les territoires de pratiques. En ce

sens, notre démarche dépassera la simple étude touristique pour identifier un ensemble de facteurs directement reliés au backpacking israélien, notamment dans une perspective post-touristique.

Concernant notre recherche, l'espace étudié correspond au Chili continental, pays marqué par une grande diversité en termes d'imaginaires touristiques, de paysages, de climats et d'espaces naturels, et qui se positionne comme une destination majeure du tourisme latino-américain.

La position du chercheur

L'étude du backpacking provient d'un intérêt du rédacteur de ce mémoire pour une activité socialement considérée comme alternative mais présentant de nombreuses contradictions, observables notamment dans les pratiques des voyageurs. Le backpacking et le tourisme itinérant sont marqués par des représentations et des imaginaires indissociables d'une « mise en tourisme », qui orientent en grande partie les pratiquants, et qui entraînent dans le même temps une certaine forme de reproduction sociale. Le backpacking ferait alors face à une progressive généralisation, identifiable dans des destinations privilégiées et dans les activités réalisées par les adeptes de ce type d'expérience récréative. La compréhension du phénomène du backpacking israélien renforce notre curiosité pour comprendre cet objet dans son ensemble, en analysant les dimensions sociales et spatio-temporelles qui motivent les individus à s'engager dans une telle pratique à l'issue du service militaire. Ainsi, dans notre mémoire, l'étude d'un objet aussi spécifique que le backpacking post-armée nous entrainera sur différents terrains de recherche, que nous devons appréhender objectivement. Nous traiterons alors de différentes thématiques liées à la société israélienne, à sa situation conflictuelle, à sa transition postmoderne et aux processus de (ré)intégration sociale qui ont cours lors des voyages itinérants des anciens conscrits. Au-delà de ces aspects structurels apparaissent différents codes symboliques qui permettent d'influencer les individus en Israël, mais aussi lors de leurs expériences itinérantes respectives. Par ces codes, les backpackers israéliens vont obtenir un statut proche de « l'individu moderne total », propre aux sociétés hypermodernes. Ces éléments justifient notre position défendant un constructivisme sociologique, les individus orientant leurs personnalités à la suite de leurs expériences de vie respectives.

Méthodologie de recherche

La démarche de recherche que nous suivons dans cet exposé est relativement classique, dans le sens où elle s'est construite au fil de nos recherches et en recourant à un corpus scientifique aux influences internationales. Pour pouvoir obtenir des sources bibliographiques prépondérantes et spécifiques, et pour effectuer une analyse géographique précise du tourisme, du voyage itinérant et du backpacking israélien, nous avons étudié de nombreux textes et documents provenant de la recherche française, latino-américaine, anglo-saxonne et israélienne. Nous avons également amélioré notre raisonnement et la construction de notre objet de recherche en utilisant d'autres disciplines des sciences sociales, permettant de démontrer la dimension systémique du backpacking israélien, cette activité collective étant en perpétuel mouvement tout en restant influencée par de nombreux aléas externes. Cependant, nos expériences au Chili, nos constats et nos observations de ce phénomène identitaire et touristique (médias, identification de voyageurs, conversations courantes ou avec des professionnels) nous ont permis de valoriser notre démarche novatrice et de confirmer certaines de nos réflexions initiales. Des discussions plus élaborées avec des géographes français et chiliens nous ont conduits à délimiter une seconde fois notre recherche, et à y intégrer différentes approches et hypothèses géographiques. Nous présenterons les prémices de ces méthodologies « géographiques » dans la dernière partie de notre mémoire et de notre raisonnement.

Objectifs de l'étude

Le principal objectif de ce mémoire est de présenter le backpacking israélien au Chili en suivant trois approches géographiques d'une même pratique. Ces entrées nous semblent intéressantes pour pouvoir initier des travaux de recherche que nous pourrions élaborer à l'avenir.

En outre, notre démarche vise à démontrer la complexité de notre objet touristique, influencé par de nombreux facteurs « externes » qui nous amènent à dépasser les traditionnelles études portant sur le tourisme. En effet, la compréhension d'un phénomène touristique collectif, national et identitaire doit être définie en analysant la société israélienne, sa puissance étatique et les évolutions en cours dans l'espace géographique israélien. .

Nous chercherons aussi à apporter des éléments de réponse intéressant la recherche sur le tourisme, le backpacking et l'itinérance récréative, en justifiant la dimension post-touristique du backpacking israélien et les interrelations entre le *quotidien* et le *hors-quotidien* des jeunes voyageurs tout juste libérés de leurs obligations militaires nationales.

Enfin, cette étude permettra de justifier notre position initiale, dans le sens où nous considérons qu'une société (et sa transformation) peut être comprise en étudiant ses pratiques récréatives et touristiques ainsi que ses loisirs du quotidien. Cette posture remet en question une attitude commune établissant un dualisme entre l'espace du travail et l'espace du loisir, ces deux mondes étant intrinsèquement reliés.

Plan du mémoire

Pour répondre à nos objectifs de travail et identifier les particularités socioculturelles du backpacking israélien, nous proposons un plan en trois parties thématiques allant du général vers le particulier. Dans ce cadre, et pour comprendre les dynamiques du backpacking israélien et son observation au Chili, il conviendra tout d'abord de présenter notre posture de recherche et nos influences théoriques et méthodologiques. Nous reviendrons ensuite sur une étude globale du backpacking, avant de nous intéresser à son application dans une posture « israélienne », en particulier dans l'espace géographique chilien.

Ainsi, la première partie de notre mémoire s'attachera à démontrer la portée géographique de notre mémoire, en recourant à un large corpus bibliographique et en mettant l'accent sur les phénomènes de mobilités et les pratiques récréatives itinérantes conduites dans le hors-quotidien. Une étude précise du backpacking et un détour par l'analyse des pratiques de loisirs des sociétés contemporaines seront nécessaires pour démontrer les interrelations entre les activités du quotidien et celles conduites dans un *ailleurs* géographique idéalisé par des imaginaires touristiques.

La seconde partie de notre mémoire reviendra sur le phénomène du backpacking tel qu'il est pratiqué en Israël. Nous nous exercerons alors à expliquer les origines historiques, politiques et socioculturelles de cette pratique, afin de démontrer en quoi ce processus collectif ne saurait se résumer à une simple activité touristique ou à une quête de liberté et d'authenticité dans des *ailleurs* valorisés par des jeunes backpackers libérés d'un service militaire de longue durée. Par le voyage, les pratiquants itinérants israéliens se construisent ou se reconstruisent dans l'*ailleurs*, ce qui est constitutif de leurs cheminements réflexifs et de leur processus de maturation et d'autonomisation.

Enfin, nous terminerons notre mémoire par une étude du backpacking israélien au Chili. Nous redéfinirons trois approches géographiques (culturelle, sociale, politique) de ce phénomène dans un espace touristique précis, mettant en lumière la complexité d'une pratique marquée par une institutionnalisation non négligeable. Plus qu'une activité touristique, le backpacking apparaîtrait comme un symbole représentatif de la société en Israël, les pratiquants emportant avec eux un ensemble de référents sociaux et culturels qu'ils vont confronter avec l'altérité. Il s'agira alors d'établir un panorama général du backpacking israélien dans notre espace d'étude, et de comprendre les pratiques spatiales, touristiques et mobiles de la jeunesse israélienne, en analysant leurs influences socioculturelles, la diversité de leurs pratiques ou encore les conséquences socio-spatiales d'un tel phénomène au Chili et au sein de la société israélienne.

PARTIE 1

CADRE THEORIQUE ET CONTEXTE DU PHENOMENE DU BACKPACKING : UNE RECHERCHE S'INSERANT DANS LE CHAMP DES ETUDES TOURISTIQUES

La première partie de notre mémoire vise à présenter le cadrage théorique et disciplinaire que nous suivrons lors de cet exercice, afin de comprendre le phénomène global du backpacking et de l'insérer dans le champ des études touristiques en nous concentrant sur son caractère géographique et sur ses impacts socio-spatiaux, avant de le contextualiser par la suite dans sa forme « israélienne ». Phénomène socioculturel configurant de nombreuses pistes de réflexion depuis les sciences sociales, nous considérons le backpacking comme une pratique touristique marquée par la recherche de l'altérité, la mobilité géographique et une institutionnalisation croissante. Dans le cadre de notre mémoire, nous prétendons analyser le backpacking à travers sa dimension touristique, en relevant et en définissant les différents enjeux de recherche que propose ce phénomène pour la discipline géographique. Cette première partie invite le lecteur à comprendre la pratique du backpacking en présentant une méthode allant du « général au particulier ». En ce sens, la compréhension du backpacking israélien nous conduit au préalable à nous interroger sur les fondements mêmes de cette activité, en l'insérant dans une étude portant sur le tourisme, la mobilité et l'itinérance récréative.

Le premier chapitre s'exercera à démontrer la portée touristique de notre recherche, en présentant notre approche de l'objet touristique ainsi que nos influences pluridisciplinaires nécessaires à la compréhension globale d'un même phénomène. Cela dans le but de légitimer le backpacking israélien en tant qu'objet géographiquement identifiable. Un second chapitre se concentrera sur les phénomènes de mobilités et sur leurs apports pour l'analyse des processus touristiques, en particulier dans le cadre de l'itinérance récréative, dans laquelle s'insèrent et se reconnaissent différents groupes sociaux (ou sous-cultures) dont celui des *backpackers*. Enfin, le troisième chapitre, présentera le phénomène du backpacking par le biais d'une étude bibliographique, en définissant les caractéristiques, les valeurs et les contradictions des individus se reconnaissant dans cette pratique.

1. La position du chercheur : une étude géographique et touristique

Ce premier chapitre présente la position du chercheur ainsi que le cadre dans lequel se réalise le travail de mémoire. Nous soutenons la position que ce dernier s'inscrit dans les études sur le tourisme, en mettant l'accent sur la géographie et en puisant nos sources et nos inspirations dans différentes disciplines des sciences sociales. Dans le même temps, nous dépasserons le concept de dualité entre travail et loisir pour proposer une entrée par l'étymologie et la philosophie, en nous appuyant sur des travaux liant les formes culturelles du tourisme et les temps sociologiques dominants. La récréation apparaissant alors comme un élément structurant des sociétés, permettant de comprendre leur fonctionnement et leurs évolutions constantes.

1.1 L'entrée par une approche géographique du tourisme

Le présent mémoire se propose d'étudier un phénomène touristique à travers une analyse géographique, en interrogeant les fondements socio-spatiaux du backpacking israélien et les conséquences spatiales et territoriales d'une telle pratique. Dans ce cadre, il convient de définir la position que nous suivrons et de présenter un certain nombre de concepts et d'approches que nous serons amenés à utiliser lors de notre cheminement intellectuel.

La notion de tourisme est communément comprise, selon le sens commun, comme une activité par laquelle les individus ou groupes d'individus sortent de leur *quotidien* pour découvrir des lieux et des sociétés (*l'altérité*) présents dans des espaces éloignés de leurs sphères de vie. Mais le tourisme peut également être perçu comme une activité économique ou un secteur industriel ayant investi la prétention de chacun à se déplacer à travers le monde en fonction de critères personnels, professionnels ou non, en suivant ou en rejetant des logiques marchandes. C'est donc un phénomène global, régulé par un ensemble d'organisations internationales (dont l'OMT¹) qui voient dans cette activité un levier de développement territorial et de rapprochement entre les différentes cultures. A ce niveau de raisonnement, nous n'entrerons pas dans le débat visant à définir de façon critique le tourisme, mais différents apports de notre étude permettront de montrer toute la complexité du système touristique, dépendant autant des représentations individuelles et collectives des touristes et des

¹ Organisation Mondiale du Tourisme

« habitants² » des lieux touristiques que de l'industrie qui s'est insérée dans leurs imaginaires. En rejoignant les analyses de certains auteurs, portant sur les voyages de l'aristocratie anglaise dans les Alpes françaises (Bourdeau, 2003 ; Noy, 2003 ; Leroux, 2007), nous préciserons que le tourisme tel que nous le percevons trouve son origine dans le « Grand Tour » effectué par l'aristocratie européenne entre le XVIIIe et le XXe siècle. Ces voyages éducatifs, initiés par une classe rentière, instruite et oisive, étaient animés par une volonté de rencontre avec l'altérité géographique, culturelle, linguistique et artistique. Ces excursions auraient alors été précurseurs des fondements mêmes du tourisme, bien que non configurés par des logiques marchandes. Ce sont ces séjours, a priori dénués d'intérêts économiques, qui marquent l'apparition d'un désir d'altérité dans la société occidentale et qui conduisent à interroger les premières distanciations entre les concepts de *touriste* et de *voyageur* (Urbain, 2002 ; Michel, 2008). En effet, le voyageur serait l'individu libre, souhaitant une réelle logique de rencontre protégée des impacts marchands, alors que le touriste incarnerait le même individu rattrapé par l'industrie du désir, de l'imaginaire et de l'altérité. Il est à noter que cette distinction voyageur/tourisme fait l'objet de nombreuses recherches sur le tourisme (Lecoquierre, 2010 ; Lazzarotti, 2010 ; Rauch, 2011 ; Berthelot, 2012), notamment en ce qui concerne le *backpacking* (Uriely et al., 2002 ; E. Cohen, 2003 ; S. Cohen 2010 ; Demers, 2012). Si cette position peut paraître caricaturale, elle permet cependant de valoriser la poursuite de nos travaux, les représentations des backpackers étant marquées par la quête d'un voyage authentique, libre et instructif, sur le même modèle que l'aristocratie européenne deux siècles plus tôt (Michel, 2011).

Le tourisme apparaît comme un objet de recherche relativement récent dans les sciences sociales, dans la mesure où cet aspect des sociétés contemporaines a été faiblement étudié par les chercheurs jusqu'à un certain engouement pour cette thématique au cours des années 1970, en démontre l'augmentation des thèses et sujets de recherche en rapport avec le tourisme développés depuis les années 1950, notamment dans la géographie française, comme le soutiennent différents chercheurs (Knafou et al., 1997 ; Lazzarotti, 2010). L'un des éléments caractéristiques mis en avant par les auteurs réside dans le fait que l'objet touristique apparaissait comme un champ d'étude peu « sérieux » (Knafou et al., 1997), à une époque où le monde était pensé (et observé) à travers un prisme établissant une forte dualité entre le travail et le loisir. Le travail, et par extension les réalités « sérieuses » (parmi celles-ci l'aménagement du territoire, les rapports de pouvoir entre acteurs, les conséquences sociales

² Selon V. Anquetin et A. Freyermuth (2009), l'habitant apparaît comme la figure centrale d'un espace construit. C'est un acteur dynamique qui dépend avant tout de stratégies endogènes, et notamment de la volonté d'améliorer le vivre-ensemble au niveau territorial. L'habitant d'un lieu touristique devient l'individu socialement construit faisant face aux mécanismes liés à l'activité touristique et développés sur son territoire.

et spatiales liées à l'industrialisation ou encore l'économie sectorielle) se présentaient alors comme des champs privilégiés dans des consciences intellectuelles répondant éminemment aux impératifs de la société moderne. Néanmoins, le loisir ou les pratiques récréatives apparaissent dans le même temps comme des marqueurs représentatifs des sociétés industrielles, la société moderne pouvant dès lors être étudiée en interrogeant les pratiques *hors du travail* des individus et groupes sociaux qui la composent. Ces pratiques propres à chaque société peuvent être comprises comme des pratiques récréatives, ces dernières englobant un ensemble d'activités telles que le sport, le tourisme, le voyage, les jeux et les loisirs divers. Dans notre étude, et parce que nous nous intéressons à un phénomène essentiellement touristique, nous utiliserons principalement la notion de « pratiques touristiques », permettant de comprendre les rapports au temps et à l'espace des backpackers israéliens hors de leur sphère de référence, c'est-à-dire le territoire israélien. Notre position défend l'idée qu'il est possible de comprendre les fondements et les mécanismes de la société israélienne en étudiant sa propre société des loisirs, en l'occurrence ici, les voyages au long cours réalisés par la jeunesse israélienne.

En ce sens, le tourisme implique autant une nécessité de compréhension du temps libre des individus modernes qu'il interroge sur les conséquences sociales, spatiales et économiques d'un tel phénomène globalisé. La notion de temps libre dans un cadre touristique nous conduit à recourir au concept de « hors-quotidien » tel qu'il a été défini par les géographes Remy Knafou et Mathis Stock dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2003). Le hors-quotidien présente un nouveau rapport au temps et à l'espace, les individus effectuant des pratiques en dehors de leur espace-temps de référence. Cette expression est désormais admise dans le champ des études sur le tourisme (Bourdeau, 2003 ; Lecoquierre, 2010 ; Lazzarotti, 2010), notamment dans la littérature anglo-saxonne où les notions de « time-bubble » et de « time-out » (*hors-temps*), développées par le sociologue suédois Torun Elsrud (1998), font référence à la maîtrise subjective de la temporalité par le voyageur (Lachance, 2010, 2012). La notion touristique et géographique de *hors-quotidien*, plus récente, rend compte de l'intérêt d'intégrer la dimension spatiale dans le rapport à l'ailleurs.

Ces éléments de définition nous conduisent alors à présenter la dimension géographique de notre étude, en mettant l'accent sur les relations entre géographie et tourisme. Si dans un cadre analytique les deux termes peuvent être rapprochés en raison du caractère profondément spatial du tourisme (le tourisme en tant qu'activité se développe sur des espaces physiques, ou dans des territoires), il convient toutefois de revenir sur leurs interrelations, et particulièrement lorsque l'on s'attache à étudier géographiquement le tourisme. Pendant plusieurs décennies, la géographie s'est essentiellement intéressée au phénomène touristique en intégrant une définition économique/sectorielle du tourisme (Knafou

et al., 1997). Cette orientation a eu pour conséquence l'apparition d'une géographie du tourisme, comprise comme une sous-discipline ou une spécialité de la géographie économique ou de la géographie régionale. En effet, la géographie du tourisme s'attachait à étudier les flux touristiques et les logiques d'aménagement ou de reconfiguration des espaces touristiques, sans nécessairement présenter les conséquences socio-spatiales pour les activités humaines présentes sur les territoires. Les géographes de l'équipe MIT – Mobilité, Itinéraires, Territoires (Paris-7) – se sont opposés à la « géographie du tourisme » qui se consacrait à étudier l'espace touristique sans confronter les différents rapports à la spatialité des acteurs en présence. C'est dans ce cadre que l'équipe MIT s'est exercée à développer une méthodologie renouvelée, caractérisée par une « approche géographique du tourisme » permettant d'étudier les mobilités géographiques hors-travail ainsi que les rapports aux lieux et à l'altérité des parties prenantes, touristes en tête (Knafou *et al.*, 1997). De cette façon, l'équipe MIT a su développer une nouvelle approche du tourisme, dépassant la simple dimension spatiale des lieux touristiques, et intégrant de nouveaux concepts tels que les pratiques spatiales des touristes, le hors-quotidien, la rencontre avec les populations visitées, la construction sociale de sites touristiques, le rôle des pouvoirs publics ou encore la relative mainmise du marché sur les activités de voyage. L'approche géographique du tourisme implique alors de comprendre la mise en tourisme des sites en interrogeant l'ensemble des phénomènes socio-spatiaux en présence (imaginaires touristiques des pratiquants, rapports de pouvoir dans les territoires touristiques, ségrégation spatiale, contrôle social par le marché, etc.). S'ensuit alors une définition du tourisme considéré comme une activité systémique, dépendant d'un ensemble d'acteurs et de facteurs endogènes (politiques publiques, développement territorial, habitants et prestataires de services) et exogènes (imaginaires et pratiques des touristes, marché). Dans le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* (2003), Remy Knafou et Mathis Stock, tous deux membres de l'équipe MIT, définissent ainsi le tourisme : « *système d'acteurs, de pratiques et d'espaces qui participent à la "récréation" des individus par le déplacement et l'habiter temporaire hors des lieux du quotidien* ». Dans cette définition, nous pouvons percevoir que l'approche se centre essentiellement sur le cas de l'individu/touriste et de ses pratiques de mobilité et ses modes d'*habiter*. Nous prolongerons cette approche en faisant référence aux travaux de Philippe Bourdeau portant sur la « *construction d'une approche géographique de rapport à l'ailleurs* » (Bourdeau, 2003). Les travaux de Philippe Bourdeau vont plus loin dans l'approche géographique du tourisme, en y intégrant une dimension culturelle pouvant être partagée par l'ensemble des acteurs présents dans un territoire touristique (promoteurs, pouvoirs publics, habitants, marché et pratiquants). Cette position est défendue par d'autres chercheurs travaillant sur un tourisme compris en tant que système culturel et territorial (Corneloup *et al.*, 2006). La construction sociale du tourisme et de ses pratiques ne dépendrait pas seulement

des imaginaires touristes et de l'industrie touristique, comme le défendent en partie les auteurs de l'équipe MIT. Par ailleurs, et cet apport n'est pas des moindres, les travaux de Philippe Bourdeau permettent de mettre en avant les différentes logiques spatiales des acteurs et des pratiquants, en faisant référence aux concepts géographiques d'espace, de spatialité, de territoire et de territorialité (Bourdeau, 2003 ; Bourdeau *et al.*, 2004). Cet angle d'approche est significatif, car il propose d'identifier et d'interroger les nombreux espaces de pratiques (et les pratiquants) selon des échelles géographiques, des registres d'action, des temporalités ou des processus sociaux divers et complémentaires, au croisement des sciences sociales. Ainsi, les approches géographiques du tourisme et du rapport à l'ailleurs apparaissent comme des apports non négligeables pour étudier le phénomène complexe du backpacking (pratiquants, sites visités, rapports aux lieux de séjours, itinérance), et c'est la position que nous essaierons de soutenir au cours de notre raisonnement.

Enfin, un dernier détour épistémologique nous conduit à nous intéresser à une « géographie du voyage », qui s'insère dans le champ des études sur la mobilité à travers une approche géographique (Lecoquierre, 2010 ; Estrangin, 2013). Le voyage n'est pas seulement perçu comme le récit, les motivations ou les expériences des pratiquants itinérants, mais plutôt comme une « *défamiliarisation par l'espace* » (Estrangin, 2013). Une géographie du voyage considère le voyage comme un objet géographique en raison du déplacement dans l'espace (mobilité) et de l'éloignement du cadre de vie habituel (le centre, ou le quotidien). Dans cette mesure, la définition de l'objet « voyage » semble très proche de la définition du tourisme défendue par l'équipe MIT. Mais le voyage symbolise également une forme d'interface dynamique, des interrelations sociales (transports, échanges, rencontres) et un moyen de confrontation à l'altérité (découverte, conflit) dans un espace du hors-quotidien, ce qui en fait un objet géographique (Lecoquierre, 2010). Pour Bruno Lecoquierre, l'une des caractéristiques du voyage s'incarne dans le désir ou la volonté « de retour » vers l'espace du quotidien. Ainsi, le voyage représenterait une forme de parenthèse(s), une temporalité définie, que l'auteur qualifie d'interface entre le quotidien et le hors-quotidien. Lors de son déplacement, le voyageur emporte avec lui un ensemble de référents de son quotidien (motivations, construit social, identité, valeurs) qu'il va ensuite confronter avec les espaces de vie traversés. Ces notions viennent démythifier l'idée de voyage considérée comme une activité de découverte de l'altérité et de l'authenticité. En effet, le voyageur serait inconsciemment contraint d'observer le monde à travers un regard socialement construit, et, par conséquent, sa simple présence physique incarnerait une première forme matérielle d'interface et de différenciation avec l'altérité.

Ainsi, cette première approche a permis de présenter la dimension géographique de notre étude. Les concepts définis précédemment nous permettent de contextualiser le cadre de notre recherche en valorisant son orientation vers les sciences géographiques. Toutefois, en tant qu'objet touristique, le backpacking israélien peut être compris par le biais d'un ensemble de disciplines des sciences sociales, qui ont su identifier les thématiques touristiques en tant qu'objets et phénomènes complexes.

1.2 L'apport pluridisciplinaire des « Tourism Studies »

En reprenant la position des auteurs précédemment cités (Knafou *et al.*, 1997 ; Bourdeau *et al.*, 2004), nous considérons que la discipline géographique peut considérablement apporter des outils et méthodes d'analyse du phénomène touristique en puisant ses sources et inspirations dans d'autres disciplines des sciences sociales. C'est dans cette perspective que « l'approche géographique » se doit d'intégrer différents apports provenant de sciences humaines, qui ont été progressivement introduits dans l'analyse géographique. Nous considérons par ailleurs que l'étude du backpacking israélien s'insère dans cette logique, et qu'il est primordial de recourir à d'autres sciences pour comprendre le phénomène dans son ensemble.

Néanmoins, et notamment en France, l'appel des chercheurs pour une prise en compte du tourisme en tant que fait social total (Cousin et Apchain, 2016) est relativement récent. Les études touristiques ont pu évoluer, prenant en compte la nécessité de recourir à d'autres champs pour analyser les pratiques récréatives en raison de leur caractère social, économique et spatial. Il n'en demeure pas moins que cette démarche a vu le jour dans d'autres cercles intellectuels, principalement dans le monde anglo-saxon, et ce à partir des années 1970. Nous nous référons ici au champ des *Tourism Studies*, développé à une époque marquée par les débats académiques portant sur les limites de la modernité et sur l'émergence d'un temps social lié à la postmodernité. C'est également à cette période que s'institutionnalisent progressivement les *Cultural Studies*, dédiées à l'étude des relations entre pouvoir et cultures (socialement construites), à travers des postulats critiques. Cette évolution a permis de mettre en exergue la multiplication de groupes sociaux ou culturels (sous-cultures, vision féministe, classes populaires, groupes ethniques) qui dépeignaient alors l'hétérogénéité des sociétés modernes. Dans le monde anglo-saxon, les *Tourism Studies* ont suivi une direction assez similaire, voulant s'émanciper des traditionnelles études touristiques réalisées depuis les sciences économiques ou les sciences de gestion, à une époque où le tourisme de masse

représentait le stade absolu de la société industrielle, fondée sur le capitalisme, la technicisation, le progrès social et les interrelations entre les sociétés. En ce sens, l'objectif des chercheurs était non pas d'apporter des outils d'analyse nécessaires à l'industrie touristique, mais plutôt de la dénoncer en étudiant les motivations et les pratiques des touristes ainsi que les conséquences socio-spatiales de la « touristification » du monde. La littérature anglo-saxonne sur le tourisme, pluridisciplinaire, est marquée par la naissance en 1973 de la revue internationale *Annals of Tourism Research*, présentant une forte proportion d'études sociologiques et anthropologiques (Cousin et Apchain, 2016). Cette revue vient consacrer la formation d'un réseau de chercheurs dont les études s'orientent vers une étude critique des phénomènes touristiques. D'autres revues voient ensuite le jour, principalement en langue anglaise, telles que *Tourism Recreation Research* (1976), *Teoros – Journal of Tourism Research* (1982) publiée en français et en anglais, *Pacific Tourism Review* (1997), *Current Issues in Tourism* (1998), *Journal of Tourism and Cultural Change* (2003), *Tourism Review International* (2005), *International Journal of Religious Tourism and Pilgrimage* (2013). L'augmentation du nombre de revues ainsi que l'utilisation de la langue anglaise démontrent un intérêt croissant des sciences sociales anglo-saxonnes pour la compréhension des questions touristiques. Une analyse rapide de ces revues permettra au lecteur d'identifier le caractère multidisciplinaire des études conduites, ainsi qu'une volonté de développer une véritable science du tourisme. Cependant, l'une des critiques régulièrement produite à l'égard des *Tourism Studies* (et des revues internationales associées) réside dans le fait que l'utilisation de la langue anglaise marque une forme de domination sur les études touristiques réalisées dans d'autres régions du monde. Par conséquent, ces études anglophones seraient marquées par une certaine dimension d'entre soi, à l'écart des travaux conduits dans d'autres espaces de réflexion. En dépit de cet aspect, les *Tourism Studies* proposent une analyse complète et détaillée, caractérisée par des interactions entre la sociologie, l'histoire, l'anthropologie, la psychologie, l'économie, les sciences de gestion et, de plus en plus, la géographie. Il est intéressant de préciser que les auteurs de langue anglaise conduisent également des travaux en présentant des positions postmoderne (Uriely, 2005 ; Maoz, Bekerman, 2010) et féministe (Noy, 2008), ou en définissant le tourisme comme une activité postcoloniale (McNaughton, 2006 ; Teo et Leong, 2006), ce qui conduit à modifier les prismes d'observation des processus touristiques.

Malgré une certaine surreprésentation des études anglo-saxonnes, la littérature sur le tourisme en langue française parvient à se frayer un chemin, en défendant des positions comparables à celles des auteurs des *Tourism Studies*, principalement en ce qui concerne la nécessité de développer des approches renouvelées, au carrefour des sciences sociales. Les travaux publiés par les revues *Teoros* ou *Mondes du Tourisme* (2010) incarnent

incontestablement cette vision, dans la mesure où la compréhension des phénomènes touristiques entraîne des interrogations sur les lieux touristiques, les pratiques, images et représentations des touristes, leurs interactions avec les acteurs en présence, les régulations et les marchés, les pouvoirs publics ainsi que les dimensions temporelles, sociales, économiques et spatiales directement liées à l'ensemble de ces processus. Un regard croisé sur deux articles publiés dans *Mondes du Tourisme* en anthropologie (Cousin et Apchain, 2016) et en géographie (Lazzarotti, 2010) nous permet d'observer les interdépendances entre les disciplines de sciences sociales quant à l'étude d'objets touristiques, notamment en ce qui concerne les thématiques choisies (« lieux », « pratiques », « altérité ») ou les constructions épistémologiques et méthodologiques de recherche.

Dans cette perspective, l'apport des *Tourism Studies* nous intéresse car il propose d'étudier des objets ou thématiques touristiques en ayant recours à un ensemble de disciplines pouvant être intégrées dans une analyse géographique. Nous considérons que l'approche du backpacking israélien doit nous conduire à utiliser des outils ou méthodes issues d'autres sciences sociales, afin de comprendre, de façon non exhaustive, la société israélienne et son histoire (histoire, sociologie, science politique), les pratiques sociales, récréatives et spatiales des backpackers (géographie, anthropologie, études ethnographiques), leurs discours et représentations (sociologie, anthropologie, psychologie) mais aussi les conséquences socio-spatiales de leurs pratiques dans les territoires traversés (géographie, sociologie, science politique). Nous intégrerons certaines de ces notions au cours de la troisième partie de notre étude, lorsque nous présenterons les différentes méthodologies pouvant être utilisées dans le cadre d'une approche géographique du backpacking israélien.

1.3 L'approche globale : dynamique des sociétés contemporaines et formes culturelles touristiques

Au-delà de l'approche géographique du tourisme et des apports des *Tourism Studies*, une troisième entrée peut être privilégiée afin d'étudier les phénomènes touristiques et le backpacking. Celle-ci se rattache aux dynamiques globales des sociétés et à leurs évolutions structurelles, dans le cadre d'une analyse s'attachant à comparer les « temps » sociologiques (modernité, postmodernité, etc.) avec les pratiques récréatives et touristiques établies par ces mêmes sociétés.

Le tourisme est reconnu comme un système (culturel) mettant en relation des espaces, des acteurs et des pratiques (Corneloup *et al.*, 2006). Dans cette logique, et en insistant sur le

caractère systémique, il ne paraît pas inopportun d'affirmer que le tourisme dépend dès lors d'un ensemble de facteurs propres aux sociétés contemporaines, étroitement liés à l'accomplissement du monde industriel, symbole de la modernité. Les évolutions de société, mais également les transformations structurelles internes, sont à rattacher aux périodes historiques ou temps sociologiques souvent définies par les concepts de modernité, postmodernité, hypermodernité et transmodernité (Corneloup, 2011). La notion de période est enrichissante, car elle se corrèle avec différentes disciplines souhaitant établir une forme de « chronologisation » des activités humaines. Par exemple, les sciences économiques vont établir des distinctions entre les systèmes économiques successifs (traditionnel et agraire, capitalisme, communisme, ordo libéralisme) tandis que les sciences politiques vont étudier l'évolution des régimes politiques (autoritarisme, parlementarisme, démocratie libérale). Jean Corneloup, depuis la sociologie du tourisme, propose une analyse des périodes touristiques en définissant les formes culturelles touristiques émergentes à travers l'histoire. Les apports du sociologue synthétisent une relation entre les périodes culturelles (société prémoderne ou traditionnelle, modernité, postmodernité, hypermodernité et transmodernité) et les pratiques récréatives de nature (Corneloup, 2011, 2013). Dans une perspective plus large, ces dynamiques sont non négligeables pour comprendre les évolutions du phénomène touristique. Elles permettent de comprendre en quoi les évolutions de société se reflètent dans les activités récréatives et de loisir. Pour revenir sur une idée exposée préalablement, l'entrée par les pratiques récréatives, afin d'observer les transformations sociétales, n'est pas moins significative qu'une approche fondée sur l'analyse d'objets classiques tels que les systèmes productifs, les relations de pouvoir ou les modes de gouvernance. Partant de ces postulats, Jean Corneloup présente les différentes phases historiques du tourisme qu'il définit comme des formes culturelles touristiques (Corneloup, 2011).

La forme traditionnelle est intrinsèque aux sociétés prémodernes et repose sur un ensemble de jeux, de coutumes ou de pratiques résolument intégrés dans les terroirs et la ruralité, et présentant des particularismes régionaux. Les pratiques traditionnelles, en ce sens, apparaissent comme des activités possédant un rapport spécifique aux territoires et aux identités mêmes des pratiquants. En France, la pétanque, les boules lyonnaises ou la pelote basque peuvent être qualifiées de pratiques récréatives traditionnelles, bien que la modernité ou les migrations internes successives ont permis de populariser (ou diffuser) ces pratiques dans d'autres régions, notamment à l'international. Une forme traditionnelle du tourisme tendrait finalement à découvrir les us et coutumes, les terroirs ou la gastronomie de lieux géographiques possédant une forte identité « traditionnelle ».

La forme moderne du tourisme, celle qui est généralement perçue par le plus grand nombre, se couple avec des valeurs propres à l'émergence des sociétés modernes. La modernité, par

opposition à la tradition, promeut des idées universelles autour des notions de raison, de science et de progrès, des valeurs décisives et nécessaires à l'accomplissement d'une société instruite, technicisée et autonome (Charles, 2005). Les sociétés industrielles, modernes, ont par ailleurs valorisé le concept de « progrès social » en développant une société du loisir, marquée par l'apparition des congés payés, d'infrastructures dédiées et d'une reconfiguration dans l'opposition entre temps libre et travail, le repos apparaissant comme une phase de reconstruction de la force de travail. Dans cette perspective, la forme moderne du tourisme se construit autour de valeurs, d'espaces et de pratiques directement soutenus par la société moderne. Mais celle-ci se démarque également de la société traditionnelle par un rapport « prométhéen » à la nature, dans une attitude de domination sur cette dernière, et défendant la primauté de la science. Par la technique, les sociétés sont désormais capables d'exploiter « rationnellement » la nature, de l'aménager et de la mettre en valeur autour de pratiques profondément modernes. Cette position se retrouve notamment dans le cadre des pratiques récréatives et touristiques, la forme culturelle moderne étant caractérisée par la découverte de lieux (altérité, explorations), la compétition et la hiérarchisation (sportives, entre acteurs, entre Etats), l'aménagement de sites ou stations touristiques comme levier de développement territorial, et la planification (dé)centralisée de l'activité récréative et culturelle par les pouvoirs publics (événements majeurs, patrimoine, sites de l'UNESCO). Si la forme culturelle moderne dépeint les principales logiques touristiques au cours du XXe siècle, il n'en demeure pas moins que certaines valeurs modernes perdurent (Corneloup, 2011), autant dans les pratiques individuelles et collectives que dans les espaces récréatifs.

Les années 1960-1970 voient l'apparition du concept de postmodernité, qui incarne une forme de rupture et de méfiance à l'égard des valeurs universelles défendues par la modernité. En effet, la postmodernité s'est construite en opposition à la modernité, cette dernière n'étant pas parvenue à établir durablement une société progressiste, équitable et pacifiée, comme le démontre l'ensemble des événements internationaux ayant eu lieu au cours de la Guerre froide (Guerre du Vietnam, inégalités sociales dans les Nord, hiérarchisation Nord-Sud, etc.). Comme le précise le philosophe Sébastien Charles, « *la postmodernité, ce n'est pas l'autre ou l'ailleurs de la modernité, c'est simplement la modernité débarrassée des freins institutionnels qui empêchaient les grands principes structurants qui la constituent (l'individualisme, la techno-science, le marché, la démocratie) de se manifester à plein.* » (Charles, 2005). En ce sens, la postmodernité remet en question les principes fondateurs de la modernité, tout comme les aspirations nationales cherchant à valoriser une émancipation collective des sociétés pour construire un futur désiré et désirable. La postmodernité s'attache au culte du présent, à l'hédonisme, à l'innovation, à la communication de masse ou la liberté individuelle face aux valeurs traditionnelles et modernes incarnées par la famille, la Nation, le

travail et la religion. L'individu l'emporte sur le collectif, le marché se place au-dessus des biens publics, ce qui contribue à renforcer la société de consommation. Le sociologue Michel Maffesoli, profondément postmoderne, explique que les processus d'individuation de la société proviennent des nouveaux rapports individuels à l'esthétique, aux émotions ou à la recherche de plaisirs favorables à la connaissance de soi et à la construction du lien social (Le Pogam, 1998). Ces expériences individuelles, dans un cadre postmoderne, vont entraîner un changement majeur dans la mesure où les populations ne se réfèrent plus seulement à des entités collectives et spatiales traditionnelles (Etat-nation, quartier, famille, religion), mais davantage à des groupes sociaux ou culturels que Michel Maffesoli définit sous le terme de *tribus* (Maffesoli, 1998). La postmodernité n'aurait pas seulement valorisé la (re)naissance des individualités, mais elle aurait aussi conduit à l'émergence de nouveaux cadres collectifs, structurés par des valeurs, des émotions et des imaginaires propres à chaque tribu (par exemple les surfers, les punks ou les skinheads). Les tribus représentent alors des formes de sous-cultures auxquelles se rattachent les individus en raison de leurs motivations personnelles (rompre avec l'individualisme, trouver son groupe) et en fonction de leurs propres émotions et désirs esthétiques (nihilisme, vitesse, déviance, goûts artistiques ou musicaux). Cette large parenthèse, nécessaire pour comprendre (en partie) les différents apports de la postmodernité, nous conduit à présenter les impacts de cette période socio-historique pour comprendre ses répercussions dans les pratiques récréatives et touristiques. Le tourisme postmoderne (1980-2000) se voit influencé par un ensemble de notions mises en avant par une certaine individualisation en marche dans la société. Comme le précise Jean Corneloup, la forme culturelle postmoderne est marquée par un rapport singulier au présent, qui s'observe dans les pratiques hédonistes et ludiques des touristes, mais aussi dans la réorganisation d'un marché du tourisme dirigé vers des clientèles ou des groupes spécifiques tels que les handicapés, les femmes, les jeunes ou les homosexuels, afin de valoriser leurs expériences et leurs émotions respectives (Corneloup, 2011). Cette orientation marketing a entraîné la création de « micro-univers » ou de « niches culturelles », mais aussi la formation d'enclaves touristiques dans des pays des Suds et de parcs de loisirs à proximité des centres urbains (parcs aquatiques, parcs aventure). Néanmoins, si l'hédonisme, la consommation et la transgression sociale sont caractéristiques de la postmodernité, il semble que le tourisme postmoderne émerge également dans un rapport de désillusion et de rejet brutal de la modernité. Cette position est défendue par le sociologue Erik Cohen, l'un des premiers auteurs des *Tourism Studies* à avoir analysé le rapport entre tourisme et postmodernité, et ce dès le début des années 1970. En observant les vagues de « routards » (*Drifters*³) cherchant à

³ Provient du verbe anglais "To drift", signifiant « dériver ». Ce type de voyageur errant, ou dérivant, se laissait entraîner par des événements aléatoires au fil de son périple (rencontres éphémères, auto-stop), ce qui lui permettait de poursuivre sa route de façon spontanée et authentique.

s'émanciper de la société occidentale pour se rendre dans des destinations lointaines (Inde, Népal), Erik Cohen qualifie le touriste postmoderne comme un individu ressentant un important contrôle social de la part de son « centre » (son quotidien, son lieu de vie), un mépris de la société de consommation ainsi qu'un sentiment d'aliénation (Cohen, 1973, 1979). La fuite hors de la société moderne ne serait finalement qu'une forme d'émancipation, de construction de soi et de recherche d'altérité (centres culturels alternatifs) face aux valeurs dépassées de la modernité.

Toutefois, la forme culturelle postmoderne n'incarne pas l'unique forme de remise en cause du tourisme moderne, de ses valeurs fondatrices et de ses impacts territoriaux. C'est en constatant des évolutions sociétales récentes que Jean Corneloup propose le concept de forme transmoderne des pratiques récréatives et touristiques (Corneloup, 2011). La transmodernité, en tant que période socio-historique, se rattache à des pratiques ou des cadres d'action qui prennent en compte les impacts de la société industrielle sur l'environnement (au sens large), les externalités négatives de la modernité ayant des conséquences autant écologiques (pollution, changements dans les écosystèmes, dans les paysages) que sociales (affaiblissement du lien social, atomisation de la société, multiplication des référents socioculturels). Le sociologue défend le tourisme transmoderne comme un ensemble de pratiques s'insérant dans un contexte de respect de la nature, d'élaboration d'activités éco-compatibles et de création de cadres favorisant la mise en place de projets territoriaux durables (Corneloup *et al.*, 2006). Les échelles de gouvernance du tourisme et de construction collective se modifient et dépendent avant tout du « local » (territoire socialement construit), contrairement à la modernité qui s'appuie sur des logiques institutionnelles, et à la postmodernité qui se centre sur l'individu et sur une régulation par le marché (segments de clientèles). Parmi les éléments clés de la transmodernité, nous pouvons citer l'émergence d'une éthique éco-citoyenne du pratiquant (respect de l'environnement, utilisation de transports alternatifs, valorisation de l'économie solidaire), un rapport transcendantal à la nature (spiritualité, recherche de l'esthétique, humanisme) ainsi que des espaces de pratiques marqués par l'innovation territoriale (de proximité, non-aménagés, système culturel localisé). Ainsi, la forme culturelle transmoderne se présenterait comme l'application aux pratiques récréatives d'un ensemble de facteurs ou de signaux qui visent à établir une société plus juste, respectueuse de l'environnement et consciente des particularismes territoriaux. C'est une transposition des pratiques innovantes du quotidien dans un cadre récréatif, en raison d'une prise en compte des évolutions et crises systémiques (crise énergétique, touristification du monde, vulnérabilité sociale, fractures économiques). La transmodernité montre, par analogie, que les pratiques récréatives conservent un rôle important au sein des sociétés

contemporaines, et que l'innovation permet de les maintenir tout en les adaptant aux contextes critiques actuels.

Néanmoins, si la transmodernité propose une alternative à la modernité et à la postmodernité, une autre logique voit le jour et s'inscrit dans le prolongement direct (ou établit une synthèse) entre modernité et postmodernité. Cette posture est celle de l'hypermodernité, développée par Gilles Lipovetzky dans son essai *L'Ère du vide* (1983). L'hypermodernité vient renforcer les facteurs décisifs de la modernité (démocratie, droits de l'homme, marché et technique) qui n'ont pas su être délégitimés ou réinvestis par la postmodernité (Charles, 2005). Elle serait alors une forme de modernité radicale, exacerbée par l'individualisme, le règne du marché, et la techno-science. Pour le philosophe Sébastien Charles, l'hypermodernité apparaît comme un « chaos organisateur », matérialisé par la multiplication des individualités et des désirs, et par une codification de leurs pratiques à travers des mécanismes issus de l'économie de marché. La réglementation permettant alors de dessiner des cadres de vie et de pratique, tout en assurant une certaine sécurité aux individus (psychologique, spatiale). Ces derniers ont le sentiment d'être plus autonomes, et ils se construisent en suivant des logiques consuméristes et d'immédiateté (internet, monde global, achats de biens services). Le marché structure le quotidien, et aucune activité (sociale, culturelle, récréative) n'échappe à la commercialisation (Citot, 2004). Les modes de vies deviennent obligatoirement normés, autant que les aspirations individuelles de chacun. Dans cette logique quasi-fataliste, tout se consomme, et notamment les vacances et les loisirs. L'hypermodernité, marquée par l'hyperconsommation, l'hyperindividualisme et l'hypermobilité, conduit à générer sa propre forme culturelle, l'hypertourisme. Celui-ci répond indéniablement aux préceptes de l'hypermodernité, dans la mesure où les pratiques touristiques dépassent toutes contraintes normatives en raison de la technicisation (voyages sur la lune, transports internationaux) et de la domination par le marché (enclaves touristiques de luxe). Dans ce contexte, les individus, les pratiquants ou les touristes sont libres de développer leurs propres trajectoires et leurs propres désirs d'altérité, car tout peut être accessible financièrement et dans des espaces-temps marqués par l'instantanéité. Pour le sociologue Jocelyn Lachance, le touriste, mais aussi le touriste non-institutionnel (*backpackers*, *travelers*, itinérants), serait finalement un individu répondant, inconsciemment ou non, à des logiques néolibérales (Lachance, 2010). Par sa maîtrise de la temporalité, son adaptabilité, sa flexibilité, son hyperindividualisme et son « ouverture sur le monde », le backpacker répond autant à ses aspirations personnelles qu'à des valeurs fondatrices du néolibéralisme. Si ces expériences ont un sens particulier pour le touriste, elles doivent avant tout être analysées dans un cadre global et dans un rapport à la mondialisation.

En ce sens, la prise en compte des différentes phases historiques du tourisme telles qu'elles sont présentées par Jean Corneloup peut apporter des éléments de réponse enrichissants à notre analyse sur le backpacking israélien. En effet, le tourisme ou le backpacking dépendent autant des représentations des pratiquants que des contextes spatio-temporels auxquels ils sont rattachés. La pratique même du backpacking, depuis la naissance du phénomène jusqu'à sa généralisation en tant que pratique dite « alternative », se corrèle avec différents apports provenant des formes culturelles moderne, postmoderne, transmoderne et hypermoderne. Mais cette corrélation n'est en rien chronologique, les pratiquants étant suffisamment libres d'orienter leurs pratiques selon leurs propres aspirations et motivations. Il n'en demeure pas moins que le détour par les phases socio-historiques du tourisme nous intéresse car il permet de comparer les pratiques du backpacking avec les formes culturelles touristiques existantes, les backpackers entretenant un rapport personnel avec leurs voyages, influencés ou non par leurs centres culturels, et pouvant être à la fois moderne (visiter plusieurs sites reconnus), postmoderne (dormir dans des enclaves), transmoderne (consommer local auprès de petits producteurs) et hypermoderne (tenir quotidiennement un blog, récit de soi). Et dans le même temps, ces apports nous permettent de faire le lien avec d'autres formes touristiques contemporaines reliés aux concepts de post-tourisme, d'après-tourisme ou de tourisme « hors des sentiers battus » (Condevaux *et al.*, 2016), des notions venant établir une certaine remise en cause de la différenciation entre quotidien et hors-quotidien, entre « l'ici » et « l'ailleurs » comme le précise le géographe Philippe Bourdeau (Bourdeau, 2003). L'augmentation des mobilités récréatives, l'achat de résidences secondaires, la prise en compte des crises écologiques, l'attrait pour les activités ludiques de proximité, la mise en tourisme des lieux ordinaires sont autant d'éléments significatifs (Condevaux *et al.*, 2016), montrant les transformations de l'activité touristique, trop souvent limitée à une interrelation entre lieu de vie et lieu d'évasion. Dans cette perspective, le backpacker incarne une forme de tourisme hybride, conciliant différentes approches vis-à-vis de l'activité touristique, entre hédonisme personnel et désir authentique d'altérité. Mais cette situation n'est en aucun cas homogène dans le monde du tourisme « classique » et du backpacking, deux phénomènes intrinsèquement reliés au marché et souffrant d'une progressive hypermodernisation, s'orientant de fait vers une forme d'hypertourisme (Delaplace, Gravari-Barbas, 2016). Néanmoins, une discussion plus élaborée au cours notre troisième chapitre permettra de comprendre les évolutions de ce phénomène considéré comme « alternatif ».

2. La mobilité : une valeur centrale des sociétés contemporaines

La compréhension du phénomène du backpacking en tant qu'activité touristique doit être recontextualisée dans un cadre prenant en compte les concepts de mobilité spatiale et de mobilité sociale. Les discussions épistémologiques sur la mobilité ont entraîné un basculement des approches géographiques ou de sciences sociales, longtemps attachées à étudier les territoires en tant qu'espaces figés, ou à comprendre des groupes sociaux dans un cadre statique, sans se référer à leurs déplacements réguliers et à leurs pratiques spatiales. Mais les transformations sociales consécutives de l'époque moderne nous conduisent à intégrer le concept de mobilité, indéniablement relié à des aspirations individuelles ou collectives répondant favorablement aux valeurs de la société moderne. Dans ce second chapitre, nous nous intéresserons aux différentes mobilités géographiques et à leurs apports pour les sciences sociales. Nous verrons également que le tourisme, en tant que phénomène globalisé, incarne autant une valorisation de la mobilité qu'une activité profondément moderne par ses rapports à l'altérité, à la découverte et à l'individuation. Enfin, et parce que le backpacking représente une forme de mobilité touristique, nous expliquerons en quoi il peut être rattaché aux activités ou pratiques d'itinérances récréatives en raison de ses rapports à l'espace et au temps.

2.1 La prise en compte des mobilités en géographie

Le phénomène des mobilités fait l'objet de nombreuses recherches en sciences sociales, et ce depuis près d'une trentaine d'années. Toutefois, les débats autour de ce concept sont fréquents et amènent les chercheurs à proposer un ensemble de théories et de méthodologies, en prenant en compte la dimension mobile des sociétés contemporaines comme un facteur clé de leur compréhension. Il convient alors de revenir sur cette notion en analysant ses interrelations avec les valeurs émergentes identifiables à travers les sociétés. Si la modernité a longtemps été associée au progrès social et collectif, au contrôle territorial (notamment sur la nature) et à l'élaboration de modes de vie marqués par la sédentarité, il semble que ces logiques s'estompent du fait de changements sociétaux consécutifs de la mondialisation et de la libéralisation des pratiques individuelles. En ce sens, l'approche par les mobilités vient rompre les schémas classiques visant à étudier des phénomènes « statiques », ou présentant un dualisme entre sociétés mobiles et sociétés sédentaires. Il n'en demeure pas

moins que les pratiques de mobilité sont étroitement liées aux sociétés modernes, dans la mesure où celles-ci valorisent un ensemble de phénomènes dépendant de la mobilité (sociale, géographique) et du déplacement physique (Urry, 2005 ; Barrère, Martuccelli, 2005). Les auteurs précédemment cités se réfèrent ici à l'altérité, aux découvertes et expéditions, au déracinement des lieux de vie et à la capacité des individus à maîtriser leurs espaces-temps. Aussi, John Urry propose de dépasser les études sociologiques sur la mobilité en y intégrant le concept d'espace, permettant de mettre en lumière les actions des individus et leurs pratiques spatiales. Ainsi, la modernité s'incarnerait également dans un rapport à l'ailleurs et dans la prétention des individus à se représenter des imaginaires d'altérité où ils pourraient se rendre, notamment pour améliorer leurs conditions sociales (l'exode rural au XXe siècle par exemple). La mobilité est alors considérée comme une valeur majeure des sociétés contemporaines (Barrère, Martuccelli, 2005 ; Berthelot, 2012), bien qu'elle fasse l'objet de critiques en raison d'un certain déterminisme ne permettant pas à l'ensemble de la population (mondiale) de pouvoir accéder aux pratiques ou à un *droit à la mobilité*, comme le définit le géographe Jacques Levy (Berthelot, 2012). Si la sédentarisation caractérisait autrefois le mode de vie « normal » favorable au développement individuel et collectif, cette attitude doit désormais être nuancée. En effet, une vision commune établit une distinction entre le sédentaire, travaillant pour lui et la communauté, et le « vagabond », ne participant pas au bien collectif et voué à errer entre différents espaces (Barrère, Martuccelli, 2005 ; Bourdeau, 2003). Dans les sociétés contemporaines, les rôles s'inversent, la mobilité étant gage de liberté, d'ouverture sur le monde, de connaissance de soi ou de fuite afin de reconstruire ailleurs son identité. Mais la mobilité apparaît dans le même temps comme un nouvel outil de domination, car elle procure un certain prestige social aux individus capables de se confronter à l'altérité, d'échapper à leurs lieux quotidiens tout en augmentant leur capital social (Barrère, Martuccelli, 2005 ; Berthelot, 2012). Comme le précisent Anne Barrère, Danilo Martuccelli, « faut-il rappeler que la « valeur » d'un manager se mesure aussi au nombre de voyages qu'il effectue par mois ? » (Barrère, Martuccelli, 2005). Dans cette perspective, et dans les sociétés contemporaines occidentales, la mobilité serait un facteur déterminant du statut social des individus, selon la fréquence et la distance de leurs pratiques de mobilités. A l'opposé, le sédentaire, celui qui vit et travaille dans un lieu, ne serait pas parvenu à suivre le chemin de la modernité. Si cette approche peut paraître caricaturale, reposant notamment sur le capital économique et donc sur une certaine ségrégation déterminée, il convient de préciser qu'elle a été critiquée par de nombreux chercheurs opposés à une survalorisation du facteur mobilité au sein des sociétés contemporaines (Berthelot, 2012). Nous traiterons de ces critiques dans la partie suivante, traitant de la relation entre le tourisme et la mobilité.

Pour autant, c'est bel et bien l'approche par les mobilités qui vient présenter les contradictions et orientations des sociétés modernes, marquées à la fois par l'enracinement territorial et le progrès collectif, et par la distanciation des lieux et la réussite individuelle. Dans ce dualisme, deux figures caractéristiques s'opposent, celle du sédentaire et celle du nomade. Ces deux sujets sociologiques font par ailleurs l'objet de nombreux travaux visant à comprendre ce qui les distingue, et ce qui les insère dans des attitudes différentes vis-à-vis de la modernité. Le nomadisme contemporain, pour Michel Maffesoli, se réfère à une posture de socialisation dans une démarche mobile, hors des cadres classiques tels que le lieu de vie, les institutions traditionnelles (Etat, Famille, Ecole, Religions) ou les relations amicales et professionnelles qui « enferment » les individus (Maffesoli, 1997). Les espaces de socialisation ne sont plus figés territorialement ou déterminés socialement, mais ils dépendent des aspirations individuelles et des capacités à développer des relations sociales dans des espaces éloignés du quotidien. La mise à distance, ou le rapport à la distance comme le défend le géographe Luc Vacher, est primordial dans les processus d'individuation, de quête personnelle et de construction identitaire (Vacher, 2014). Il faut alors comprendre que la société contemporaine, couplée à la mondialisation, vient renforcer l'individuation et les phénomènes d'hypermobilité (Berthelot, 2012), deux facteurs déterminants dans la construction individuelle de soi. Le vagabond des temps passés, autrefois disqualifié socialement, est désormais un sujet moderne ou postmoderne dans la mesure où son errance perpétuelle est synonyme de socialisation (Maffesoli, 1997 ; Bourdeau, 2003 ; Barrère, Martuccelli, 2005). Philippe Bourdeau explique par ailleurs que l'augmentation des phénomènes de mobilités s'accompagne d'une forme « *d'exaltation idéologique, philosophique et esthétisante* », ce qui tend à démontrer que la valeur mobilité est aujourd'hui au moins égale, voire supérieure, à la valeur « travail » (Bourdeau, 2003 ; Berthelot, 2012). En ce sens, les pratiques de mobilités semblent caractériser une démarche globale, socialement valorisée et fondatrice de l'individu contemporain, qu'il soit moderne, postmoderne ou hypermoderne. Pour Michel Maffesoli, les comportements nomades doivent s'inscrire dans un rapport à une forme de « rite initiatique », l'individu accomplissant sa propre construction par sa capacité à se déraciner de ses référents socio-spatiaux (Maffesoli, 1997). Le sédentaire, lui, serait alors condamné à vivre une existence peu valorisante, suivant des schémas étatiques et institutionnels lui conférant un lieu de vie fixe et une profession limitant ses opportunités de déplacement et de rencontre avec « l'autre ». Ces éléments de réponse, bien que non représentatifs pour l'ensemble des chercheurs ayant travaillé sur la mobilité, sont nécessaires pour comprendre les rapports entre individus et altérité dans les sociétés contemporaines.

L'intégration des mobilités dans les approches géographiques a entraîné la communauté des chercheurs à développer un ensemble de notions et de méthodologies. En observant les

nombreuses transformations sociales et l'augmentation des pratiques de mobilité, les géographes de l'équipe MIT se sont exercés à conceptualiser les relations entre la société, les pratiques de mobilités et les lieux géographiques (Violier *et al.*, 2008). L'un des premiers apports des chercheurs s'identifie dans une approche privilégiant la mobilité comme une pratique spatiale et non comme un flux, ces derniers représentant des flux migratoires, de transports ou de capitaux (Stock, 2005, 2006). La géographie fait donc face à une difficulté majeure, la mobilité ne s'incarnant pas uniquement dans des logiques de déplacement entre deux lieux ou deux espaces. Dans le même temps, les études géographiques ont longtemps étudié les phénomènes à travers une approche régionale, s'intéressant à des contextes ou des espaces considérés comme statiques, sans prendre en compte les particularités individuelles des acteurs présents dans ces mêmes espaces et qui participent à leur construction (Stock, 2006). En effet, la mobilité peut être étudiée lorsque l'on s'attache aux pratiques spatiales des individus, c'est-à-dire dans leurs rapports aux lieux et à l'espace. Pour ce faire, les chercheurs de l'équipe MIT ont proposé une « **géographie de l'individu** », qui se concentre sur les pratiques spatiales individuelles, directement reliées aux pratiques de mobilité, à l'opposé d'études géographiques plus traditionnelles orientées vers les structures sociales et spatiales, d'ordre macro (Violier *et al.*, 2008). L'une des hypothèses des chercheurs est que l'individu contemporain peut être considéré comme « géographiquement constitué », dans le sens où il dispose de référents spatiaux courants (*les lieux*) qui participent à sa construction et à ses pratiques, et avec lesquels il développe progressivement une certaine familiarité. C'est ce que Mathis Stock dénomme « l'individu géographiquement pluriel », capable de s'approprier ou d'*habiter* différents lieux (*habiter poly-topique*) au cours d'une journée ou tout au long de sa vie (Stock, 2006). Par ailleurs, dans le cadre d'une individualisation géographique (Stock, 2006) ou d'une analyse géographique de l'individu (Violier *et al.*, 2008), les chercheurs de l'équipe MIT défendent la position selon laquelle la modernité a conduit les individus à s'émanciper des modes de vie liés à la sédentarité. C'est pour cette raison que l'individu géographiquement constitué accumule un ensemble de pratiques de mobilité afin de gagner en autonomie, d'améliorer ses capacités d'adaptation à de nouveaux lieux et de vivre dans un cadre a-spatial (Violier *et al.*, 2008), loin des ancrages traditionnels incarnés par la région, la ville ou le quartier. C'est dans un espace non défini que l'individu contemporain se construit et redéfinit le sens de son existence, en exerçant un ensemble de pratiques spatiales liées à la mobilité professionnelle, sociale, récréative ou touristique. Il y aurait alors, selon les chercheurs de l'équipe MIT, une capacité des individus à se détacher, voire à rejeter, tout déterminisme ou ancrage territorial. Cette approche des géographes, si elle est enrichissante pour étudier les mobilités touristiques, semble alors défendre une forme existentialiste de la mobilité, tout en analysant l'hyperindividualisme et l'hypermobilité comme des faits sociaux, sans apports critiques. Les individus sont étudiés à

travers leurs pratiques des lieux plutôt qu'au regard de leurs relations socio-spatiales avec le collectif (le familial), ou avec les autres (*l'altérité*), la société étant caractérisée par la coprésence humaine sur de mêmes espaces. C'est aussi cette même société qui valorise la mobilité (Stock, 2006), l'individu ne pouvant par conséquent être compris indépendamment de ses interdépendances avec ses semblables, qu'ils soient mobiles ou sédentaires.

2.2 Le tourisme, une exaltation des mobilités contemporaines

L'étude des mobilités contemporaines et des mobilités spatiales nous conduit alors à faire le rapprochement avec une mobilité extrêmement représentative de la société moderne : la mobilité touristique. Si nous avons précédemment présenté la dimension touristique de notre étude ainsi que la valorisation des mobilités spatiales comme pratiques d'individuation, il convient désormais de faire le rapprochement entre ces deux phénomènes en expliquant comment le tourisme et la recherche de l'ailleurs sont devenus des éléments moteurs de nos sociétés occidentales contemporaines.

Dans le prolongement des travaux réalisés par l'équipe MIT (Knafou *et al.*, 1997 ; Stock, 2005, 2006 ; Violier *et al.*, 2008), notre approche prétend à son tour étudier les mobilités touristiques comme un processus répondant à un ensemble de valeurs propres à la modernité. Par ailleurs, et contrairement à un ensemble de travaux géographiques analysant ce phénomène à partir des lieux, espaces ou sites touristique, nous considérons également qu'il est possible d'entrer dans l'univers du tourisme en analysant les pratiques spatiales des voyageurs. En effet, les touristes n'incarnent pas seulement des flux anonymes se déplaçant d'un lieu à un autre, mais ils sont aussi des sujets capables de penser et de recourir au libre-arbitre pour développer leurs propres pratiques touristiques et leur rapport individuel aux lieux. Le voyage touristique participerait alors au processus d'individuation, en raison de son rattachement à certaines valeurs de la modernité, telles que l'autonomisation sociale et spatiale, la mise à distance des lieux et le déracinement, une volonté prononcée pour la recherche de l'altérité, et la prétention à se construire par des pratiques de distanciation et de mobilités. C'est néanmoins la position défendue par les chercheurs de l'équipe MIT, pour qui le touriste issu des sociétés modernes est un exemple significatif de l'individu contemporain (Stock, 2005 ; Violier *et al.*, 2008 ; Violier, 2016). Et ce touriste moderne, parce qu'il est libre, adaptable, doté d'un capital spatial élevé (Violier, 2016) et sans repères identitaires contraignants, voit dans l'immensité du monde un espace de découverte, un espace pouvant être approprié le temps d'un séjour avant d'être réinvesti, ailleurs, lors d'un autre voyage. La mobilité spatiale, à l'échelle planétaire, paraît dès

lors illimitée, tant l'individu contemporain semble être capable de se distancier des lieux où il les habite temporairement sans obligatoirement ressentir une attache particulière à leur rencontre. Dans ce cas, nous sommes en droit de nous demander si le fait de voyager a un sens, et si les individus géographiquement pluriels sont capables de ressentir des émotions à l'égard des sites visités et des personnes rencontrées. Si nous reconnaissons un certain mérite aux chercheurs de l'équipe MIT pour leurs apports théoriques et conceptuels, et pour leur approche par l'individu, nous considérons cependant qu'une étude du « tourisme » ne peut se réduire à la compréhension des phénomènes touristiques en utilisant des concepts génériques – individu, mobilité, espace, pratique –, dans la mesure où le *touriste* s'étudie également à travers ses discours, ses représentations, ses imaginaires, ses pratiques corporelles et ses contradictions. En reprenant les travaux de Philippe Bourdeau (Bourdeau, 2003) sur les concepts spatiaux, il semble que les analyses de l'équipe MIT se réalisent à une échelle « meso », en se centrant sur la spatialité et l'individu plutôt que sur le territoire, les territorialités et les pratiquants. En outre, la position de l'équipe MIT semble défendre la mondialisation comme un cadre a-spatial où tout peut être accessible, sans forcément présenter les effets négatifs de la mobilité, telles que les crises énergétiques, la ségrégation spatiale, l'inégalité d'accessibilité aux transports ou le coût relativement élevé des voyages au long cours. Notre étude de l'itinérance touristique et du backpacking israélien reviendra toutefois sur de nombreuses notions développées par l'équipe MIT, et notamment sur les concepts de pratiques spatiales, pratiques de mobilité, rapports aux lieux, désir d'altérité et volonté d'autonomisation. Nous y intégrerons également un ensemble d'éléments difficilement quantifiables, comme par exemple les idéologies, les représentations socioculturelles et les imaginaires touristiques, dans la mesure où nous proposons une approche depuis les « pratiquants », intégrant alors leurs territorialités et leurs pratiques territorialisées.

Et cette parenthèse nous permet justement de revenir sur le tourisme et la mobilité comme valeurs intégratrices de la société moderne. Si pour de nombreux auteurs la mobilité touristique apparaît comme une pratique permettant d'accéder à la liberté (Violier *et al.*, 2008) et d'obtenir un certain prestige social (Barrère, Martuccelli, 2005), calculable notamment dans le nombre de voyages effectués ou de pays « visités », d'autres chercheurs s'opposent à cette vision. En s'appuyant sur différents travaux conduits en sciences sociales, la géographe Libéra Berthelot explique que « *ce n'est pas la mobilité qui permet d'accéder à la liberté, mais la liberté et l'autonomie qui permettent d'être réellement mobiles* » (Berthelot, 2012). Cette posture va à l'encontre des analyses présentant la valeur « mobilité » comme fondamentale dans la compréhension de la société moderne. Certes les individus ou groupes sociaux modernes se déplacent, pour des raisons professionnelles, récréatives ou familiales, mais le font-ils sur un mode libre et autonome ? Effectuent-ils ces mobilités pour eux-mêmes, ou en

raison de rapports indissociables du fonctionnement même de la société, à savoir l'émancipation, la différenciation voire la domination ? Dans cette perspective, le touriste ou l'individu contemporain défendu par l'équipe MIT est-il réellement libre ? Ou bien les motivations de ses voyages et l'accumulation de ses séjours doivent trouver leur origine dans une fuite (postmoderne) du quotidien, ou dans un rapport de domination sur les autres (prestige) en raison de la multiplication de ses pratiques de mobilité ? Dans les deux cas, les mobilités du voyageur se réalisent dans un rapport de différenciation vis-à-vis du reste de la société. Et si ce même voyageur est libre d'utiliser ses ressources pour se rendre dans l'ailleurs, cela signifie-t-il pour autant que les mobilités se construisent uniquement dans un cadre marchand ? Nous sommes certes libres de voyager, mais la ressource économique ne peut apparaître en aucun cas comme l'unique moyen permettant de voyager (souvent très loin) et de faire face à l'altérité. Malgré cette position, et en dépit de nos intérêts pour les travaux de l'équipe MIT qui semblent défendre l'hypertourisme comme processus d'individuation, il semble bel et bien que le tourisme mondial joue à la fois avec les imaginaires des populations et avec les règles du marché pour vendre des rêves et des espaces du hors-quotidien. Ces éléments de réponse mettent en lumière les interrelations entre l'individu/voyageur moderne et le marché touristique mondialisé, deux produits issus des systèmes socio-économiques capitalistes contemporains, valorisant l'hyperindividualisme. Enfin, il faut rappeler que l'équipe MIT est également critiquée ((Bourlon et Mao, 2016) pour son rejet d'une typologie du tourisme (tourisme rural, écotourisme, tourisme social, etc.), voyant dans la figure du touriste un individu générique et libéral, guidé par ses intérêts et l'exaltation des mobilités, nécessaires à son émancipation et à sa différenciation.

Si nos propos peuvent paraître critiques, il convient de préciser que notre position rejoint celle de nombreux chercheurs. C'est notamment le cas de l'anthropologue Franck Michel, opposé à la marchandisation touristique (Michel, 2008) et pour qui le voyage est synonyme de lien social et de découverte de l'altérité (Michel, 2011). Toutefois, l'auteur ne manque pas de revenir sur les dérives touristiques contemporaines, marquées par l'ethnocentrisme, la domination occidentale, la mainmise du marché ou la génération de circuits touristiques qui enferment les voyageurs dans des lieux touristiques territorialisés où ils perdent toute marge de manœuvre, ainsi que leur liberté (Michel, 2004, 2011). Revenant sur une critique de l'anthropologue Marc Augé établissant un lien entre conquête militaire et tourisme (« forme achevée de la guerre ») par l'existence de « parcours fléchés et d'objectif fixés » (Michel, 2004), Franck Michel explique que le touriste moderne agit en effet en suivant certaines pratiques indéniablement reliées à la cadence militaire. En effet, la touristification du monde et sa régulation par des entités privées ou étatiques ont conduit le touriste moderne à suivre un ensemble de codes (voyages organisés, multiples visites quotidiennes, temporalités

contrôlés par les guides) qui rappellent les règles de vie de l'institution militaire. Et comme dans l'armée, le touriste novice accepte de perdre une partie de sa liberté afin de suivre les normes et la cadence que lui impose le groupe. En ce sens, le tourisme moderne est inséparable d'un ensemble de stratégies occidentales qui visent à imposer un cadre de vie aux populations, même lorsqu'elles sont issues d'autres ensembles régionaux. Nous nous référons ici aux expéditions coloniales, aux découvertes des peuples, aux conquêtes territoriales et au libre-marché, des mécanismes provenant des sociétés occidentales qui se poursuivent dans le cadre touristique, notamment par la délocalisation (ou l'implantation) d'enclaves touristiques dans les pays des Suds. C'est ce que Franck Michel nomme les « 3 M » (Missionnaires, Militaires, Marchands), des symboles historiques qui ont su se métamorphoser dans les différentes pratiques touristiques contemporaines. Face à ces excès, et afin de présenter une distinction entre les différentes formes de voyage, le chercheur s'est exercé à parcourir le monde afin d'analyser la mise en tourisme de différents espaces et de voyager plus librement, loin de l'industrie touristique. Les travaux de l'anthropologue sont par ailleurs conséquents depuis les années 1990, et il serait trop long de développer ici l'ensemble de ses études conduites dans un cadre itinérant. Cependant, Franck Michel entend replacer le voyageur libre au centre de ses analyses, en le différenciant du voyageur moderne lié au système touristique. Cette position rappelle celle de la distinction entre touriste et voyageur que nous avons déjà présentée en faisant allusion aux recherches de Jean-Didier Urbain (Urbain, 2002). L'auteur défend effectivement une idée du voyage qui se rapproche des logiques transmodernes, détachées du tourisme moderne et de ses conséquences socio-spatiales. Opposé à toutes formes de marchandisation ou de récupération capitaliste du voyage, notamment les « voyages organisés », Franck Michel prône un ensemble de valeurs (*slow tourism*, éloge de la marche et de la rencontre, découverte hors des sentiers battus, improvisation, respect des cultures) qui permettent au voyageur de connaître progressivement le vrai sens de la liberté et d'accéder au bonheur, tout en réduisant son impact social et son empreinte écologique (Michel, 2008). Et le voyage ne se résume pas seulement à l'accumulation de souvenirs ou de clichés photographiques réalisés dans les différents espaces visités, mais il doit procurer un véritable enseignement, philosophique et introspectif, en raison de sa dimension éthique et éducative. Cette ouverture sur soi et sur les autres se réalise à travers la rencontre et le respect, des éléments clés de la construction individuelle permettant d'accéder à l'autonomie et à la liberté. L'anthropologue va plus loin dans son analyse, et se risque à la création d'un néologisme représentatif de sa vision du voyage éthique et de la mobilité, l'*autonomadie*, marquée par le triptyque Liberté, Altérité, Autonomie (Michel, 2011). Le voyageur nomade consciencieux des autres se démarque du nomade moderne et libéral de l'équipe MIT, ou du nomade postmoderne de Michel Maffesoli, ce qui lui donne un certain caractère libertaire et décroissant. C'est un Homme libre avant d'être un

« citoyen du monde ». Ces différentes figures du voyageur/touriste se retrouvent également dans des pratiques itinérantes, où la mobilité occupe un rôle central. Le backpacking, de façon générale, est un exemple reconnu de pratique touristique itinérante (Vacher *et al.*, 2013).

2.3 L'itinérance touristique : une pratique récréative proprement mobile

Le tourisme en tant que pratique récréative se divise en de multiples formes ou activités démontrant toute l'hétérogénéité et la complexité de ce phénomène. Si dans une représentation commune le tourisme s'observe dans des lieux mis en valeur par l'activité touristique (stations, enclaves, quartiers patrimoniaux) et répondant aux logiques du tourisme moderne, postmoderne ou hypermoderne, d'autres formes de voyages existent et cherchent à se détacher d'un tourisme institutionnalisé, dit « de masse », et où prédomine la destination comme espace touristique de référence (Delaplace, Gravari-Barbas, 2016). En effet, la relation entre tourisme et mobilité renvoie souvent à l'opposition entre les lieux touristiques et les pratiques de mobilité nécessaires pour se rendre dans ces lieux (en automobile, en train, en avion). Des mobilités et transports modernes, la technologie permettant de réduire le temps de déplacement vers les lieux de séjours, centraux dans l'activité touristique. Et la diminution des temporalités de déplacement entre le quotidien et le hors-quotidien provient justement des avancées modernes, l'idée étant d'accéder le plus vite possible à l'altérité, sans que le déplacement physique n'entraîne un quelconque cheminement réflexif. On accède presque immédiatement aux lieux de vacances, mais au détriment de certaines de nos libertés individuelles (Michel, 2011). Mais cette immédiateté n'est pas propre au tourisme de masse. Certaines formes de tourisme « alternatives » établissant une certaine innovation et une différenciation avec le tourisme de masse (écotourisme, tourisme social, volontariat, etc.) poursuivent néanmoins le même schéma lieu quotidien/mobilité/lieu hors quotidien, l'objectif étant d'habiter temporairement dans des lieux hors du commun (ferme rural et *woofing*, kibboutz, projet humanitaire) afin de vivre des expériences en marge du tourisme institutionnel.

Mais il existe également d'autres pratiques touristiques qui renversent la tendance mobilité/lieu touristique en valorisant non pas la destination, mais le trajet ou le déplacement lui-même, sur un mode et des pratiques d'*habiter* hérités des sociétés nomades (Leroux, 2007 ; Berthelot, 2012 ; Condevaux *et al.*, 2016). Nous nous référons aux pratiques itinérantes et au tourisme « hors des sentiers battus », des activités cherchant à marquer une distinction avec le tourisme

de masse qui aurait dénaturé la raison du voyage, ce dernier étant vu comme une pratique en soi, depuis le lieu de départ jusqu'au(x) lieu(x) d'arrivée. En ce sens, le touriste ou voyageur itinérant se différencierait des « autres » touristes en raison de ses pratiques spatiales, caractérisées par des mobilités successives et le déplacement individuel de sites en sites, sans passer par des opérateurs touristiques (Leroux, 2007). Si le pratiquant itinérant se reconnaît comme maître de son voyage par son contrôle des temporalités (Lachance, 2010) c'est surtout dans son rapport à l'espace qu'il se distingue du tourisme organisé, dans la mesure où la mobilité apparaît justement comme la raison du voyage, les routes devenant aventureuses et les chemins mythifiés. S'ensuivent alors un ensemble d'escales dans lesquelles le touriste itinérant va être libre ou non de s'arrêter, calculant lui-même le temps de visite nécessaire, mais aussi l'intérêt de découvrir des sites qui ont déjà été valorisés par l'industrie touristique à laquelle il s'oppose (Condevaux *et al.*, 2016). Comme le rappelle Libéra Berthelot, l'itinérance est une pratique qui valorise la mobilité dans le hors-quotidien face à la dimension immobile ou statique d'autres pratiques récréatives (Berthelot, 2012). Mais c'est aussi un mode de voyage contre-culturel, transgressif, et militant (du moins, dans les discours) qui permet de redonner du sens aux découvertes, aux déplacements et à l'espace de l'ailleurs (*Ibidem*), dans un contexte où le pratiquant itinérant délimite la durée et l'itinéraire son séjour. La notion même d'itinérance, néologisme et contraction de « itinéraire » et « errance », nous amène à penser que le pratiquant est en mesure de prendre son temps, de repenser son voyage, d'improviser et de prendre des risques afin de vivre l'expérience désirée. En d'autres termes, c'est un nomade contemporain, opposé à la codification du hors-quotidien par la régulation étatique, le libre-marché et l'industrie du voyage, assignant les touristes à résidence (temporaires) dans des espaces délimités. Le tourisme itinérant semble trouver son origine dans les Grands Tours effectués par l'aristocratie européenne à travers le monde, avant la mise en tourisme des lieux ordinaires développée depuis le XIXe siècle (Bourdeau, 2003 ; Noy, 2003 ; Leroux, 2007 ; Vacher *et al.*, 2013). Le Grand Tour représente en effet, dans les imaginaires collectifs, un exemple de voyage libre, authentique, non dénaturé par l'industrie touristique (Leroux, 2007). Plus tard, et à la suite de la démocratisation du tourisme au cours du XXe siècle dans le monde occidental (congrès payés, stations touristiques), l'itinérance est devenu un phénomène contre-culturel, en opposition au tourisme moderne marqué par sa dimension statique et son artificialité (Michel, 2005, 2011 ; Leroux, 2007). Au cours du XXe siècle au cours de la Guerre Froide, un ensemble de groupes culturels postmodernes se lance dans des voyages itinérants, jouant sur l'image socialement négative du « vagabond », afin de vivre pleinement leur existence dans une société moderne qui n'a pu ériger durablement le progrès social et la paix internationale. Nous pensons évidemment au mouvement littéraire de la *Beat Generation* américaine des années 1940-1950, un groupe d'intellectuels et d'artistes dont l'un des plus grands représentants est l'écrivain Jack Kerouac, auteur du roman

autobiographique mondialement reconnu, *Sur la Route* (1957). La *Beat Generation*, notamment à travers les voyages itinérants, défendait des valeurs postmodernes axées sur le présent, la rencontre éphémère, l'opposition aux traditions (politiques, économiques, religieuses, sexuelles) et l'attrait pour des pratiques socialement déviantes (substances psychoactives, libertés sexuelles, voyages psychiques, religions orientales) et les grands espaces caractéristiques des paysages américains. En ce sens, les auteurs affiliés à ce mouvement suivaient un mode de vie nomade, traversant les Etats-Unis en automobile et bus, ou vivant tels des vagabonds ou nomades urbains, errant de ville en ville à la recherche de nouveautés et d'altérité. Leur démarche a néanmoins influencé un ensemble de groupes contre-culturels occidentaux du XXe siècle, à l'image des Beatniks, Mods, Hippies, Punks et autres New Age Travellers, habitués à voyager et à se retrouver lors de grands événements alternatifs. Et par leur opposition aux valeurs conformistes et matérialistes, leur rejet de la société de consommation et leurs pratiques itinérantes, ces groupes culturels ont également influencé des voyageurs cherchant à s'émanciper du tourisme de masse, et ce dès les années 1960 (Michel, 2005 ; Leroux, 2007). Nous pensons ici au phénomène des « routards », des individus postmodernes, militants, opposés à l'ordre établi et aliénés par leur société, pour qui la route, ou plutôt la fuite, fait partie du cheminement idéologique de refus de la société moderne et de ses valeurs. C'est une figure rebelle et contre-culturelle, pour qui le voyage permet d'accéder au bonheur et à la liberté par la rencontre de l'altérité (Michel, 2005 ; Demers, 2012). Au cours des années 1960-1970, des voyageurs, routards, *drifters* et *travellers* se rendent en Asie de l'Est, en Asie centrale ou en Inde (« La route des Zindes ») afin d'échapper à l'emprise de la société moderne tout en réalisant des voyages au long cours dans des lieux préservés de l'activité touristique. Leur modèle de vie alternatif, mais aussi leur capacité à rejeter ce qui a été récupéré par le marché (tourisme, imaginaires d'altérité), ont inspiré un ensemble de voyageurs contemporains, se déplaçant sur la route à pied, en vélo, en auto-stop ou en train, ou par des voies oniriques par la consommation de substances psychotropes interdites. En effet, les pratiques itinérantes contemporaines conduites dans des espaces du hors-quotidien cherchent à se distinguer des logiques dominantes, dénaturant le rapport aux lieux et au voyage (Leroux, 2007 ; Michel, 2005 ; Delaplace, Gravari-Barbas, 2016).

Cependant, l'itinérance récréative est aussi marquée par la territorialisation progressive (l'itinéraire devient une ressource favorable au dynamisme territorial) et par une certaine forme de reproduction sociale (Berthelot, 2012). L'image des motards sur la Route 66, des Camping-cars en Australie (Vacher, 2014), des 4x4 au Maroc (Leroux, 2007), des backpackers en Asie du Sud-Est ou des cyclistes sur la *Carretera Austral* (Chili) sont autant d'exemples de pratiques itinérantes autrefois innovantes, et désormais institutionnalisées (Delaplace, Gravari-Barbas,

2016). Malgré les aspirations des pratiquants, ces formes de voyages semblent à leur tour rattrapées par des logiques marchandes, en raison de nombreuses similitudes avec le tourisme moderne (circuits semblables, guides de voyage, marketing et publicités, etc.). C'est ce que démontre la géographe Stéphanie Leroux lorsqu'elle compare les pratiques des touristes et des voyageurs itinérants dans le désert marocain, finalement voués à traverser les mêmes espaces, mais à des rythmes différents (Leroux, 2007). C'est également ce que nous tenterons de montrer en étudiant les pratiques itinérantes et touristiques des backpackers, des voyageurs dits « alternatifs » mais de plus en plus liés à l'émergence d'un marché économique orienté vers cette clientèle. Nous présenterons alors le backpacking et ses évolutions dans le chapitre suivant.

3. Comprendre le backpacking

Les études sur les mobilités touristiques et l'itinérance récréative ont fait l'objet de nombreux travaux de recherche depuis les années 1970, notamment en ce qui concerne des types de voyage souhaitant s'émanciper d'un tourisme institutionnel marqué par les valeurs de la modernité. Parmi ces pratiques alternatives, une figure représentative que l'on peut désormais croiser dans n'importe quelle région du monde correspond à celle du backpacker, un voyageur itinérant, sac sur le dos, dont les pratiques symbolisent autant une méfiance à l'égard du tourisme moderne que la volonté d'appartenance à une sous-culture touristique spécifique. Le backpacker se démarque en effet de ses congénères plus classiques en raison de son attachement à un ensemble de valeurs et de pratiques qui lui permettent de faire sens, de rencontrer « autrement » l'altérité et de se construire à partir d'expériences vécues soigneusement sélectionnées, notamment par le discours et le récit. Dans ce chapitre, nous nous attacherons à présenter le backpacking en revenant sur l'histoire de ce phénomène, en étudiant les valeurs et pratiques des backpackers, en analysant les évolutions de ce type de voyage et en précisant les contradictions que représente ce mode alternatif dans une société fondée sur des relations de domination et de pouvoir, particulièrement dans le domaine touristique.

3.1 Au commencement *le drifter* : de l'émergence du voyage postmoderne

L'étude du backpacking contemporain nous amène au préalable à revenir sur une distinction traditionnellement admise entre la figure du drifter et celle du backpacker, deux sujets sociologiques reliés par leurs pratiques, leurs motivations, leurs représentations et leurs discours. Le sociologue Erik Cohen a été le premier chercheur à s'intéresser au phénomène des drifters (*dériveurs*), et ce dès les années 1970, en observant les vagues de départ de la jeunesse occidentale vers des destinations lointaines telles que l'Inde, l'Asie centrale ou l'Asie de l'Est (Cohen, 1973). Après avoir réalisé une série d'études sur ce phénomène pendant près d'une trentaine d'années, Erik Cohen maintient sa position visant à distinguer le drifter du backpacker, ce dernier caractérisant la version contemporaine du drifter par l'adoption des valeurs propres à la modernité (Cohen, 2003), voire à l'hypermodernité (Lachance, 2010). Pour Erik Cohen, le drifter des années 1970 fait partie d'une contre-culture, et il s'apparente à un voyageur postmoderne marqué par un esprit rebelle et contestataire, cherchant à fuir les aliénations du quotidien (société de consommation, Etat moderne) et à retrouver sa liberté et son autonomie par sa participation à des voyages lointains, au cours desquels il adoptera des codes et des pratiques (respect des cultures locales, rencontre de l'autre, quête de l'authenticité) en opposition avec le tourisme de masse, dénaturant les valeurs créatrices du voyage (Cohen, 1973). Pour le drifter, le voyage symbolise alors un véritable projet idéologique, politique et social, mais aussi une phase de différenciation ou de rupture vis-à-vis des sociétés modernes ainsi qu'une période de construction de soi par la rencontre authentique avec l'altérité. Par ses pratiques, le drifter apparaît comme un voyageur errant (ou dérivant), improvisant son itinéraire et n'ayant pas forcément planifié de date de retour. En outre, et en revenant sur l'idée d'Erik Cohen développée dans les années 1970, il semble que le drifter ne soit pas uniquement un individu postmoderne, en raison de son rejet des valeurs de la modernité et de sa volonté d'émancipation. En effet, certains de ses pratiques semblent s'inscrire, avant l'heure, dans un cadre transmoderne comme le définit Jean Corneloup (Corneloup, 2011). Le voyage éthique, l'auto-stop, le *slow tourism*, la rencontre simple et authentique, l'attrait pour le local (logement chez l'habitant, gastronomie, culture) sont autant de pratiques que l'on peut rattacher à la transmodernité, le drifter devenant non seulement un contestataire de l'ordre social et du tourisme de masse, mais aussi un acteur innovant, souhaitant redéfinir les cadres et les limites d'un voyage respectueux de l'ailleurs.

L'attrait d'Erik Cohen pour ce phénomène nouveau l'a conduit à générer une première forme de distinction (Cohen, 1973) entre le tourisme de masse (« institutionnal tourism ») et le tourisme alternatif, incarné par les voyages des drifters (« non institutionnal tourism »). Cette

distinction dans les pratiques touristiques est régulièrement admise dans les *Tourism Studies*, bien qu'elle peut être aujourd'hui nuancée en raison de l'évolution de certaines pratiques (dont le backpacking) et de l'hybridation de différents types de tourisms et de pratiquants (Uriely *et al.*, 2002 ; Demers, 2011, 2012). Toutefois, l'apport sociologique d'Erik Cohen est intéressant, car il fait entrer les concepts « d'expérience », « d'acculturation » et de « centre » afin de différencier les formes institutionnelles (deux formes expérientielles) et non-institutionnelles (trois formes expérientielles) du tourisme. Dans cette perspective, l'approche de Cohen vise à étudier les pratiques et expériences des touristes en analysant leur possible aliénation vis-à-vis de leurs centres (lieux d'origine) et leur recherche de centres étrangers afin de vivre des voyages authentiques (acculturation dans l'altérité). Pour l'auteur, il existe une relation de proportionnalité entre le degré d'aliénation du touriste vis-à-vis de sa société et la recherche de centres étrangers où il pourra vivre des expériences authentiques (Demers, 2012).

A l'aide de travaux ayant repris cette différenciation (Uriely *et al.*, 2002 ; Michel, 2011), nous pouvons présenter ainsi les cinq catégories établies par Erik Cohen :

- 1) Le tourisme institutionnel se réfère au tourisme moderne classique, dit de masse, marqué par l'existence de voyages organisés, de circuits touristiques et d'espaces-temps contrôlés par l'industrie touristique. L'expérience du pratiquant est davantage rattachée à son centre qu'à une acculturation dans des centres étrangers. Deux formes caractérisent le tourisme institutionnel.
 - *Recreational Mode* : tourisme classique par définition. Le pratiquant recherche une expérience ludique dans le hors-quotidien sans ressentir une quelconque aliénation vis-à-vis de sa société d'origine. Le séjour touristique correspond à une activité en adéquation avec les valeurs modernes, car il s'agit pour le pratiquant de « faire une pause » et de se relaxer avant de reprendre ses activités quotidiennes. Le tourisme participe alors à la reconstruction de la force de travail.
 - *Diversionary Mode* : tourisme classique, mais dans lequel le pratiquant recourt à l'activité touristique afin de s'échapper un court instant de l'aliénation qu'il ressent à l'égard de son centre. Le touriste prend également une « pause », mais dans un rapport de distanciation avec son centre, vu comme oppressant.

La quête du voyage est assimilée à une expérience recherche du plaisir avant de revenir à l'activité routinière du quotidien.

2) Le tourisme non-institutionnel se réfère à des pratiques visant à s'émanciper de l'industrie touristique et à fuir les valeurs de la modernité, par la recherche de centres étrangers authentiques et en ayant recours à des expériences innovantes. Le pratiquant souhaite vivre une expérience enrichissante et ressent une forte aliénation à l'égard de son centre.

- *Experiential Mode* : type d'activité touristique dans laquelle le pratiquant cherche à connaître les modes de vie (authentiques) des habitants de l'ailleurs. L'objectif de son voyage s'évalue dans la quête de centres étrangers et dans l'observation des modes de vies des habitants. Par exemple, de randonneurs européens qui vont aller au contact de populations aymaras dans les Andes péruviennes afin de connaître leur culture et leurs traditions.
- *Experimental Mode* : c'est une forme de tourisme dans lequel le pratiquant va expérimenter les modes de vies des « autres », afin de palier le sentiment d'aliénation qu'il perçoit à l'égard de son centre. Cette expérimentation lui permet d'établir des contacts authentiques et de rechercher dans des centres alternatifs des savoir-faire ou des expériences qu'il ne retrouve pas dans son centre, notamment pour améliorer son existence lors de son retour. Nous pouvons donner l'exemple du drifter ou backpacker qui vivra plusieurs jours dans un village isolé en Australie (woofing), en prenant part aux activités collectives de la communauté.
- *Existential Mode* : cette expérience concerne les pratiquants ressentant la plus grande aliénation de leurs centres, et pour lesquels les voyages ou séjours touristiques ont une dimension existentielle et spirituelle. Ces voyageurs sont les plus impliqués dans leurs expériences, et recherchent par exemple à connaître les modes de vies des populations d'accueil ainsi que leurs différentes spiritualités. Ce type de voyage implique une séparation forte avec le centre, et parfois une rupture avec les valeurs de la société d'origine. Ce sont par exemple les séjours effectués par des voyageurs dans des kibboutz en Israël, ou dans des ashrams en Inde.

La prise en compte de ces catégories et formes d'expériences touristiques, développées par Erik Cohen en 1979, permet néanmoins de faire le rapprochement avec les évolutions de l'activité itinérante du backpacking. En effet, le backpacking contemporain, par l'hétérogénéité de ses pratiquants, peut s'inscrire dans ces différentes formes respectives, mais il peut également apparaître comme une pratique hybride répondant aux diverses aspirations du pratiquant, et ce au cours d'un même voyage (Uriely *et al.*, 2002). En ce sens, le backpacker est un touriste/voyageur capable de s'orienter vers un ensemble de pratiques et d'expériences, qu'elles soient institutionnelles ou alternatives.

En dépit de ces éléments de contextualisation, il convient de revenir sur l'opposition entre drifter et backpacker. Pour de nombreux auteurs, le backpacker incarnerait la figure du drifter rattrapé par les logiques de la modernité tardive et de la postmodernité (Cohen, 2003 ; O'Reilly, 2006 ; Berthelot, 2012). Ainsi, le backpacker aurait abandonné tout projet politique, afin de se concentrer sur sa propre expérience, sur son plaisir hédoniste et sur sa construction individuelle. En d'autres termes, le backpacking aurait été rattrapé par l'industrie touristique et l'économie de marché, qui voient dans cette pratique itinérante un filon touristique à exploiter.

Si nous détaillerons plus tard les transformations de la pratique du backpacking en raison de l'institutionnalisation progressive de cette activité, il est utile de ne pas juger le backpacker trop vite, et d'en faire un simple touriste alternatif rattrapé par l'industrie du voyage. Pour le sociologue Jean-Christophe Demers, les valeurs incarnées par le drifter n'ont en aucun cas disparu, dans la mesure où certains backpackers voyagent selon un mode comparable à celui des drifters (Demers, 2011), mais aussi et surtout parce que la majorité des backpackers contemporains continuent à se référer à la figure du *drifter* pour définir le sens de leur pratique, à savoir l'esprit contestataire, la quête de l'authenticité, le désir d'autonomie et l'ascétisme matériel (Demers, 2012). Les imaginaires des backpackers idéalisent le drifter, faisant de lui un modèle à suivre afin de vivre une expérience en marge de l'industrie touristique.

Dans le même temps, Jean-Christophe Demers insiste sur la nécessité de dépasser l'approche manichéenne en marche dans la littérature scientifique, faisant du backpacker tantôt un voyageur alternatif et contestataire s'essayant à des pratiques éthiques et authentiques, tantôt un voyageur qui aurait été rattrapé inconsciemment par ce qu'il tentait de fuir, c'est-à-dire l'aliénation, la standardisation, la société de consommation et l'industrie touristique (*Ibidem*). Face à ces approches, le sociologue entend étudier le backpacking dans l'optique d'un tout, affirmant que les backpackers peuvent être vus comme membres d'une sous-culture, au-delà de leurs imaginaires et de leurs pratiques, potentiellement déterminés

par des mécanismes de marché (*Ibidem*). Plus exactement, l'homogénéité de la pratique du backpacking s'identifierait dans l'existence d'une sous-culture de l'authenticité et de la quête de soi, des valeurs directement liées aux processus d'individuation et de construction identitaire en vigueur dans les sociétés occidentales (Demers, 2011, 2012). Le backpacker apparaîtrait alors comme le prolongement du drifter et de sa philosophie du voyage, des références symboliques et caractéristiques dans la volonté de mise à distance et de séparation avec le tourisme conventionnel. Aussi, et pour comprendre le backpacking, il convient de revenir sur les motivations, les valeurs et les pratiques des voyageurs se regroupant dans cette forme touristique.

3.2 Les valeurs du backpacking

La majorité des auteurs ayant travaillé sur le backpacking s'accordent sur l'existence d'un ensemble de motivations et de valeurs qui seraient structurantes de cette activité itinérante, et qui permettraient alors au pratiquant, par ses pratiques et discours, de se différencier du « touriste », tout en participant à son projet individuel et à sa construction identitaire en opposition avec la modernité et son application au secteur touristique (Desforges, 1997 ; Cohen, 2003 ; Sorensen, 2003 ; O'Reilly, 2006 ; Maoz, Bekerman, 2010 ; Demers, 2011, 2012 ; Lachance, 2010, 2012, 2013). Bien entendu, ces éléments sont non-exhaustifs, mais il semble qu'ils soient en mesure de définir les principes fondamentaux dans lesquels se reconnaissent les backpackers contemporains. Et ces principes ne dessinent en aucun cas une pratique homogène, d'autres facteurs devant être pris en compte pour montrer toute l'hétérogénéité du backpacking (nationalités, origines socioculturelles, genres, lieux visités, activités réalisées, etc.). Parmi les valeurs et motivations du backpacker, on retrouve principalement la recherche de liberté et d'autonomie, la quête de l'authenticité et de centres alternatifs, la capacité d'adaptation et la mise à l'épreuve de soi, le rejet de la société de consommation et de l'industrie touristique, et enfin la volonté de se construire soi-même dans un monde où tout semble structuré, hiérarchisé et catégorisé.

La recherche de liberté est constitutive de cette pratique se voulant alternative, les backpackers étant marqués par un désir de découverte dans un cadre non contraignant (Lachance, 2012, 2013). Partir à l'aventure, organiser soi-même son voyage et les destinations, définir au fil du temps sa date de retour et agir loin du regard des siens, de la famille et de la société sont autant d'éléments représentatifs du backpacking. Par la mobilité

et ses pratiques spatiales, le backpacker est libre de se rendre où il veut, loin des circuits touristiques.

Mais la liberté s'observe également dans la recherche d'autonomisation, le backpacker devenant plus autonome et responsable par l'organisation de son voyage (Vacher, 2013 ; Lachance, 2013). En ce sens, le backpacking, majoritairement pratiqué par des jeunes voyageurs (moins de trente ans), symboliserait une forme de développement de la maturité et du passage à l'âge adulte.

La quête d'authenticité est élémentaire dans cette forme de tourisme (Cohen, 2003 ; Sorensen, 2003 ; Noy, 2004). Par authenticité, il faut comprendre que ce type de voyage, en apparence plus libre, conduit les pratiquants à découvrir des lieux préservés et à rencontrer des individus (*habitants* et autres voyageurs) de façon naturelle, instantanée et sans jugement normatif. L'authenticité, pour le backpacker, renvoie à une certaine forme d'immédiateté et de pureté, des critères n'apparaissant plus dans le tourisme moderne en raison de son institutionnalisation et de ses impacts territoriaux. Le backpacking, en tant que pratique « hors des sentiers battus », peut permettre de découvrir des populations et des espaces en marge de l'industrie touristique, dans un rapport de respect mutuel. Aussi, le backpacker peut aller jusqu'à adopter la culture des populations qu'il visite, la compréhension de la langue et des traditions étant vue comme un gage d'authenticité (Lachance, 2012).

Les voyages aventureux des backpackers se caractérisent aussi par l'improvisation, l'incertitude et la prise de risque. En ce sens, lors de son voyage, le jeune voyageur fait face à une série d'imprévus le conduisant à prendre des décisions parfois risquées, ce qui est constitutif de sa construction personnelle et de son processus d'individuation et d'autonomisation (Soulé, Corneloup, 1998 ; Lachance, 2010). Et c'est par cette capacité d'adaptation à des situations « complexes » (dangerosité, retard dans les transports, trekking non balisé, non connaissance de la langue locale) que le backpacker se met à l'épreuve, notamment par la prise de risque, et la mise en récit (conversations courantes, entretiens professionnels, blogs) de cette situation (Anderskov, 2002 ; Noy, 2004, Lachance, 2010, 2012).

L'étude des pratiques, discours et récits des backpackers (Uriely *et al.*, 2002 ; Noy, 2004 ; Enoch, Grossman, 2010) permet également de déchiffrer, dans le backpacking contemporain, une certaine méfiance à l'égard de la société de consommation et de l'industrie touristique, et par extension, une opposition ou un rejet des valeurs marchandes. En effet, les précédentes valeurs analysées (liberté, authenticité, voyage alternatif), et leur place dans l'idéologie des backpackers, démontrent un certain rejet des structures dominantes, notamment les mécanismes de marché et de l'économie néolibérale. Par analogie et en se référant à son

ancêtre le drifter, le backpacker contemporain souhaite poursuivre la dimension libertaire du voyage, en prenant soin de le protéger de toutes formes coercitives pouvant dénaturer son caractère authentique. A travers ce constat, le backpacker défend des positions de liberté totale face à l'ordre établi, une liberté souvent associée à l'individu libertaire, mais aussi, de plus en plus, à l'individualisme. Et paradoxalement, au néolibéralisme (Lachance, 2010).

Enfin, la dernière valeur majeure du backpacking est d'ordre identitaire. Le backpacker se projette dans son voyage par des représentations et des imaginaires avant d'arriver à destination. Cette projection est nécessaire, car le backpacker espère obtenir différents apports au cours de son périple, sur les plans ludique, relationnel, introspectif, esthétique, spirituel et réflexif (Demers, 2011). Il faut comprendre en cela que le voyage du backpacker va participer à sa construction personnelle, et que le juste équilibre entre ces facteurs, agencé notamment par la mise en récit (Noy, 2004 ; Lachance, 2012), permet au jeune voyageur de se construire et de se présenter aux autres, par des pratiques discursives, corporelles, spatiales et technologiques. La construction identitaire établie lors du parcours du backpacker dépend autant des expériences et situations vécues (Andersov, 2002) que de leur valorisation (ou non) par le discours (Sorensen, 2003 ; Noy, 2004, 2007a). Cette construction individuelle par le voyage remet en question le « mythe du voyage » vu comme un dispositif de développement intellectuel et d'ouverture sur le monde, notamment pour les plus jeunes (adolescents, jeunes adultes). Pour reprendre une expression du sociologue Jocelyn Lachance : « *Ainsi, ce ne sont pas seulement les voyages qui forment la jeunesse, mais d'abord les jeunes qui donnent forme à leurs voyages* » (Lachance, 2008). Certes, le voyage peut avoir un impact sur le pratiquant en raison de la rencontre avec l'altérité, mais il semble également que l'individu contemporain soit en mesure de planifier et d'imaginer son excursion par anticipation, avant de sélectionner judicieusement les expériences qu'il souhaitera valoriser et transmettre aux autres, afin de mieux façonner son identité une fois le voyage terminé.

Des valeurs structurantes d'un « rite de passage »

Il n'échappera pas au lecteur que l'ensemble de ces valeurs et motivations est constitutif du processus de maturation, de transformation de soi et de passage à l'âge adulte, des éléments caractéristiques de la société moderne et prépondérants dans les logiques d'individuation (Charles, 2005 ; Lachance, 2010 ; Demers, 2012). Parce que la majorité des expériences de backpacking sont vécues à un moment décisif dans les trajectoires individuelles des pratiquants (avant ou après les études universitaires, après le service militaire, après une

rupture amoureuse ou un divorce, réorientation professionnelle, lors de la retraite), de nombreux chercheurs considèrent le backpacking comme une période de transition entre deux états stables (Cohen, 2003 ; Sorensen, 2003 ; Noy, 2004 ; Noy, Cohen, 2005 ; Lachance, 2010). Cette phase transitoire correspond alors à une parenthèse, à un « time-bubble », au cours de laquelle le backpacker va pouvoir disposer librement de son temps, loin du regard des siens, et se construire pleinement. Ainsi, le backpacking, en tant que pratique du hors-quotidien, permettrait à ses adeptes de construire ou de réorienter leur identité et leur personnalité lors de la période de liberté incarnée par le voyage itinérant (Demers, 2011, 2012). C'est pour cette raison que les auteurs analysent le backpacking, et particulièrement en ce qui concerne les jeunes voyageurs (18-30 ans), comme un « rite de passage » directement lié aux aspirations de la société moderne, à savoir l'émancipation, l'autonomie et la capacité d'adaptation à l'altérité et à la vie adulte (Cohen, 2003 ; Sorensen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; Lachance, 2008). Et ce rite initiatique est d'autant plus intéressant qu'il est mis en œuvre par une communauté de voyageurs, les séjours des backpackers leur permettant d'accéder à un groupe social ou à une sous-culture et d'en partager les codes et valeurs fondamentales. En effet, contrairement aux rites de passages traditionnels, le rite du backpacking n'est pas nécessairement entretenu par les « aînés », les parents et proches des jeunes voyageurs n'ayant pas forcément participé à ce type d'activité (Lachance, 2008). En ce sens, les relations et échanges entre backpackers lors des voyages, ou via internet et les réseaux sociaux (sphères du quotidien et hors-quotidien), sont primordiaux pour maintenir l'existence d'une sous-culture des backpackers, ou pour manifester un sentiment personnel d'appartenance à ce groupe culturel (Sorensen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; Enoch, Grossman, 2010 ; Lachance, 2012). Le backpacking incarnerait alors une pratique nomade propre à la société contemporaine, dans la mesure où cette activité confirmerait l'apparition d'une nouvelle « tribu » de voyageurs, pour lesquels la mobilité et la rencontre de l'autre sont primordiaux dans les processus de socialisation (Maffesoli, 1997).

Un rapport particulier à la temporalité

Jocelyn Lachance dépasse l'idée de « rite de passage » en utilisant le concept de « time-bubble » développé par le sociologue Torun Elsrud, le backpacking n'incarnant pas seulement une parenthèse au cours de laquelle le pratiquant va se construire en intériorisant un ensemble de normes et de valeurs propres à la pratique. Pour le sociologue, plus qu'un rite de passage à l'âge adulte, le backpacking est une phase au cours de laquelle le jeune voyageur va apprendre à devenir un individu moderne par sa maîtrise de la temporalité (Lachance, 2008,

2010, 2012, 2013). Et c'est justement à travers la notion de temporalité que l'auteur trouve un connecteur logique et une caractéristique commune à l'ensemble de backpackers, au-delà de leur hétérogénéité (pratiques, nationalités, éthiques, genre, etc.). Cette maîtrise de la temporalité s'observe dans le rejet des contraintes sociales et temporelles (horaires scolaires et professionnels, rythme dans la société d'origine, absence de vérification de l'heure lors du voyage), dans la création de rythmes personnels (s'imposer un rythme personnel lors du voyage, valoriser les rencontres éphémères, ascétisme alimentaire) et dans la réorganisation de la temporalité du voyage par le récit, souvent de façon instantanée (discussions lors du voyage, participation à un blog ou forum, expériences et histoires biographiques). La temporalité serait alors constitutive de l'expérience du backpacker, lui conférant autant une maîtrise individuelle de son voyage qu'une voie d'accès au groupe des backpackers. Et par extension, le backpacker contemporain accède à la société hypermoderne, devenant un sujet hypermoderne, le temps d'un voyage, par sa maîtrise et sa réorganisation de la temporalité (Lachance, 2010, 2012, 2013).

La position de Jocelyn Lachance va dans le sens de l'analyse de Jean-Christophe Demers, qui voit dans le backpacking une pratique homogène par l'existence de valeurs et expériences communes et par la création d'une sous-culture de l'authenticité (Demers, 2012). En ce sens, et au-delà de la diversité de la pratique, le backpacking peut être vu comme une forme de voyage dans laquelle les individus sont en quête d'une certaine authenticité (lieux, rencontres, émotions), et au cours de laquelle ils vont être amenés à maîtriser leur rapport au temps, la période de transition individuelle dépendant des aspirations et motivations de chacun.

Ainsi, la compréhension des valeurs fondatrices du backpacking nous conduit désormais à analyser les pratiques de ses adhérents, afin de mesurer les interrelations possibles entre les représentations des backpackers et leurs pratiques touristiques.

3.3 Caractéristiques touristiques de la pratique

Une vision commune considère le backpacking comme une forme alternative de voyage, voulant se différencier du tourisme institutionnel par un ensemble de valeurs et de caractéristiques permettant de dessiner une pratique orientée vers des espaces, des cultures ou des activités en marge de l'industrie touristique. Concrètement, et toujours selon le sens commun, l'*idéal-type* du backpacker serait un individu jeune (18-25 ans), orienté vers des centres étrangers relativement préservés (sous-continent indien, Asie centrale, Asie du Sud-

Est, Amérique latine, Europe de l'ouest, grands espaces américains ou australiens) effectuant un voyage itinérant long (entre deux semaines et plusieurs mois, voire des années), doté d'un budget limité et flexible, voyant son périple comme distinct du tourisme de masse, emportant ses effets personnels dans un unique et spacieux sac à dos, et dont les mobilités sont constitutives de l'activité, notamment par le biais de transports non conventionnels (à pied, en auto-stop, à vélo, en bus). Bien que schématiques, ces éléments sont néanmoins confirmés par la majorité des auteurs traitant du phénomène du backpacking (Uriely *et al.*, 2002 ; Cohen, 2003 ; O'Reilly, 2006 ; Maoz, 2007 ; Vacher *et al.*, 2013 ; Lachance, 2013 ; Crozat, Petit, 2014 ; Ting, Kahl, 2016).

Relativement récent, un article des chercheurs Amanda Ting et Christian Kahl (Ting, Kahl, 2016) établit une synthèse sur le backpacking et propose une catégorisation des principales pratiques et activités des backpackers au XXI^e siècle. Pour les auteurs, il existe cinq critères centraux permettant de classifier le backpacking, et de différencier ses pratiquants des autres formes de tourisme :

- Des lieux d'hébergement collectifs bon-marché (auberges, *Bed & Breakfast*, *Backpackers' hostels*, dormir chez l'habitant)
- La volonté de rencontrer d'autres voyageurs ainsi que les populations locales
- Des itinéraires flexibles et parfois improvisés
- Des voyages plus amples (espace et temps) et des périodes « fixes » dans certains lieux (pour se reposer, vivre ou travailler temporairement).
- La participation à des activités informelles (voire non-touristiques ou professionnelles)

En d'autres termes, il est possible d'établir une corrélation entre le capital économique des backpackers, leurs mobilités et la durée de leurs séjours, dans la mesure où la gestion méticuleuse du budget, et l'obtention de nouvelles ressources par le travail temporaire, permettent « d'étaler » le voyage sur une distance et une période les plus longues possibles (O'Reilly, 2006 ; Lachance, 2013). En revanche, cette attitude n'est pas propre à tous les pratiquants, beaucoup de backpackers contemporains planifiant la durée de leurs séjours et les ressources allouées avant de commencer leurs voyages (Vacher *et al.*, 2013).

En ce qui concerne les loisirs et expériences, les backpackers attachent une importance à ne pas réaliser, ou du moins à éviter, des activités dépendantes du tourisme institutionnel et des circuits touristiques classiques. Et cette volonté de distinction, s'observant davantage dans les discours que dans les pratiques (Noy, 2004), concerne autant le rejet de destinations

considérées comme « trop » touristiques, que la volonté de ne pas visiter des hauts lieux et sites touristiques mondialement connus (Taj Mahal, Grand Canyon, Machu Picchu). Cette posture de différenciation s'explique également par une diminution de l'intérêt des backpackers pour le tourisme culturel, subjectivement perçu comme un aspect du tourisme de masse, et par conséquent, par une baisse des visites de lieux touristiques tels que les musées, les monuments historiques ou les espaces patrimoniaux (Vacher *et al.*, 2013). Une fois encore, cette tendance doit être nuancée, les backpackers contemporains étant en capacité de voyager en suivant à la fois un « *recreational mode* » et un « *experiential mode* », c'est-à-dire qu'ils vont combiner leurs expériences entre activités touristiques institutionnelles et activités touristiques alternatives (Uriely *et al.*, 2002).

De façon concrète, le backpacking en tant que phénomène social a entraîné l'émergence d'un ensemble de pratiques se voulant non-conventionnelles ou non-touristiques, mais conduites dans le hors-quotidien. Et l'élaboration de ces activités traduit autant un souhait de distanciation avec le tourisme moderne, qu'une volonté de se retrouver entre voyageurs alternatifs, partageant les mêmes valeurs et représentations. Il y a tout d'abord les pratiques sportives, souvent extrêmes, à travers lesquelles les backpackers vont entretenir un rapport particulier à l'espace (contemplation, domination) et à la prise de risque (conditions et efforts physique, dangerosité, ascétisme corporel). Parmi ces activités, on retrouve l'excursion ou le trekking dans les espaces naturels (Anderskov, 2002 ; Reichel *et al.*, 2009), des activités *outdoor et aroundoor* (rafting, saut à l'élastique, itinérance à vélo), des activités aquatiques (surf, plongée sous-marine) mais aussi des sports locaux ou traditionnels, et notamment des sports de combat comme la lutte ou la boxe thaï (Vacher *et al.*, 2013). Mais les backpackers s'orientent aussi vers des activités particulières et expérimentales (Crozat, Petit, 2014), souvent introspectives, et nécessaires dans les processus de construction individuelle et de rencontre de l'altérité (cultures locales, minorités ethniques ou sociales). Ce sont par exemple les pratiques reliées au bien-être (médecine traditionnelle, massage et relaxation, yoga), à la transcendance (découverte de spiritualités, croyances New Age, vivre dans un ashram) ou à l'initiation au travail collectif et à la vie en communauté, souvent avec d'autres voyageurs (*woofing*, kibboutz, projet humanitaire). Et ces pratiques sont fortement valorisées dans la philosophie du backpacking, dans la mesure où elles contribuent autrement à la rencontre de l'altérité et à l'échange interculturel, tout en insistant sur une différenciation avec d'autres loisirs conventionnels proposés par le tourisme de masse et orientés vers la découverte de cultures autochtones (visite de « villages ethniques » en Asie ou au Sahara, de monuments historiques ou patrimoniaux en Amérique latine, etc.). Enfin, les backpackers semblent présenter un intérêt pour les arts et spectacles (musique et concerts, danses du monde, arts traditionnels), mais aussi pour la vie nocturne « occidentale » et postmoderne (*rave* et musique trance à Goa

ou dans le Larzac, techno à Berlin, consommation de drogues dans le Triangle d'Or), ce qui vient montrer un certain paradoxe, les pratiques du quotidien étant orientées vers les cultures locales, alors que les pratiques nocturnes sont davantage tournées vers les autres voyageurs étrangers et les loisirs propres à la société d'origine (bars, festivals, clubbing, conversations dans les auberges) (Doubre, 2004 ; Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010 ; Vacher *et al.*, 2013).

Et si l'ensemble de ces pratiques sont représentatives de l'univers backpacker, il faut garder à l'esprit qu'elles peuvent également être investies par des touristes plus classiques, voyageant selon un « recreational » ou un « diversionary » mode. En effet, un touriste possédant moins de temps libre qu'un backpacker peut tout à fait planifier, au cours d'une semaine de vacances, des activités sportives, culturelles et artistiques afin de diversifier son séjour et d'accumuler une série d'expériences. Dans cette perspective, et pour de nombreux auteurs (Cohen, 2003 ; Vacher *et al.*, 2013 ; Lachance, 2012, 2013 ; Ting, Kahl, 2016), ce qui différencie véritablement les backpackers des autres touristes, et qui incarne dans le même temps l'une des activités majeures de la pratique, est la volonté des backpackers de « socialiser ensemble », de se rencontrer et d'échanger dans le hors-quotidien, notamment dans les hébergements qui leurs sont dédiés et dans les enclaves touristiques. Il apparaît en effet qu'une part importante des voyageurs itinérants reste plusieurs jours dans des lieux touristiques, sans exercer nulle autre activité que celle consistant à errer inlassablement dans des logements et auberges afin de discuter avec d'autres backpackers, de « se raconter » (Vacher *et al.*, 2013 ; Lachance, 2013) et de comparer les divers récits de voyages (Sorensen, 2003). Cette activité, centrale pour le backpacker, correspond en partie à une forme d'anti-tourisme, ou de post-tourisme selon la définition de John Urry, (Condevaux *et al.*, 2016), le backpacker effectuant des milliers de kilomètres pour se confronter non pas à l'altérité culturelle, mais à d'autres voyageurs partageant les mêmes valeurs et aspirations. Et cette situation s'est renforcée au cours des dernières années, relevant alors les évolutions et les contradictions du backpacking contemporain, perdant progressivement la posture contestatrice du drifter, et se rapprochant à vive allure d'autres formes touristiques institutionnalisées.

3.4 L'institutionnalisation du backpacking : les contradictions d'un modèle

Comme nous l'avons vu, de nombreux auteurs entendent étudier le backpacking en dépassant les particularismes (origines et nationalités, statut social, pratiques, genres)

démontrant toute l'hétérogénéité de cette forme de tourisme. Jocelyn Lachance propose d'étudier le backpacking en analysant la maîtrise individuelle de la temporalité, propre à tout voyageur itinérant (Lachance, 2010, 2012, 2013), alors que Jean-Christophe Demers présente le backpacking comme une sous-culture en quête de l'authenticité (Demers, 2011, 2012). Dans le même temps, Jean-Christophe Demers justifie sa position afin de ne pas faire du backpacker tantôt un voyageur postmoderne cherchant à s'émanciper de la modernité et de l'industrie touristique, tantôt un individu itinérant rattrapé par ce qu'il tentait de fuir, c'est-à-dire un capitalisme dominant ayant investi dans les imaginaires de voyage en développant un marché du tourisme alternatif (Demers, 2012). Pour d'autres auteurs en revanche, il est préférable de ne pas étudier les backpackers en utilisant un dénominateur commun représentatif de leur relative l'homogénéité, dans la mesure où ce sont justement les particularités des pratiquants qui permettent de mettre en exergue toute la diversité de ce mode alternatif de voyage (Cohen, 2003 ; Sorensen, 2003 ; Uriely *et al.*, 2002 ; Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010). Notre posture, et parce que nous nous intéressons à une étude de cas précise (backpacking israélien), semble rejoindre l'analyse des chercheurs pour qui la pratique du backpacking est incontestablement reliée à des spécificités sociales et culturelles, au-delà des traits communs identifiables dans la communauté des backpackers. Aussi, et au regard de nos lectures, expériences et observations, nous considérons le backpacking comme une forme de tourisme dépendant d'une progressive marchandisation, venant dénaturer les aspirations initiales, inconsciemment ou non, des nombreux pratiquants. Cependant, et nous reviendrons sur cet aspect dans la conclusion de notre première partie, certains backpackers du XXI^e siècle tentent de s'extraire de la « massification du backpacking » en réalisant des activités de type « *experimental* » ou « *existencial* », sur le même modèle que les anciens drifters. Ces backpackers transmodernes ont été étudiés par Erik Cohen et sont définis comme des « drifters contemporains », reconduisant les pratiques originelles de ces voyageurs alternatifs (E. Cohen, 2003 ; S. Cohen, 2010).

En dépit de ses valeurs émancipatrices et de sa volonté de différenciation avec le tourisme moderne, le backpacking apparaît à son tour comme une forme de tourisme faisant face à une indéniable institutionnalisation. Cette situation s'explique d'une part par le nombre croissant d'individus se reconnaissant comme backpackers (Cohen, 2003 ; Vacher *et al.*, 2013 ; Crozat, Petit, 2014), et d'autre part par l'augmentation d'offres et de services facilitant l'accès à cette pratique (guides, technologies de l'information, blogs, compagnies aériennes *low cost*), tout en lui arrojant de nouvelles codifications, délimitant alors un peu plus le cadre du voyage du backpacker et lui faisant perdre parallèlement une grande part de curiosité et d'improvisation. En effet, depuis les années 1980-1990 et l'émergence d'un tourisme postmoderne et de ses

services associés, le backpacking en tant que voyage alternatif est contredit par différentes réalités, pratiques et discours, tendant à relativiser sa position de voyage « hors des sentiers battus » (Delaplace, Gravari-Barbas, 2016 ; Condevaux *et al.*, 2016). Dans le même temps, la démocratisation du tourisme et la perte de la valeur contestatrice du backpacking (Cohen, 2003) ont conduit à renforcer cette activité en attirant de plus en plus de pratiquants, non seulement des mondes classiques (Europe occidentale et du Nord, Etats-Unis, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande), mais aussi d'Asie (Japon, Chine) et d'Amérique latine (Argentine, Chili, Brésil), ce qui démontre une certaine généralisation de la pratique (Sorensen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; O'Reilly, 2006 ; Enoch, Grossman, 2010 ; Teo, Leong, 2006 ; Muñoz, Rojas Hernandez, 2010 ; Lachance, 2012 ; Michel, 2016).

Par ailleurs, il est généralement admis que le backpacking participerait au développement économique des espaces où il s'implante, notamment dans les destinations et les communautés locales du « Tiers-Monde » (Scheyvens, 2002). Parce que tourné vers des centres étrangers « purs et authentiques » faussement désignés par les pratiquants comme des lieux d'un antimonde (Chouvy, 2010), le backpacking permet de « découvrir » et de dynamiser des espaces « en marge » qui comporteraient un intérêt pour la pratique. Et les autorités publiques locales ainsi que les prestataires touristiques sont conscients de la nécessité de jouer sur des imaginaires d'altérité et d'aventure afin d'attirer une foule d'adeptes en quête de nouvelles destinations (Michel, 2016). En ce sens, les backpackers apparaîtraient comme les « troupes de choc » du tourisme pour reprendre une expression bien connue de l'anthropologue Jean-Didier Urbain (Urbain, 2002), car leurs voyages permettraient de faire connaître des espaces peu touristiques, où les pouvoirs publics et des entreprises pourraient par la suite investir, en s'orientant vers un tourisme plus conventionnel.

C'est notamment le cas de la région d'Aysén au Chili, faiblement peuplée et touristisée (Muñoz, Torres Salinas, 2010 ; Torres Salinas, Rojas Hernandez, 2011 ; Turquin, 2014 ; Bourlon, Mao, 2016), où les activités des backpackers permettent de « populariser » des sites et des espaces, en amont de stratégies de développement d'infrastructures touristiques plus traditionnelles (Michel, 2015, 2016). Par exemple, en Patagonie chilienne et le long du tracé de la *Carretera Austral*, Franck Michel précise que les expériences et les récits des backpackers israéliens, disposant d'un faible pouvoir d'achat, attirent la curiosité de leurs parents qui vont ensuite se rendre sur place, avec un capital plus élevé (Michel, 2015), suivant un schéma touristique développé autour des sites majeurs de cette région (Bourlon, Mao, 2016). Et ces marges patagones, possédant autrefois leurs propres systèmes territoriaux à l'écart du système national (Prost, 2004), pourraient être intégrées dans des politiques

publiques définies par des mécanismes positivistes et rationnels, l'Etat et ses services (Sernatur⁴ en tête) voyant dans le tourisme un formidable levier de développement territorial. De ce fait, et malgré leur désir de rencontrer l'altérité et de préserver l'authenticité, les backpackers participeraient finalement à une mise en tourisme des espaces en marge, intégrant alors un peu plus les confins touristiques dans des logiques comparables à celles du tourisme moderne, et affaiblissant l'authenticité des quelques espaces encore protégés d'une domination mercantile en marche.

Ces avant-propos mettent en lumière le rôle et l'impact du backpacking dans la découverte de sites et de cultures délaissés par l'activité touristique. De nombreux éléments confirment cette analyse en raison de la globalisation touristique et du développement de techniques de marketing et d'outils de communication, venant alors renforcer une forme de tourisme ancienne (les premiers routards sont aujourd'hui âgés !) qui a su s'adapter à (et profiter de) la démocratisation du voyage et aux technologies de l'information. Et parce que le backpacker est un « explorateur » à la recherche d'espaces oubliés par le tourisme, il n'est pas exagéré de préciser que la simple présence d'un voyageur étranger dans un lieu non-touristique peut conduire ce lieu à s'ouvrir progressivement au tourisme, à travers un ensemble de réseaux locaux et internationaux pouvant être activés instantanément (habitants, amis, internet, niche économique, etc.).

En raison de ces transformations, le backpacking serait devenue une pratique courante et généralisée, voire « mainstream » pour reprendre les termes de la sociologue Camille O'Reilly (O'Reilly, 2006). Sans être forcément critique, la sociologue analyse finement le passage du drifter au backpacker, ce dernier apparaissant comme un type de voyageur en adéquation avec les logiques du tourisme institutionnel. En outre, de nombreux auteurs pointent les attitudes des backpackers actuels, ayant échangé leurs positions contestatrices contre un simple désir d'aventure et de récit de soi, proche d'une forme d'égoïsme caractéristique de l'individu contemporain (Cohen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; O'Reilly, 2006 ; Lachance, 2010 ; Demers, 2012). Par ailleurs, le backpacking en tant que forme alternative de voyage laisse davantage de libertés aux pratiquants, ces derniers ne souhaitant pas participer aux tours et circuits touristiques. Néanmoins, libre-marché oblige, de véritables outils marketing

⁴Sernatur: Servicio Nacional de Turismo. Agence publique chilienne dépendant du Ministère de l'économie chargée de conduire les politiques touristiques nationales à travers les différentes directions déconcentrées et les organismes régionaux. La perception du tourisme par les fonctionnaires de Sernatur semble très proche d'un tourisme moderne territorialisé autour de différents produits de références (Parcs nationaux, sites majeurs, villes patrimoniales), en ayant recours aux partenariats public-privé, laissant une faible marge de manœuvre aux acteurs locaux dans la prise de décision et dans la conduite des stratégies de développement.

ont su s'insérer dans les différentes « libertés » des backpackers (choix des lieux d'hébergements, des activités spécifiques, des modes de transport) afin de proposer des prestations spécialement orientées vers cette clientèle. En ce sens, le backpacking en tant que pratique mobile dépend davantage de produits marketing globalisés (voire « glocalisés ») que de politiques publiques suivant un modèle touristique fordiste, ou moderne. Par sa généralisation, le backpacking deviendrait alors un type de voyage se rapprochant du tourisme de masse, mais d'obédience postmoderne (Cohen, 1973, 1979, 2003 ; Uriely, 2005 ; Maoz, Bekerman, 2010) ou hypermoderne (Lachance, 2010, 2012), essentiellement lorsque l'on s'intéresse aux pratiques de ses adhérents. Plus exactement, le backpacking parviendrait à se maintenir comme une forme touristique non-institutionnelle, tout en étant de plus en plus codifiée et reconnue, contrairement à d'autres formes de tourisme post-fordiste plus secrètes, permettant une plus grande individualisation des pratiques (Noy, 2004 ; O'Reilly, 2006).

Différents aspects du backpacking contemporains sont prépondérants pour observer l'évolution et l'institutionnalisation de cette pratique, faisant de celle-ci une forme touristique en voie de massification (O'Reilly, 2006).

Des itinéraires et des routes « ba(na)lisées »

Les destinations privilégiées par les backpackers se trouvent incontestablement dans des espaces représentatifs de l'ensemble des valeurs et activités mis en avant par ce type de tourisme, principalement dans des pays des Suds et dans des régions en marge du tourisme moderne, bien que les espaces urbains occidentaux entrent peu à peu dans les aspirations des voyageurs (Vacher *et al.*, 2013). Cependant, les études sur le backpacking démontrent que les pratiquants effectuent des voyages itinérants en se déplaçant entre des lieux touristiques majeurs et des sites alternatifs reconnus, sur le même modèle que leurs prédécesseurs des années auparavant. Les backpackers contemporains sont effectivement perçus comme des touristes pouvant osciller entre tourisme conventionnel et modes non-institutionnels (Uriely *et al.*, 2002), visitant par exemple des œuvres architecturales et patrimoniales la journée, et dormant dans des squats ou des résidences bon marché la nuit. Il est alors intéressant de constater que les backpackers réalisent justement, à une plus grande échelle et avec un sentiment de liberté relatif, des mobilités que l'on peut assimiler aux circuits touristiques proposés par les voyagistes (Michel, 2005, 2008 ; Le Bigot, 2016). Et ces circuits ne sont pas définis ou territorialisés par des entités publiques ou privés, mais par les pratiques mêmes des backpackers (mobilités, conversations, conseils), et ce au cours des décennies successives ayant vu défilé des générations de routards. S'ensuivent alors des phénomènes

de mode ou de reproduction sociale, ainsi que la formation d'imaginaires autour de lieux « incontournables », dans lesquels vont se regrouper backpackers, habitants, acteurs publics locaux, prestataires touristiques et autres touristes. Et par opposition, dans les marges non-touristiques, les backpackers vont favoriser une importante mise en tourisme de ces espaces, comme dans différentes destinations asiatiques aujourd'hui valorisées par les pratiquants (Himachal Pradesh en Inde, Nord de la Thaïlande, etc.). Pour la géographe Brenda Le Bigot qui a travaillé sur les *Big Trips* et autres « *Tours du Monde* », le backpacking serait désormais une forme de voyage « normalisée », alors que sa dimension « hors des sentiers battus » ne s'observerait finalement que dans les attitudes des pratiquants, plus aventureux que les autres touristes, mais suivant des itinéraires de plus en plus balisés (Le Bigot, 2016).

L'utilisation des nouvelles technologies ou le backpacking 2.0

Un autre processus fondamental dans la transformation du backpacking doit être relié au développement technologique et à sa rapide diffusion à travers le monde, facilitant les échanges divers (transport, flux et marchandises, télécommunications, marketing, réseaux sociaux) de façon quasi instantanée (Vacher *et al.*, 2013). Ainsi, les prestataires touristiques les plus isolés (hôtel d'un village reculé, guides d'aventure) ont la possibilité de faire connaître leurs services par le biais de l'outil informatique, ce qui participe à la massification du tourisme. Pour le backpacker contemporain, qui a grandi au contact du progrès technique, l'espace du virtuel et de l'internet est un univers familier. Et dans le cadre du tourisme itinérant, le recours à ces technologies devient un comportement normal, car il permet au backpacker de se déplacer plus rapidement (voies aériennes), de partager ses expériences et conseils via des blogs ou des réseaux sociaux (Enoch, Grossman, 2010) et de réorganiser son projet au fil de son voyage, en achetant un vol d'avion depuis un cyber-café, ou en réservant une activité (visites, hébergement, pratique sportive) depuis une confortable auberge disposant du libre-accès au réseau wifi. Le backpacker peut alors planifier la poursuite de son périple de façon immédiate, au cours de son itinérance, mais cela se fait au détriment des valeurs fondamentales du backpacking, à savoir la lenteur, la prise de risque, la rencontre éphémère, la mise à distance avec la modernité et la volonté de conduire un voyage empreint de simplicité et d'humilité. Ainsi, le backpacker gagne en autonomie en utilisant des moyens technologiques, ce qui fait de lui un individu hyper connecté, mais aussi un touriste hypermoderne (Lachance, 2010, 2013). Et dans le même temps, l'autonomisation par le progrès technique vient affaiblir un peu plus la rencontre physique et authentique de l'altérité.

L'enfermement (visuel) dans les Guides de voyage

Plus anciens que les technologies modernes mais tout aussi influents, les guides de voyages destinés aux touristes sont l'un des plus grands symboles du tourisme se voulant non-institutionnel, et en particulier du backpacking. Loin d'être détrônés par l'usage d'internet, les guides touristiques sont presque aussi anciens que la pratique du voyage itinérant (Rauch, 2011 ; Crozat, Petit, 2014). Depuis les années 1970, de nombreux prestataires tels que *Lonely Planet*, *Le Guide du Routard*, ou *Le Petit Futé* se sont spécialisés dans la rédaction de livres de poche (par pays, par région) présentant les différentes attractions touristiques, valorisant certains services existant (hébergements, restaurants, bars) et proposant un ensemble de conseils aux voyageurs (sécurité, transports, façon d'être et de se comporter, aides pour faire des économies). Si par le passé ces guides ont eu le mérite d'avoir participé à la démocratisation d'un tourisme plus libre et autonome, ils sont également critiqués pour leurs orientations jugées comme limitées et limitantes (Michel, 2008). Pour Franck Michel, une fois encore, le guide du voyage fait partie des artefacts qui empêcheraient le voyageur de se déplacer et de découvrir librement l'altérité. Et si la technologie ou internet peuvent désormais venir concurrencer ces guides, un individu attentif et observateur des autres voyageurs se rendra rapidement compte que les prestataires précédemment cités ont encore de beaux jours devant eux, car ils savent s'adapter aux évolutions générationnelles (Crozat, Petit, 2014), et parce qu'un livre ne nécessite pas de connexion internet, surtout dans des confins où l'accès aux réseaux est impossible. Mais jusqu'à quand ?

Backpacking et création d'enclaves touristiques

Les *drifters* originels cherchaient à voyager selon un modèle distinct du tourisme moderne, car celui-ci était perçu comme oppressant, et entraînait dans le même temps de profonds changements socio-spatiaux partout où il s'implantait (appropriation territoriale, impacts écologiques, ségrégation sociale). Aussi, les politiques touristiques du milieu du XXe siècle ont favorisé l'aménagement d'espaces presque exclusivement dédiés à l'activité récréative, et qui se retrouvent sous la forme de stations ou d'enclaves touristiques. En outre, la forme itinérante du voyage, incarnée autrefois par la figure libre du drifter, a opéré un certain basculement au cours des années 1980 à la suite de la postmodernisation de la société et de ses pratiques touristiques et récréatives. Les backpackers ont poursuivi leur démarche de recherche d'altérité, mais en se tournant prioritairement vers les autres voyageurs, et non vers les cultures ou les populations locales (Cohen, 2003 ; O'Reilly, 2006 ; Lachance, 2012, 2013 ; Vacher *et al.*, 2013). Et parce ce que le backpacking contemporain répond à des logiques

touristiques et commerciales postmodernes ou hypermodernes, c'est-à-dire de potentielles niches de marché, les backpackers contemporains ont délaissé des modes d'hébergement alternatifs (dormir chez l'habitant, hôtel bon marché, auberges de jeunesse, dortoirs chrétiens YMCA, squats autogérés) pour aller se reposer et passer du bon temps dans des logements qui leur sont directement destinés (Guesthouses, Backpackers hostels, Bed & Breakfast). Pour le géographe Luc Vacher, ces hébergements « *sont parfaits pour les routards qui se retrouvent entre eux, sans paraître remarquer l'aimable ghettoïsation dont ils sont l'objet* » (Vacher *et al.*, 2013). Et cette ghettoïsation provoquée par le backpacking et le tourisme de masse a engendré par la suite de véritables phénomènes de ségrégation spatiale, voire de gentrification, avec pour conséquences la création « d'enclaves pour backpackers » (Cohen, 2006 ; Wilson, Richards, 2008 ; Ting, Kahl, 2016 ; Kravanja, 2016). Nous pouvons citer les exemples de Pai et de Khaosan en Thaïlande, mais aussi de Kreuzberg à Berlin, de Cerro Alegre à Valparaíso, ou de Goa en Inde. Pour les auteurs mentionnés, ces nouvelles enclaves diffèrent des enclaves temporaires gérées par des communautés de *drifters* dans les années 1960-1970, car elles correspondent essentiellement à des stratégies de marché répondant favorablement aux imaginaires et aux pratiques des backpackers contemporains, englobant à la fois des éléments des centres « occidentaux » (confort et propreté, enseignes internationales), et des caractéristiques ou des coutumes provenant des centres étrangers (Wilson, Richards, 2008). Ce sont des « espaces de suspension » (Wilson, Richards, 2008 ; Ting, Kahl, 2016) où les backpackers vont pouvoir maîtriser leurs temporalités, tout en socialisant auprès d'autres voyageurs étrangers. Ainsi, les enclaves apparaissent comme des espaces d'entre soi, inauthentiques, et principalement régulés par des logiques de « niches économiques », le backpacking devenant de fait un marché comme les autres, ce que de nombreux pratiquants, en apparence contestataires, ne réalisent pas (Vacher *et al.*, 2013 ; Demers, 2012)

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Cette première partie a permis de montrer la position de recherche que nous soutenons, portant sur une approche géographique du tourisme et sur l'étude des mobilités contemporaines. Nos analyses et notre position nous semblent favorables pour étudier un phénomène touristique itinérant incarné par le backpacking. Cette activité, en dépit de sa massification, est perçue par de nombreux adeptes comme contre-culturelle et distincte de l'industrie touristique. Elle se caractérise en effet par des valeurs et des pratiques constantes de mobilité, préalables à une construction individuelle de soi propre aux sociétés contemporaines, et assimilable à la postmodernité ou à l'hypermodernité. Bien que le backpacking est considéré comme une pratique touristique mobile et non-institutionnelle, surtout par les adhérents à cette forme de voyage, il semble désormais que les destinations (certaines mythiques) et des pratiques « fixes » de socialisation dans des lieux dédiés soient plus importantes que les déplacements eux-mêmes, affaiblissant alors un peu plus l'authenticité de la rencontre de l'altérité, pourtant tant désirée et valorisée par les backpackers.

Les nombreux apports présentés semblent confirmer une idée largement répandue selon laquelle le backpacking ferait face à une institutionnalisation grandissante, en raison des pratiques des backpackers, mais aussi des moyens technologiques et des services qui leur sont dédiés. Par le recours à la technologie moderne et par la volonté d'autonomisation, le backpacker du XXI^e siècle incarnerait l'idéal du voyageur hypermoderne (Lachance, 2010, 2013), fortement attaché à sa liberté, à son adaptabilité et à sa flexibilité, ce qui le rapprocherait alors, et inconsciemment, d'une certaine forme d'allégorie du néolibéralisme (Lachance, 2010). Le backpacker contemporain apparaît davantage individualiste et narcissique que contestataire (Demers, 2010), ce qui tendrait à définir le backpacking comme une type de voyage hypermoderne, et donc comme une forme d'hypertourisme centrée sur la maîtrise du temps, la multiplicité d'activités et la construction individuelle de soi (Delaplace, Gravari-Barbas, 2016 ; Condevaux *et al.*, 2016 ; Lachance, 2010, 2012).

D'après ces évolutions, le backpacking normalisé et standardisé se rapproche à grands pas du tourisme institutionnel, tout en étant pratiqué par un nombre croissant d'individus, d'horizons et d'âges variés, se considérant comme alternatifs. Aussi, et malgré sa généralisation, le backpacking, comme le tourisme moderne par le passé, permet à ses adhérents de se construire dans l'altérité auprès d'individus « libres », et de se considérer comme des « citoyens du monde », ou du point de vue géographique, comme des individus

translocaux capables de développer différentes pratiques spatiales et de s'adapter à l'altérité culturelle et sociale.

Enfin, et malgré ce panorama critique, nos recherches ont pu identifier certaines adaptations récentes du backpacking à ce que l'on dénomme l'économie solidaire et de partage. En effet, certains backpackers contemporains se dirigent vers des produits technologiques innovants, remettant au cœur de la pratique la volonté d'échanger et de rencontrer l'autre. C'est notamment le cas des backpackers recourant à des plateformes telles que *Airbnb*, *Couchsurfing*, ou *BlaBlaCar* pour réaliser leurs voyages itinérants. Dans ce cas, l'utilisation de la technologie ne se réduit pas à une volonté d'autonomisation, mais elle s'exerce afin de favoriser ou recréer un lien social aujourd'hui dépendant de l'outil informatique et des réseaux. En ce sens, ces « drifters contemporains » (E. Cohen, 2003 ; S. Cohen, 2010) et technophiles ne s'inscrivent pas dans une dimension individualiste ou hypermoderne, mais plutôt dans une démarche transmoderne, le progrès technique devant amener à reconduire les principes originaux du drifter, sur des fondements éthiques et des comportements valorisant le partage. Toutefois, des recherches futures permettraient de comprendre les motivations de ces backpackers transmodernes, et de voir si leurs pratiques s'inscrivent réellement dans la quête d'un voyage éthique et solidaire, ou si au contraire le recours à ces plateformes de « partage » tend simplement à allonger la durée du voyage, en effectuant quelques économies.

Une économie sociale et solidaire pour voyager ? Ou un voyage solitaire et social pour faire des économies ?

PARTIE 2

AFTER ARMY TRIP : DE LA PRATIQUE TOURISTIQUE AU RITE SOCIAL INSTITUTIONNALISE

« *L'âme juive est constamment en train de chercher quelque chose.
Et si elle ne le trouve pas, elle prendra des drogues, ou escaladera des montagnes*⁵ »

Danny Winderbaum, *shlichim*⁶ de Kasol (Himachal Pradesh, Inde)

4. L'expérience du « Tarmila'ut » : une introduction

Le cadrage disciplinaire et géographique de notre mémoire, la prise en compte des phénomènes de mobilités ainsi que l'étude du backpacking et de ses évolutions actuelles nous conduisent alors à présenter notre principal objet d'étude, correspondant au phénomène socioculturel du *Post Army Trip* ou *Tiyul Hagadol*⁷, une tradition fortement implantée dans les consciences de la jeunesse et dans la société israélienne « laïque » ou « séculière ». Ce chapitre s'inscrit dans la continuité de notre analyse du backpacking, afin de montrer toute la particularité de cette forme de voyage lorsqu'elle est reliée à un contexte national fort, en l'occurrence ici, le cas d'Israël et de sa jeunesse en situation de transition identitaire. Différents auteurs ont montré que deux sociétés entretenaient un rapport singulier avec la pratique du backpacking (et du tourisme au sens large), en raison d'une certaine forme de cohésion collective à l'échelle nationale, à savoir le Japon (Maoz, 2007), et Israël (Cohen, 2003, 2016 ; Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010). Dans ce cadre, l'étude du backpacking israélien (*Tarmila'ut*) nous intéresse, car elle permet à la fois de comprendre les motivations et les pratiques spécifiques des voyageurs Israéliens, tout en associant ce phénomène touristique à des questions socioculturelles, spatiales, territoriales, politiques, identitaires, récréatives et militaires. Le backpacking israélien, en tant que pratique ou coutume institutionnalisée, peut être étudié en tant que fait social total, et ce depuis un champ disciplinaire en sciences sociales relativement riche. Pour analyser l'*After Army Trip* israélien, nous reviendrons rapidement sur l'histoire de ce processus, avant de présenter

⁵ Reportage : *Flipping Out – Israel's Drug Generation* (réalisation: Yoav Shamir. 2008)

⁶ *Shlichim* : ce sont des émissaires religieux de la Dynastie hassidique des *Habad-Loubavitch*

⁷ *Tiyul Hagadol* : « Big Trip » ou « Grand Tour », un voyage itinérant long (plusieurs mois, parfois plus d'un an) réalisé par la jeunesse israélienne à l'issue du service militaire.

synthétiquement les principales caractéristiques structurantes de la pratique et des pratiquants, nécessaires pour relever les transformations socio-politiques en cours dans la société israélienne. En effet, notre position défend l'idée selon laquelle la compréhension d'une pratique récréative majeure telle que le backpacking post-armée donne des indices significatifs sur les évolutions en marche dans l'espace géographique et politique israélien.

4.1 De la pratique postmoderne : évolutions d'un phénomène proprement israélien

Chaque année, bien souvent à l'issue du service militaire, plusieurs milliers⁸ de jeunes Israéliens partent à l'aventure sur les cinq continents afin de participer au traditionnel *After Army Trip*, un processus initiatique, identitaire et ludique, en apparence postmoderne, et reposant sur le triptyque liberté, mobilité, altérité. Ce type de voyage, en tant que pratique itinérante, est conduit depuis un demi-siècle par une jeunesse psychologiquement atteinte par les efforts de guerre et l'instabilité régionale (Bar-On, 2002 ; Noy, 2004 ; Doubre, 2004), et désormais en quête de (re)construction et d'authenticité après un service militaire socialement considéré comme éprouvant, comme le rapportent les études journalistiques (Dayan, 2004 ; Bauer, 2011 ; Zomersztajn, 2011, 2012 ; Yin, 2013). De nombreux chercheurs israéliens ont étudié ce phénomène en sociologie (Uriely *et al.*, 2002 ; Cohen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005), dans les sciences de gestion (Reichel *et al.*, 2009), en anthropologie (Maoz, 2004, 2006, 2007 ; Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Maoz, Bekerman, 2010) ou en psychologie (Noy, 2003, 2007a, 2007b, 2008), en présentant les fondements de cette pratique culturelle, son institutionnalisation, ainsi que les particularités des backpackers israéliens vis-à-vis des backpackers occidentaux (les études israéliennes précisent qu'Israël se distingue du monde occidental, mais que les backpackers nationaux peuvent aspirés à être perçus comme tels). Un retour sur l'histoire et la massification de ce phénomène permettra de faire un parallèle avec le précédent chapitre, le backpacking israélien étant également marqué par le passage d'une contestation postmoderne à un contexte culturel et national proche de l'hypertourisme, par sa présence dans de nombreux aspects de la société israélienne.

⁸ Les backpackers israéliens représenteraient annuellement entre 20 000 et 75 000 voyageurs selon les études réalisées (Maoz, 2004, 2006 ; Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2011). Et ces backpackers voyagent dans un contexte particulier et ont récemment terminé le service militaire obligatoire. Pour autant, les chercheurs ayant travaillé sur cette thématique expliquent que plusieurs Israéliens continuent à voyager selon le mode du backpacking au cours de leur vie. Le Grand Tour à l'issue de la conscription apparaîtrait alors comme un point de départ pour intégrer la communauté nationale des backpackers.

Il est généralement admis que les premiers voyages itinérants réalisés par des Israéliens hors du territoire national voient le jour dès les années 1950, peu après la création de l'Etat d'Israël en 1948. Sur un modèle comparable aux voyageurs occidentaux au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, certains Israéliens, provenant essentiellement des élites socioéconomiques (ashkénazes laïques, vivant dans les kibboutz et villes majeures, nés pendant le *Yichouv*⁹ ou ayant immigré depuis l'Europe dans les années 1920-1930), ont pu voyager en Europe ou en Amérique du Nord afin de se confronter à l'altérité. Néanmoins, cette situation n'est pas représentative, car elle est conduite par un nombre limité de voyageurs, venant essentiellement de milieux aisés. Il faut attendre les années 1960-1970 pour observer l'émergence d'un véritable phénomène social, similaire aux projets postmodernes et contestataires des *drifters* identifiés par Erik Cohen (Cohen, 1979, 1973). En effet, comme ailleurs en Occident, de nombreux Israéliens ont commencé à remettre en question les principes de l'Etat moderne incarné par Israël, isolé régionalement et dans l'incapacité d'assurer la paix et la stabilité face à ses voisins. On assiste alors à la naissance d'une postmodernisation de la société israélienne (Pappe, 2004 ; Greilsammer, 2005), qui se métamorphose également dans les pratiques récréatives et touristiques (Cohen, 2003 ; Uriely, 2005 ; Maoz, Bekerman, 2010). Concrètement, à la suite de nombreux conflits israélo-arabes (événements en Palestine mandataire, Guerre de 1948-1949, Guerre des Six Jours en 1967, Guerre du Kippour en 1973), mais également après l'arrivée au pouvoir de la droite (*Likoud*) en 1977, la société israélienne commence à présenter ses premières divisions internes. L'identité collective fondée autour de l'identité juive, du sionisme et du socialisme se dégrade (Noy, 2006, 2007a), tandis que les premières politiques néolibérales entraînent l'affaiblissement d'un Etat centralisé, fondé sur des logiques d'entraide et de solidarité (Noy, 2006 ; Jamal, 2011 ; S. Cohen, 2013). Face à ces désillusions, de jeunes Israéliens et anciens conscrits, marqués par l'état de siège permanent, ont commencé à s'interroger sur le sens téléologique de leurs actes et à regarder ailleurs, vers l'Orient et l'hémisphère sud. Ainsi, alors que la plupart des Israéliens « modernes » se rendaient pendant un an dans des *kibboutz* à l'issue du service militaire pour parfaire leur formation sioniste (citoyen-soldat-fermier), les Israéliens postmodernes traumatisés par les conflits successifs privilégièrent cette année « off » pour voyager à travers le monde, principalement en Inde, en Asie du Sud-Est et en Amérique latine, comme les routards européens, et en suivant le modèle des drifters (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006). En ce sens, et face à une société normée, collective et aliénante, les jeunes voyageurs israéliens profitaient de ces expéditions individuelles pour s'échapper un temps, découvrir l'altérité et rencontrer des personnes provenant d'autres cultures, drifters et

⁹ Le *Yichouv* correspond aux populations juives implantées en Palestine avant la création d'Israël, sous l'Empire Ottoman (jusqu'en 1918), puis sous mandat britannique (1920-1948).

populations locales confondues. Pour autant, ces mêmes voyageurs souhaitaient également entrer en contact avec les populations juives issues des différentes diasporas, ces dernières étant disponibles pour offrir le gîte et alimenter des jeunes avec lesquels elles partageaient une identité commune (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006). Les drifters israéliens, ayant ouvert la voie dès les années 1970 pour des générations de voyageurs, provenaient principalement des classes moyennes et supérieures, séculières et faiblement religieuses, et issues des grands centres urbains, des kibboutz et des moshavs¹⁰. Les expériences de ces groupes sont précurseurs dans le développement du backpacking national, à tel point que les premiers voyageurs israéliens considéraient leurs périple comme une « mission » (*shlihut*), afin d'éduquer les futures générations pour qu'elles apprennent à s'ouvrir sur le monde, à connaître l'altérité mais aussi les diasporas, et à sortir d'un isolement spatial et culturel lié à la situation géographique d'Israël (Noy, 2006). Aujourd'hui, le backpacking est une aventure dans laquelle se projette la jeunesse avant même de réaliser le service militaire (Noy, 2011).

Les années 1980, comme ailleurs dans le monde, font face à la généralisation progressive du phénomène du backpacking, en raison de la mise en place de services et d'infrastructures qui accompagnent les voyageurs tout en permettant de faire connaître cette activité. Par le passé, au cours des années 1970, les backpackers israéliens pouvaient compter sur la diaspora juive (mouvements politiques, mouvements de jeunesse, centres communautaires et culturel) à l'international pour pouvoir voyager et s'arrêter lors de différentes étapes. Cependant, à la suite des politiques néolibérales et de la promotion de la société de consommation, la société israélienne entre peu à peu dans une société du loisir, et s'adapte au libre-échange. Ainsi, le tourisme se renforce à l'échelle nationale, et le backpacking commence à s'institutionnaliser. En 1989, 870 000 Israéliens ont voyagé à l'étranger (soit 18,5% de la population totale), parmi lesquels 100 000 sont partis plus de trois mois, suivant un modèle de voyage itinérant (Noy, 2006). Au niveau politique, la Guerre du Liban de 1982 maintient le sentiment d'aliénation de la jeunesse israélienne, tandis que le traité de 1977 avec l'Égypte oblige Israël à céder le Sinaï (Noy, Cohen, 2005). Cet espace immense, trois fois plus grand que le territoire israélien actuel, était un lieu symbolique privilégié par les voyageurs et randonneurs israéliens, notamment pour entrer en contact avec les populations bédouines, symboles d'une altérité toute proche. La perte de cet espace renforce la nécessité de regarder ailleurs, hors des frontières, afin de s'échapper des réalités du quotidien. C'est pour ces raisons que le backpacking

¹⁰ Le kibboutz est généralement considéré comme une ferme collective suivant des principes socialistes dans laquelle les moyens de production et leurs retombés économiques sont collectivisés. La communauté repose sur l'égalité, la gratuité et l'absence de salaires, les biens matériels et sociaux étant collectifs et disponibles pour tous les travailleurs. Le moshav correspond à un village agricole où les exploitations sont individuelles et familiales, mais certains services sociaux (santé, éducation) ainsi que la commercialisation sont collectifs. Le moshav s'apparente en cela à une forme de coopérative agricole.

s'institutionnalise, devenant un reflet de la postmodernisation de la société. Des Israéliens ayant voyagé dans les années 1970 se sédentarisent à l'étranger et développent des infrastructures destinées aux backpackers plus jeunes (restaurants, auberges puis enclaves israéliennes), alors que d'autres ouvrent des agences de voyage ou des boutiques spécialisées en Israël. C'est ainsi que naquit en 1982 à Tel-Aviv la mythique enseigne *Lametayel*¹¹ (« pour le voyageur »), un magasin de type grande surface proposant du matériel technique, des équipements de survie, des revues généralistes, des guides régionaux, des vêtements de randonnée ou des accessoires divers entièrement dédiés au Backpacking. Mais l'augmentation du nombre de backpackers israéliens, urbains comme ruraux, s'explique aussi par la massification de ce type de voyage à l'échelle planétaire, générant des circuits, des enclaves et un marché dédié, comme nous l'avons expliqué dans le précédent chapitre. Pour le psychologue Chaïm Noy, le backpacking israélien devient une pratique culturelle de masse, un système touristique enclavé, ainsi qu'une norme sociale collective, la jeunesse « se devant de voyager », comme l'attendent les aînés, afin d'accéder à une sous-culture spécifique (Noy, 2006, 2007a).

Et c'est ainsi que le backpacking israélien est devenu au cours des années 1990 un fait social total, dépassant la simple pratique touristique pour devenir un véritable phénomène collectif. De 1991 à 2001, le nombre de départs touristiques à l'étranger est passé de 1 million à 3,5 millions (54% de la population), dont 300 000 départs en ce qui concerne la jeunesse âgée de 20 à 24 ans (4,5% de la population) (Noy, 2006). Dans le même temps, le backpacking, par sa massification, intègre désormais l'ensemble des faits sociaux présentant toute la diversité de l'Etat hébreu (idéologies, sionisme et assimilés, minorités ethniques, religions, pratiques touristiques, monde militaire, etc.). L'institutionnalisation du backpacking israélien ne s'est pas accompagnée d'une homogénéisation de la pratique, autour de valeurs, d'imaginaires, ou de destinations, mais elle a au contraire entraîné l'émergence d'un « post-backpacking », c'est-à-dire une pratique hétérogène comparable au post-tourisme théorisé par John Urry. Dans ce cadre, ce qui est observable dans la société israélienne devient identifiable dans la pratique du backpacking, à tel point que Chaïm Noy parle de « pèlerinage séculier » (Noy, 2006) ou de « fin du backpacking » (Noy, 2006, 2011), en tant que situation proche d'un anti-tourisme, le backpacking étant avant tout un reflet de la société israélienne dans le hors-quotidien, avec ses valeurs et ses contradictions, avant d'être une pratique touristique (ce qu'il est pourtant, à l'origine). En ce sens, les motivations des Israéliens s'orientant vers cette activité à l'issue du

¹¹ *Lametayel*, comparable à des enseignes telles que *Decathlon* ou *Le Vieux Campeur*, est désormais une institution en Israël. La chaîne s'est étendue, ouvrant plusieurs succursales en Israël mais aussi à l'étranger (enclaves israéliennes) et proposant des services de voyage via internet ou les réseaux sociaux, ainsi qu'un forum de discussion reconnu par la communauté de voyageurs. Par ailleurs, *Lametayel* participe à des projets culturels, des expositions photographiques ou des conférences, ce qui présente le poids de cette entreprise dans la société israélienne contemporaine.

service militaire semblent être davantage socioculturelles et psychologiques que ludiques ou touristiques. Ce phénomène est devenu une question quotidienne de la société israélienne, au même titre que l'Ecole et la projection sioniste, la religion et l'identité juive, ou l'armée et la formation du citoyen-soldat. Par ailleurs, la généralisation du backpacking se retrouve dans différents aspects du quotidien, devenant un sujet commun omniprésent dans les familles, les médias, la télévision (téléseries), le débat politique, le cinéma, la littérature, la musique, l'armée (backpacking lors des permissions) ou la religion (les rabbins interrogent la pratique). Ainsi, le backpacking israélien au XXI^e siècle présente de nombreuses similitudes avec le backpacking tel qu'il est pratiqué à l'échelle internationale par d'autres sociétés. Il s'en démarque néanmoins en raison de sa dimension nationale et collective, dans la mesure où il concerne une grande partie de la population de par son caractère intergénérationnel. Par ailleurs, et contrairement aux backpackers occidentaux, les voyageurs israéliens se lancent dans cette activité pour des raisons qui dépassent le simple motif touristique et la volonté de se construire individuellement face à l'altérité. Au-delà du sentiment d'aliénation ressenti ou rejeté par les Israéliens à l'égard de leur Etat, il semble que le backpacking national soit avant tout le symbole d'une postmodernité tardive, dans un Etat-Nation oscillant entre la tradition et la modernité.

4.2 Les fondements socioculturels d'une pratique généralisée

Après avoir expliqué l'émergence du backpacking israélien ainsi que ses transformations récentes, il convient désormais de s'intéresser aux dimensions structurelles et aux caractéristiques socioculturelles présentes dans cette expérience identitaire et collective. En effet, si des Israéliens ont pu voyager sur le même modèle que les backpackers occidentaux depuis les années 1960, il est important de préciser que ce phénomène proprement israélien s'est développé quelques années seulement après la fondation d'Israël. Dans cette perspective, nous tenterons de présenter un certain nombre de facteurs et de pratiques qui doivent être indéniablement pris en compte afin de comprendre et d'étudier géographiquement les particularités des backpackers israéliens, bien plus collectifs et identitaires que leurs *alter egos* occidentaux voyageant selon des logiques individualistes et hypermodernes.

La vision sioniste du territoire ou la construction d'une identité territorialisée

Pour de nombreux auteurs, le backpacking israélien tel qu'il s'est développé à partir des années 1960 trouve son origine dans le *Yichouv* en Terre de Palestine, avant la création d'Israël. Alors que l'*Ancien Yichouv* désigne les populations juives présentes en Terre d'Israël « depuis les origines¹² », avant 1881 et le début du projet sioniste, le *Nouveau Yichouv* se réfère aux populations juives et sionistes installées en Palestine entre 1881 et 1948 à la suite de différentes migrations ou *Aliyah* successives. A partir de 1881 et de *L'Aliyah des Fermiers* proclamée par le mouvement des *Amants de Sion* (juifs ashkénazes d'Europe central), des populations juives européennes commencent à s'installer en Palestine afin de conduire le projet sioniste, générant de fait la construction d'un proto-Etat au sein même de la Palestine ottomane puis de la Palestine mandataire britannique. Et ces populations juives, bien souvent laïques ou athées mais reliées par une identité commune, étaient marquées par les idéologies socialiste et communiste et ont progressivement développé des villages communautaires, les *kibboutz*¹³. En ce sens, les premiers migrants avaient comme projet l'installation progressive en Palestine à travers la mise en place de réseaux agricoles socialistes, bien avant le développement des premiers centres urbains, où vivaient des populations de notables, de commerçants et d'artisans, plus proches de la droite et du sionisme libéral ou du sionisme révisionniste (nationaliste). Et c'est dans ce contexte que naquit la culture romantique des *Sabras*, correspondant aux populations nées en Palestine pendant les prémices du sionisme et avant la création d'Israël. Les *Sabras* constituent l'élite nationale, ashkénaze et socialiste, ayant participé au grand projet sioniste par des efforts professionnels, agricoles et militaires lors du *Nouveau Yichouv* (Noy, Cohen, 2005). Aujourd'hui encore, les descendants des juifs ashkénazes arrivés avant 1948 (mythifiés en raison de leur rôle dans le développement du sionisme et de l'Etat), constituent les classes aisées et supérieures de la société israélienne. Après la formation des premiers *kibboutz*, et à partir des années 1910-1920, des juifs ashkénazes réunis en groupes de randonneurs (*Agudot Meshotetim*) ont sillonné la Palestine afin de « reconnaître » le territoire pour préparer l'arrivée de futurs migrants et la création de nouveaux villages. Plus tard, dans les années 1930-1950, leurs enfants (les *Sabras*) réunis dans des mouvements spécifiques (associations de randonneurs, mouvements de jeunesse et scoutisme, partis politiques) ont commencé à prendre part à des expéditions itinérantes afin de créer des ponts (et du lien social) entre les différents fermiers et pionniers juifs récemment

¹² Ce sont principalement des populations juives traditionnelles et religieuses n'ayant jamais quitté la Terre d'Israël après la destruction du Temple de Salomon, rejointes au XVe siècle par des Séfarades expulsées d'Espagne. Ces populations ont vécu en symbiose avec les Arabes musulmans et chrétiens pendant plusieurs siècles, dans une Palestine sous domination ottomane. On dénombrait 25 000 juifs en Palestine en 1881, avant le début du projet sioniste et la première *Aliyah* (Greilsammer, 2005)

¹³ Certains kibboutz, toujours existants, sont néanmoins liés à des mouvements religieux originaires d'Europe de l'Est.

installés. Ces missions avaient des objectifs culturels et éducatifs, afin de construire le « *nouveau Juif* » par opposition aux juifs des diasporas, exilés et vivant de façon soumise (Noy, 2011). Dans le même temps, ces expéditions itinérantes comparables à de longues randonnées ont entraîné un « éloge de la mobilité » dans la société sioniste et israélienne, nécessaire pour établir des liens entre les communautés juives ou le « *Land*¹⁴ », ce concept définissant les territorialités juives, et, dans une moindre mesure en Israël, sionistes (Brauch *et al.*, 2016). Il est utile de préciser que ces voyages itinérants, conduits dans des confins palestiniens, étaient par ailleurs marqués par la prise de risque et parfois par la confrontation violente avec des populations arabes. Réalisés dans un cadre quasi militaire, ces missions itinérantes ont entraîné le passage de l'*etos* du fermier sédentaire (les pionniers) à l'*etos* du guerrier mobile et aventureux, assimilable aux colons (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2007a, 2011). C'est donc en toute logique que les premiers *drifters* israéliens des années 1960-1970, eux-mêmes *Sabras*, ont poursuivi ce mythe de l'itinérance lors de leurs voyages à l'étranger afin de rencontrer l'altérité mais aussi les juifs des diasporas, comme nous le précisons dans le chapitre précédent. Tout compte fait, ce sont ces éléments qui ont participé au développement d'une « vision sioniste de l'espace » (Kimmerling, 1983) et à la construction d'une identité israélienne territorialisée (notamment à l'étranger), le nouveau Juif d'Israël ayant pour mission d'éduquer les générations futures et d'entrer en contact avec les diasporas, notamment pour favoriser l'*Aliyah*. Enfin, il est à noter qu'en Israël est valorisée une culture « d'éloge de la marche », car les efforts itinérants des pionniers sionistes sont à l'origine de l'Etat moderne. Aussi, la randonnée éducative a un poids considérable en Israël, dans la mesure où l'Ecole participe également à cette construction sociale en organisant annuellement des séjours scolaires itinérants (Katriel, 1995) afin de découvrir des lieux fondateurs et à haute portée symbolique (Masada en Israël, Auschwitz en Pologne), constitutifs de la création d'Israël (Noy, Cohen, 2005). De nos jours, il semble bel et bien que les backpackers israéliens voyagent en se référant, inconsciemment ou non, à la culture des *Sabras*, la mobilité et l'aventure ayant un rôle social extrêmement valorisé en Israël (Noy, 2006), car symbole de la création de l'Etat, et assimilable au progrès et à la modernité (Barrère, Martuccelli, 2005)

¹⁴ Le *Land* est un concept spatial qui ne désigne pas un espace physique, mais qui correspond à l'ensemble des populations juives à travers le monde, et donc à une territorialité juive, faisant le pont entre les juifs israéliens et les juifs des diasporas (Kimmerling, 1983 ; Brauch *et al.*, 2016).

Le rôle de Tsahal : le backpacking comme opposition ou poursuite du service militaire

Les backpackers israéliens réalisent principalement leurs voyages à l'issue du service militaire dans Tsahal, une institution majeure dans la société israélienne, et pilier du système sécuritaire étatique (Encel, 2005 ; Razoux, 2013). Pour la jeunesse israélienne, la nécessité de partir voyager à la fin de la conscription provient du sentiment « *d'avoir perdu ses plus belles années* », le service étant généralement réalisé juste après les études secondaires (Dobre, 2004). Aussi, et à de rares exceptions (inaptitude physique/médicale, femmes enceintes ou mariées), le service militaire est obligatoire en Israël. Il est d'environ deux ans pour les femmes (Simonetti, 2006), et d'environ trois ans pour les hommes (Encel, 2005), et peut être plus long selon le grade et la spécialité militaire. Néanmoins, tous les Israéliens ne sont pas concernés. Il est obligatoire pour les Israéliens juifs « laïques » (toutes origines ethniques confondues, ashkénazes, séfarades, falashas, juifs yéménites, etc.), et il est possible pour les Israéliens arabes (musulmans, druzes et chrétiens) et les bédouins du Néguev. Les juifs *haredim*¹⁵ en sont exemptés par un décret de 1947, mais une loi de 2014 cherche à intégrer ces populations dans la société par le biais de l'armée, en raison de leur augmentation démographique préoccupante pour les autorités civiles et militaires (Margalit, 1990 ; Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015). En outre, c'est le passage obligatoire dans l'armée, pour une durée longue et dans un contexte conflictuel important, qui différencie les Israéliens des autres backpackers, d'autant plus que l'institution militaire est analysée en sociologie militaire comme un système symbolique, autoritaire et conservateur, limitant les libertés individuelles (Schweisguth, 1978 ; Maoz, 2007). En effet, la jeunesse israélienne se retrouve dans l'obligation de porter l'uniforme à un âge où les jeunes d'autres pays peuvent librement voyager, travailler ou étudier. Cependant, Tsahal reste un élément déclencheur, car c'est en réaction au service (positivement ou négativement) que les Israéliens libérés de leurs obligations entament leurs périple. Mais c'est aussi l'institution militaire qui favorise ces départs, en dotant à chaque jeune démobilisé une prime de sortie permettant notamment de financer les études supérieures, de commencer une vie professionnelle ou de voyager (Yin, 2013). Plus important encore, les études sur le backpacking israélien s'accordent sur le fait que l'armée joue un rôle majeur, et que son influence s'observe également au cours des voyages des anciens conscrits (Cohen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2003, 2007a ; Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010). Pour ces auteurs, l'*After Army Trip* correspond autant à une

¹⁵ *Haredim* signifie « Craignants-Dieu ». Ce sont les juifs orthodoxes, ultra-orthodoxes ou orthodoxes modernes, méfiants à l'égard du sionisme, dont la vie est entièrement dédiée aux études religieuses et à la famille, marqués par une certaine précarité et n'exerçant que très rarement des activités professionnelles, et vivant à travers le don international (diasporas) et des subventions publiques. On distingue les *Mitnagdim* (« Lithuaniens ») et les *Hassidiques* (majoritaires, plusieurs dynasties), d'origine ashkénaze et parlant le *Yiddish*, des orthodoxes séfarades arrivés plus tardivement en Israël (Dieckhoff, 2015).

volonté de rupture avec Tsahal qu'à une continuation du service militaire dans un cadre civil et touristique. Et cette dualité dépend principalement des aspirations et de la diversité des pratiquants. C'est tout d'abord une rupture car les jeunes voyageurs sont psychologiquement atteints par leurs périodes dans l'armée (Bar-On, 2002 ; Noy, 2003) et ressentent une forte aliénation à l'égard de l'Etat (Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010), ce qui les conduit à rechercher une expérience ludique et réactionnaire face à un service qu'ils ne désiraient pas effectuer. Mais pour d'autres jeunes, c'est aussi une poursuite du service, car ils vont appliquer au cours de leurs voyages diverses techniques et valeurs apprises au sein de l'institution militaire (Cohen, 2003 ; Noy, Cohen, 2005, Noy, 2007a, 2007b, 2008). En effet, certaines pratiques (spatiales et corporelles) et techniques issues de l'armée (déplacement en petits groupes dans les espaces naturels, utilisation de cartes et de GPS pour s'orienter, usage d'un vocabulaire spécifique, cohésion et esprit de groupe) ont été observées par les chercheurs (Noy, 2003 ; Noy, Cohen, 2005). En ce qui concerne le vocabulaire, les backpackers israéliens définissent les habitants locaux des centres étrangers par le terme de *mekomiyim* (« les locaux »), utilisé dans le jargon militaire pour désigner les populations non-juives des territoires occupés, en opposition avec les colons nationalistes ou les sionistes religieux (Noy, Cohen, 2005). Et le vocabulaire militaire et « conquérant » se retrouve aussi dans les enclaves ("We conquered Cuzco !". Noy, Cohen, 2005), ou pour dénommer les différentes typologies des pratiquants, comme le montrent les enquêtes ethnographiques de l'anthropologue Darya Maoz¹⁶. Chaïm Noy et Erik Cohen ont par ailleurs observé que les réactions face au backpacking dépendaient du rôle tenu par les jeunes conscrits pendant l'armée, s'ils avaient été dans des unités combattantes en territoires occupés, ou au contraire s'ils avaient réalisé leur service dans des bases arrières ou dans des zones peu dangereuses (*Ibidem*). Pour les premiers, anciens combattants, le backpacking peut symboliser une rupture avec l'armée en raison des événements difficiles vécus (combats, décès de camarades ou de Palestiniens, ségrégation des populations arabes) comme il peut être un moyen de réappliquer les valeurs, techniques et compétences apprises (déplacements et bivouac, camaraderie et cohésion, outils technologiques). Pour les seconds, n'ayant pas combattu, le backpacking peut être une façon de montrer sa valeur (trekking et randonnées, prise de risque), ou bien une période de relaxation après un service militaire qu'ils n'avaient jamais voulu effectuer, même dans une unité non-combattante. Enfin, et en raison d'un certain progressisme social de la part de Tsahal, il convient de préciser que de nombreux auteurs israéliens (Noy, Cohen, 2005) ne considèrent plus le service militaire comme un « rite de passage à l'âge adulte », dans la mesure où les moyens actuels permettent aux conscrits de maintenir un contact permanent avec leurs familles (permissions les weekends, technologies de l'information, service réalisé à

¹⁶ Voir pages 81-83 de ce mémoire.

proximité de chez soi), ce qui vient limiter leur processus d'individuation et d'autonomisation. Aussi, les jeunes attachent moins d'importance au service que les générations précédentes, et s'y impliquent avec un intérêt moindre. Quoi qu'il en soit, les influences majeures de Tsahal sur la conduite du *Tiyul Hagadol* ont conduit certains auteurs à définir le backpacking israélien comme une forme de « **militourism** » en raison de pratiques spatiales, sociales, discursives ou corporelles héritées du monde militaire et de la culture *Sabra*, et foncièrement « masculinistes » (Noy, 2007b, 2008 ; Schwarz, 2013), ce qui démontre les interdépendances entre ces deux phénomènes fortement ancrés dans les consciences israéliennes.

Un voyage en diaspora : des territorialités mobiles

Le backpacking est un type de voyage orienté vers la quête de l'authenticité et la rencontre de l'altérité, réalisé par des individus souhaitant s'émanciper de l'industrie touristique, et temporairement de leurs problèmes du quotidien. Nous avons précédemment expliqué que de plus en plus de backpackers contemporains recherchaient avant tout à entrer en contact avec d'autres voyageurs plutôt qu'avec les populations des « centres » visités, ce qui constitue une évolution majeure de ce type de voyage itinérant. Plus surprenant encore, les backpackers israéliens, contrairement à leurs semblables occidentaux, présentent un profil particulier dans la mesure où ils ont tendance à se déplacer en groupe, sans forcément établir de relations avec les voyageurs provenant d'autres régions du monde (Uriely *et al.*, 2002 ; Noy, 2003 ; Maoz, 2004, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010). Bien entendu, cela peut dépendre des pratiquants et des aspirations individuelles, certains voyageurs israéliens contestataires essayant dans la mesure du possible d'éviter les sites et enclaves touristiques où se trouvent leurs compatriotes, symboles d'une forte aliénation et d'un entre soi (Noy, 2006). Néanmoins, c'est justement la pratique collective du backpacking, entre amis et anciens conscrits, qui rend les backpackers israéliens bien visibles aux yeux des populations locales et des autres voyageurs. Et cette situation dépend de plusieurs explications que nous avons en partie traitées : construction socio-spatiale autour du concept de *Land* (Kimmerling, 1983 ; Brauch *et al.*, 2016), sortie récente du service militaire qui entraîne la cohésion de groupe (Noy, 2003 ; Maoz, 2004), faible ouverture d'esprit de la jeunesse israélienne peu habituée à voyager à l'étranger (Maoz, 2004 ; Noy, 2011), conservatisme des jeunes provinciaux, plus traditionnels et religieux que les urbains (Maoz, 2004), baisse du niveau scolaire général qui ne permet pas un bon apprentissage des langues étrangères, et donc le contact avec l'altérité (Noy, 2011). Ainsi, il n'est pas inopportun d'affirmer que les backpackers israéliens, comme de nombreuses populations asiatiques (Maoz, 2007), semblent réaliser une pratique collective comparable aux

voyages *de* et *en* diasporas (Goreau-Ponceaud, 2010). En ce sens, les jeunes Israéliens se déplacent en groupe temporairement « diasporique », afin de rencontrer l'altérité physique et culturelle, mais aussi les diasporas juives internationales (enclaves touristiques juives, juifs des diasporas, enclaves urbaines *haredim*) avec lesquelles ils pourraient échanger pour appliquer la mission (*shlihut*) des premiers randonneurs sionistes, confirmant alors l'hypothèse du *Land* (Brauch *et al.*, 2016), dans un contexte touristique. Par ailleurs, les diasporas juives sont caractérisées, de façon schématique (les juifs antisionistes considèrent négativement Israël), par différents critères tels que la revendication ethnique, des liens communautaires transnationaux, l'entretien avec un territoire d'origine (*Eretz Israel*), la dispersion d'un *homeland* vers plusieurs régions, une mémoire collective (la fuite hors d'Israël), et la nécessité d'assurer des relations entre les différentes communautés (Helly, 2006). Ces éléments amènent à penser que les backpackers contemporains poursuivent cette mission originelle de mise en relation entre les juifs du monde, tout en voyageant selon un mode identitaire et collectif, empreint de cohésion et de solidarité. Par conséquent, nous sommes en droit de nous interroger sur le caractère « aliénant » évoqué par la jeunesse israélienne à l'issue du service militaire, dans la mesure où le backpacking poursuit, ou fortifie, les relations à l'égard de la communauté nationale, voire internationale si l'on considère le monde juif comme une Nation, comme l'interroge Denise Helly (*Ibidem*). Pour certains auteurs, les voyageurs israéliens ne seraient plus aliénés (Uriely *et al.*, 2002 ; Cohen, 2003), à l'exception de certains backpackers en Inde qui se lancent dans des pratiques déviantes et expérimentales (religions indiennes, usage de drogues), avec l'idée de retourner en Israël et l'intention de fonder un « Israël alternatif et idyllique » (Maoz, 2007).

Dans le cadre du voyage, les backpackers israéliens sont souvent pointés du doigt pour leurs pratiques collectives, leur usage constant de l'hébreu moderne, et pour leur faible volonté d'échanger avec les backpackers internationaux ou avec les cultures locales, ce qui leur donne une image particulière ou une « réputation négative » dans le monde du backpacking (Torres Salinas, Rojas Hernandez, 2011). Enfin, et cet apport n'est pas des moindres car il pourrait être utilisé dans le cadre de recherches futures, la notion de voyage *en* diaspora nous conduit à étudier les territorialités de ces « minorités visibles » dans des espaces temporairement et collectivement appropriés, comme l'a fait le géographe Anthony Goreau-Ponceaud en étudiant les pratiques touristiques et territorialisées indiennes (Goureau-Ponceaud ; 2010), ou la géographe Nadine Cattan en analysant les pratiques spatiales de populations en situation de minorité, en l'occurrence, les femmes sri lankaises au Liban possédant des identités spatiales multiples, « translocales » ou « transterritoriales » (Cattan, 2012). D'autre part, l'étude des territorialités et de la territorialisation liée aux activités touristiques ou aux pratiques récréatives de nature fait écho aux travaux conduits par de nombreux chercheurs ayant analysé la

construction géo-culturelle ou sociale des territoires de pratiques, ainsi que leur appropriation par les pratiquants (Bourdeau, 2003 ; Bourdeau *et al.*, 2004). Parce qu'ils voyagent en groupe cohésifs et qu'ils partagent des représentations socio-spatiales et des pratiques communes, les backpackers israéliens apparaissent comme des individus mobiles entretenant un rapport singulier à l'espace, dépendant essentiellement de leur culture (israélienne, concept de *Land*, origine sociale ou ethnique) et de leurs expériences récentes (service militaire et répercussions, altérité du voyage, mobilité et liberté). Lors de leurs périple et dans les espaces traversés, ils vont entamer un processus de territorialisation temporaire par des territorialités mobiles (pratiques spatiales et corporelles lors des déplacements et mobilités touristiques), ou un processus de reterritorialisation dans les différentes enclaves israéliennes existantes. Il convient désormais de s'intéresser à ces enclaves, représentatives de la massification du backpacking israélien et de ses conséquences spatiales.

La formation d'enclaves israéliennes : un processus de reterritorialisation

Dans le contexte du backpacking, la création d'enclaves intrinsèquement reliés à cette forme de tourisme apparaît comme une conséquence de cette pratique souhaitant se distinguer du tourisme de masse, tout en générant des cadres spatiaux nécessaires à l'application des valeurs, des activités et des codes sociaux des backpackers, notamment en ce qui concerne la volonté de « socialiser ensemble » dans le hors-quotidien (Vacher *et al.*, 2013 ; Lachance, 2013). Parce que les jeunes Israéliens constituent une communauté particulière de voyageurs, marqués par un sentiment d'appartenance collectif et possédant finalement un faible intérêt (observable) pour les « autres » (Maoz, 2004, 2007), le backpacking israélien a tendance à favoriser un système d'entre soi, identifiable dans des pratiques (spatiales, discursives, corporelles) mais aussi dans la mise en place d'enclaves israéliennes dans les différentes et nombreuses destinations privilégiées par les voyageurs, principalement en Asie et Amérique latine, et ce à partir des années 1980 et de l'institutionnalisation grandissante de ce phénomène (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006). La formation de ces enclaves historiques et actuelles démontre le sentiment de dépendance très fort ressenti à l'égard d'Israël, c'est-à-dire du « centre culturel » d'appartenance pour reprendre le concept d'Erik Cohen (Cohen, 1973, 1979). Pour des auteurs critiques défendant une approche post-colonialiste (Noy, 2003 ; Maoz, 2004, 2007 ; Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, Bekerman, 2010), le backpacking et les

enclaves touristiques constituent la « Troisième Frontière¹⁷ » israélienne, la première correspondant aux diasporas juives tandis que la seconde se réfère aux colonies israéliennes en Cisjordanie. Ainsi, ces enclaves représenteraient une forme de territorialisation israélienne créée *ex nihilo*, et peuvent être perçues par les populations locales comme une forme d'appropriation de l'espace, au même titre que les enclaves touristiques internationale, symbole d'une domination néolibérale ou postcoloniale (Teo, Leong, 2006). Nos recherches et nos lectures ont permis d'identifier un certain nombre d'enclaves israéliennes dans les destinations où se rendent les jeunes backpackers, ce qui permet de donner un aperçu des espaces touristiques traversés, ou appropriés. Sans entrer dans les détails, on retrouve par exemple des enclaves majeures à New Delhi, à Varanasi, à Goa¹⁸ et dans l'Himachal Pradesh¹⁹ en Inde (Maoz, 2004, 2006, 2007 ; Zomersztajn, 2011, 2012), dans le quartier de Khaosan à Bangkok (Noy, Cohen, 2005) ou encore à Cuzco au Pérou (Anteby-Yemini *et al.*, 2005). Il existe également un ensemble d'auberges, de restaurants et de boutiques israéliennes, dans des destinations prisées telles que Bogota, La Paz, Santiago, Bariloche, Puerto Natales, Pucón, ou Katmandou, générant de fait des micro-enclaves où se rendent les voyageurs israéliens. Par ailleurs, mais nous détaillerons plus longuement cet aspect dans le cadre de notre proposition d'une approche géopolitique de ce phénomène, les enclaves israéliennes peuvent être de type séculier (fondées par des anciens drifters et backpackers, ou gérées par des organismes étatiques), ou de type religieux car entretenues par des mouvements *haredim* (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006 ; Maoz, 2007), principalement la Dynastie hassidique des *Habad-Loubavitch* (*Chabad Houses*), mais aussi par la Dynastie hassidique de *Breslav*, caractérisée par une joie de vivre²⁰. Ces mouvements religieux proposent différents services administratifs et spirituels aux backpackers (dortoirs, internet, téléphonie, soutien moral, repas *Kasher*, Synagogues, célébrations religieuses), mais ils sont aussi prosélytes (Maoz, 2007 ; Noy, 2011) et ont pour rôle de « rejudaïser » des backpackers souvent laïques, parfois détachés du judaïsme, ou s'orientant vers des formes nouvelles de transcendance (hindouisme, religions *New Age*). A l'opposé, et conscient de l'émergence des

¹⁷ Le sociologue Baruch Kimmerling analyse dans les années 1980 le passage des *Borders* (limites territoriales ou frontières politiques) aux *Frontiers*, correspondant aux espaces ou marges en attente d'être explorés (Noy, Cohen, 2005).

¹⁸ Existence à Goa d'une plage dénommée "Tel-Aviv Beach", où les jeunes s'adonnent à la rencontre avec des mouvements *New Age* et consomment des drogues en écoutant de la musique Trance.

¹⁹ Informations provenant du reportage *Flipping Out—Israel's Drug Generation*, réalisé par Yoav Shamir, 2008.

²⁰ Voir le mouvement des *Na Nach* issu de la Dynastie de *Breslav*. En tant que mouvement *hassidique* et mystique, et par opposition aux « Lithuaniens » (*Mitnagdim*) plus austères dans leur relation à la spiritualité, les juifs orthodoxes de ce mouvement entretiennent un rapport surprenant à la transcendance, observable notamment dans des attitudes festives et joyeuses, telles les danses folkloriques. Constatant l'intérêt de la jeunesse israélienne pour la musique électronique et la *PsyTrance*, les *Na Nach* organisent des événements mêlant musique Trance et religion juive, un syncrétisme tout à fait justifié dans leurs croyances.

mouvements messianiques, l'Etat israélien a développé des centres communautaires laïques à destination des voyageurs israéliens, sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Enfin, les enclaves israéliennes s'apparentent à des espaces familiers où les jeunes vont pratiquer un *habiter* temporaire (Stock, 2005, 2006) comparable à ce qu'ils connaissent dans leur société d'origine, ce qui vient affaiblir le rapport à l'altérité. Plus spécifiquement, les backpackers reproduisent des activités et des loisirs auxquels ils s'adonnent en Israël, à savoir la gastronomie, la musique, la littérature, les conversations, la socialisation, la télévision, les films ou le recours à internet pour communiquer avec les amis et la famille, ou raconter des expériences de voyage à travers des blogs (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Maoz, 2006, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010 ; Enoch, Grossman, 2010 ; Cohen, 2016).

4.3 Une diversité de destinations et de pratiquants

Les voyageurs israéliens, en dépit de leur relative homogénéité au niveau socioculturel (juifs séculier, principalement ashkénazes, des classes moyennes et supérieures, âgés de 20 à 30 ans et ayant récemment terminé la conscription) et dans la pratique du backpacking (destinations et routes semblables, orientations vers les enclaves, pratiques spatiales et de mobilités « sionistes » et militaires) sont néanmoins marqués par une certaine diversité identifiable dans les pratiques réalisées. Les destinations occupent un rôle important, car elles configurent les pratiques récréatives et les activités touristiques, et sont marquées par des représentations et des imaginaires d'altérité différents. Les études sur le backpacking israélien ont montré que les destinations privilégiées par la jeunesse israélienne étaient l'Amérique latine (Costa Rica, Colombie, Equateur, Pérou, Bolivie, Chili, Brésil et Argentine) et l'Asie (Inde, Népal, Triangle d'Or, Japon), et dans une moindre mesure, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et certains pays africains (Kenya, Ethiopie, Zimbabwe et Afrique du Sud). Quelques voyageurs se rendent en Europe ou en Amérique du Nord. Cependant, la majorité des études conduites par les chercheurs, réalisées ethnographiquement pendant les séjours, ou en Israël à l'issue des voyages (entretiens avec des voyageurs), se sont concentrées sur les cas asiatiques, indien et latino-américain. L'Asie et l'Inde représentent environ deux tiers des pratiquants, et l'Amérique latine environ un tiers (Noy, Cohen, 2005).

Pour les backpackers israéliens, l'Asie du Sud-Est, l'Inde et le Népal renvoient principalement à des représentations spirituelles et émotionnelles, et à des activités introspectives, expérimentales ou à la consommation de drogues, tandis que l'Amérique latine, représentée

par des espaces vierges (*Wilderness*), dépeint la possibilité de réaliser des expéditions aventureuses telles que le trekking ou d'autres formes d'activités de nature marquées par la prise de risque (Soulé, Corneloup ; 1998), dans la continuité de l'expérience militaire (Uriely *et al.*, 2002 ; Anderskov, 2002 ; Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, 2007 ; Reichel *et al.*, 2009 ; Maoz, Bekerman, 2010). Par ailleurs, les backpackers se rendant en Asie semblent présenter un plus fort intérêt pour le tourisme culturel (vestiges archéologiques, temples, *ashrams*), alors que les backpackers en Amérique latine sont principalement motivés par des pratiques sportives dans des espaces naturels (expédition dans la jungle, randonnée en montagne, rafting en eaux vives, Parcs nationaux). Pour autant, et en raison de particularités géographiques, de nombreux voyageurs se rendant en Asie se tournent vers des activités sportives ou de nature, notamment au Népal ou en Inde, afin de réaliser des *treks* dans l'Himalaya. Dans le même temps, les chercheurs Natan Uriely, Yuval Yonay et Dalit Simchai ont montré qu'un backpacker pouvait orienter ses pratiques selon sa destination. En analysant un même sujet sociologique, les auteurs ont montré que celui-ci, après avoir voyagé dans un premier temps en Amérique latine pour faire du trekking, s'était ensuite rendu en Inde non pas pour faire de la randonnée, mais pour passer son temps « à ne rien faire », si ce n'est errer et consommer des stupéfiants (Uriely *et al.*, 2002). Les imaginaires touristiques et culturels auraient alors un impact sur la pratique, individuellement et collectivement. Dans le même article, les auteurs ont montré que les backpackers israéliens voyageaient essentiellement selon un « *recreational mode* » et un « *diversionary mode* » (confirmant la dimension institutionnelle de ce phénomène social et touristique), ce qui tendrait à affirmer que les jeunes Israéliens ne ressentent pas, ou peu, d'aliénation vis-à-vis de leur centre culturel. L'expérience du backpacking serait alors davantage une réponse au service militaire (l'envie de « souffler » après une période éprouvante) qu'une opposition à Israël et à sa société. D'ailleurs, l'expérience du voyage collectif semble montrer que les Israéliens ne recherchent en aucun cas à établir une séparation ou une fracture avec leur société, voir avec leur Etat-Nation.

Aussi, et au-delà des espaces de pratiques, ce sont avant tout des différences sociologiques et typologiques qui viennent confirmer l'hétérogénéité des backpackers israéliens. De nombreux auteurs se sont intéressés à ces particularismes et ont pu étudier des profils spécifiques. Et cette diversité s'observe essentiellement selon trois types de profils, que sont les profils socioculturels (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006, 2007b, 2008), les profils liés à l'expérience militaire (Noy, Cohen, 2005 ; Reichel *et al.*, 2009), et les profils liés à l'existence d'une sous-culture du backpacking israélien (Maoz, 2007 ; Noy, Cohen, 2005).

Des profils socioculturels à l'image de l'hétérogénéité sociodémographique d'Israël

Chaim Noy et Erik Cohen ont présenté la diversité des profils socioculturels des backpackers, dépendant des origines ethniques et sociales (1), du degré de religiosité (2), du genre (3), de l'âge et de l'activité (4), et de l'attitude à l'égard du sionisme et de la politique (5). Malheureusement, nous ne pouvons proposer une analyse détaillée de ces profils, en raison du peu d'informations disponibles (articles non rencontrés, ou publiés en hébreux). Nous pouvons néanmoins montrer l'ampleur de cette diversité, reflet de l'hétérogénéité socioculturelle d'Israël (Hecker, 2005 ; Berthomière, 2007 ; Dieckhoff, 2015)

- 1) Origine ethnique et sociale :** Ashkénazes, Séfarades, Mizrachi (juifs du Moyen-Orient), « russes » (ayant migré à la chute de l'URSS), Juifs éthiopiens, asiatiques ou yéménites, Israéliens arabes, druzes, bédouins, Palestiniens.
- 2) Pratiques religieuses :** religieux modérés, traditionnalistes, athéisme juif, orthodoxie, sionisme religieux, non-croyants. Mais aussi chrétiens, musulmans ou druzes (Arabes)
- 3) Relations hommes/femmes lors du voyage, pratiques de genre, corporalités, ou existence d'un backpacking exclusivement féminin, ou masculin.**
- 4) Jeunes sortant du service militaire, étudiants ou professionnels, adultes avec ou sans expériences de backpacking, retraités.**
- 5) Impact des idéologies sur le voyage et la transition identitaire :** sionistes, libéraux, socialistes, communistes, libertaires, pro-palestiniens, conservateurs, révisionnistes, néo-sionistes, etc.

Sans pouvoir accéder à ces informations, nous avons constaté que des études éparses ont étudié ces micro-particularismes en analysant par exemple les pratiques de backpacking des sionistes religieux, des femmes adultes (30-40 ans) ou des Israéliens arabes²¹. Toutefois, la connaissance de ces profils pourrait permettre, à l'avenir, de réaliser des études spécifiques intéressantes, afin de mettre en relation les représentations socioculturelles d'une catégorie type (par exemple les Israéliens antisionistes aliénés, les Israéliens séfarades des milieux populaires ou les Israéliens arabes, bédouins et druzes) avec leurs pratiques spatiales et touristiques conduites lors des voyages. Enfin, une catégorie d'individus n'a pas été relevée par les auteurs, et concerne le cas des « étrangers engagés dans Tsahal ». Il y a fort à parier que des populations ayant effectué leur *Aliyah* en Israël, et ayant réalisé leur service militaire (pourtant non obligatoire pour les étrangers ne possédant pas la nationalité israélienne), puissent participer à leur tour à ce phénomène social et collectif, à la suite d'un intérêt

²¹ Pour constater la diversité des études sur les particularités socioculturelles, voir Noy et Cohen (2005).

développé auprès des conscrits israéliens, conversant sur leurs futures expériences de voyages après l'armée.

L'impact de l'expérience militaire sur les pratiquants et les destinations

Nous avons vu que le service militaire occupait un rôle central dans la pratique du backpacking israélien, car c'est en réaction à la conscription que la jeunesse israélienne éprouvait la nécessité de partir en voyage à l'étranger. Nous avons également expliqué que certaines pratiques militaires étaient reconduites par des backpackers, et que l'expérience ou l'absence d'expérience dans une unité combattante pouvait influencer les voyageurs (volonté de se dépasser et de prouver sa valeur, de se déplacer selon un mode militaire, ou au contraire de rompre avec l'armée et de se reposer). Par ailleurs, une étude quantitative relativement récente de Arie Reichel, Galia Fuchs et Natan Uriely (Reichel *et al.*, 2009) montre que l'expérience en unité combattante d'un backpacker a un impact sur le choix de la destination. Selon cette étude, les backpackers ayant participé à des combats s'orientent équitablement vers l'Asie ou l'Amérique latine. En ce sens, et lorsque l'on se réfère aux imaginaires sur l'Asie (relaxation, spiritualité, drogue) et sur l'Amérique latine (nature, aventure), il est possible de confirmer l'hypothèse selon laquelle le backpacking correspond pour certains à une rupture avec l'armée, et pour d'autres à une volonté de poursuivre l'expérience de Tsahal dans un cadre civil et touristique.

Une sous-culture nationale, des sous-cultures spécifiques

Par leurs pratiques touristiques et itinérantes, les individus s'orientant vers le backpacking accèdent à une communauté de voyageurs (Lachance, 2008, 2013), à une contre-culture contestatrice (Cohen, 1979) ou à une sous-culture de l'authenticité (Demers, 2012), qui s'entretiennent désormais par des infrastructures (enclaves de backpackers), des pratiques sociales (récits, vocabulaire, trophées) et des outils technologiques (internet, réseaux sociaux et blogs). Il en est de même pour les jeunes Israéliens, davantage identitaires et collectifs, pour qui la pratique du backpacking permet d'accéder à une sous-culture spécifique (Noy, 2007a). Répandue en Israël, la sous-culture des backpackers, n'en n'est pas moins hétérogène lorsque l'on s'intéresse aux différents groupes existants, qui se distinguent entre eux par des pratiques « touristiques » particulières.

Les enquêtes ethnographiques réalisées en Inde par l'anthropologue Darya Maoz dans les années 1990-2000 ont permis de mettre en lumière un fait surprenant, à savoir la constitution de différentes catégories ou « sous-cultures » au sein même des backpackers israéliens

(Maoz, 2004 ; 2007). Et ce sont les voyageurs eux-mêmes qui ont généré des groupes spécifiques, d'abord par la pratique, puis par la reconnaissance (sentiment d'appartenance) et la désignation verbale, au fil du temps et des expériences de chacun. Il conviendra donc de présenter ces pratiquants spécifiques ainsi que leurs orientations récréatives et ludiques. Ces derniers possèdent des noms hébreux, et correspondent aux *Ha-kovchim*, *Ha-mitnahalim*, *Ha-ruhnim*, *Ha-shantim*, *Ha-satlanim* et *Issta'im* (Maoz, 2004, 2007 ; Noy, Cohen, 2005).

Les ***Ha-kovchim*** peuvent être définis comme « les conquérants ». Ce sont des backpackers jeunes (20-25 ans), sportifs et énergiques, extrêmement mobiles et dont les pratiques sont tournées vers la randonnée et la découverte d'un maximum de sites naturels. Par l'aventure et la prise de risque, ces pratiquants sont ceux qui rappellent le plus la culture *Sabra* et les groupes d'éclaireurs sionistes. Leurs pratiques sont également issues du monde militaire, leurs voyages s'inscrivant dans la poursuite de la conscription. Ils sont faiblement intéressés par les cultures locales, voyant dans le backpacking une pratique de plein air orientée vers les espaces naturels. A l'opposé, les ***Ha-mitnahalim*** (« settlers » en anglais) ou colons, sont ceux qui restent longtemps sur des sites ou dans des enclaves, afin de socialiser avec d'autres Israéliens. Le terme hébreu *mitnahalim* se réfère aux populations qui s'installent dans les colonies en Cisjordanie. Ce sont des individus plus âgés (25 ans et plus), ayant déjà conduit des expériences de backpacking. Les colons (fermiers et pionniers) comme les conquérants (randonneurs/éclaireurs) semblent directement reliés à la « *vision sioniste du territoire* », ce que leurs pratiques attestent. Et ces termes proviennent du monde militaire et colonial, ce qui donne un aperçu de leurs pratiques spatiales et récréatives lors de leurs séjours à l'étranger. Touristiquement, ils suivent un « *recreational mode* » ou un « *diversionary mode* », ressentant alors une faible aliénation.

Il existe aussi trois groupes assez proches et interdépendants, qui semblent s'orienter vers un « *experiential mode* », un « *experimental mode* » ou un « *existential mode* ». Davantage aliénés, mais aussi postmodernes, ces voyageurs sont tournés vers les centres étrangers (ashrams en Inde, cultures locales en Thaïlande). Les ***Ha-ruhnim*** (les spirituels), désignent les backpackers qui s'adonnent à une quête introspective et spirituelle, souhaitant récupérer leur identité et leur religion juive, tels des *Born-Again* (auprès de rabbins orthodoxes), ou se tournant au contraire vers des religions étrangères (hindouisme, bouddhisme, jaïnisme, etc.) ou des mouvements *New Age*. Les ***Ha-shantim*** (Shanti signifie la paix en Hindi) sont les voyageurs cherchant une paix intérieure et le rejet de toute activité stressante, voulant le calme et la tranquillité, et faiblement mobiles. Enfin, les ***Ha-satlanim*** (*satla* en hébreu se traduit par « high » en anglais) sont les backpackers qui recherchent avant tout à consommer ou expérimenter des drogues et autres plantes psychoactives. Ils sont aussi nommés *Manali*, du nom d'un village indien de l'Himachal Pradesh, ou *Kirhanim*, désignant en hébreu le fait d'être

« assis en cercle », provenant du jargon des consommateurs de drogues. Le passage d'un groupe à l'autre est relativement fréquent. Aussi, comme nous l'avons expliqué, un *kovchim* en Amérique latine peut tout à fait devenir un *satlanim* en Thaïlande (Uriely *et al.*, 2002).

Un dernier groupe correspond aux *Issta'im*, du nom d'une agence israélienne de voyage (Israeli Student Travel Agency). Ce sont des backpackers jeunes, faiblement déviants et ne consommant pas de drogues, et voyageant selon un « *recreational mode* », comparables à des touristes conventionnels par leurs pratiques. Ils sont perçus négativement par les autres backpackers (Noy, Cohen, 2005).

Ainsi, la compréhension de la typologie des backpackers israéliens a permis de mettre en exergue toute la complexité de ce phénomène socioculturel et de ses pratiquants, collectivement israéliens, et individuellement postmodernes. Par ailleurs, la diversité des pratiquants doit être interrogée, car elle semble définir non seulement l'hétérogénéité d'une pratique touristique, mais aussi et surtout les multiples identités (ou *tribus*) existantes en Israël. Cette analyse rejoint notre position initiale, dans le sens où l'observation des pratiquants et l'identification de leurs particularités lors du voyage sont nécessaires à la compréhension de la société israélienne, extrêmement fragmentée (Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015), car marquée par une postmodernité tardive (Kimmerling, 1983 ; Cohen, 2003 ; Pappé, 2004 ; Greilsammer, 2011). Par conséquent, il convient désormais d'étudier les caractéristiques faisant du backpacking israélien une institution majeure de la société israélienne contemporaine.

4.4 Le backpacking israélien comme « rite de passage » institutionnalisé

Nous avons vu dans la première partie de notre mémoire que le backpacking contemporain correspondait à une période de transition identitaire entre deux états « stables », mais aussi et surtout à une forme de « rite de passage » propre aux sociétés modernes ou occidentales où une partie de la jeunesse se tourne vers ce type de voyage. En effet, par la défense de valeurs centrées sur la recherche d'authenticité et d'altérité, le désir de liberté et d'autonomisation et la capacité d'adaptabilité à des situations jugées risquées, les backpackers du XXI^e siècle réalisent des pratiques indissociables d'un processus de maturation et de passage à l'âge adulte. En voyageant dans des destinations lointaines, et en agissant dans le hors-quotidien et dans un « time-bubble », loin du regard des siens, le jeune touriste itinérant construit individuellement son identité, dans l'altérité et auprès d'autres

individus se retrouvant dans une situation similaire, et foncièrement modernes ou hypermodernes.

Cette situation se retrouve également dans la société israélienne. Mais, le backpacking israélien se distingue des « modes de backpacking occidentaux », dans la mesure où il est désormais conduit par une large frange de la population, et non plus uniquement par les élites séculières ashkénazes. Le *Tiyul Hagadol* devient dès lors un phénomène socioculturel et un rite institutionnalisé, consécutif de la démocratisation du voyage (pour sortir de l'isolement régional) et de la postmodernisation tardive. Traditionnellement, et parce que l'Etat d'Israël est né sur des fondements modernes (territoire et progrès pour le peuple juif, aménagement massif de l'espace dans les années 1950, participation aux efforts de construction et de guerre), les institutions que sont l'armée et le kibboutz, bien plus que la religion, correspondaient aux principaux dispositifs de construction sociale d'une identité nationale (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006, 2007).

Cependant, des évènements ayant eu lieu entre les années 1960 et 2000 ont conduit à l'affaiblissement de certaines institutions fondatrices de la société israélienne. Au niveau militaire, des conflits successifs (1967, 1973, 1982, *Intifadas*) et leurs conséquences directes ont entraîné une perte de motivation de la jeunesse israélienne pour la réalisation du service, impactant alors le sentiment d'appartenance à une Nation moderne, ce dont les autorités militaires sont conscientes (Anteby-Yemini *et al.*, 2005). Cette situation préoccupe Tsahal, car la faible motivation des troupes peut impacter la stabilité politique régionale (Encel, 2005 ; Razoux, 2013). D'autre part, la néo-libéralisation de la société à partir de 1977 a produit une fracture sociale importante, affectant l'idéal de l'Israël sioniste et socialiste (Noy, 2006 ; Jamal, 2011 ; S. Cohen, 2013), et responsable de l'atomisation de la Nation en différents groupes d'intérêt (politiques, religieux, ethniques) luttant pour des objectifs divers, et limitant en cela une vision politique et sociale commune à l'ensemble de la société (Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015).

Alors que le service militaire permettait autrefois de réunir des individus aux profils socioculturels différents autour de valeurs et de visions communes, apparaissant de fait comme une institution centrale pour fonder la Nation, le « rite de passage » que constituait la conscription a vu sa position s'affaiblir. Des avancées sociales et technologiques ainsi que l'adaptation de Tsahal aux revendications postmodernes n'ont plus permis à la période de conscription, longue, de s'imposer comme un rite de passage à l'âge adulte. En effet, comme nous l'expliquions dans la précédente partie, des facteurs récents (service et rapprochement familial, progrès technologiques, permissions régulières, visites des familles dans les

casernes) entraîne des changements, dans la mesure où les jeunes conscrits israéliens ne sont que faiblement séparés de leurs familles, alors que les ouvertures sociales de Tsahal, partant d'un bon sentiment, entraîneraient une certaine « infantilisation » des jeunes recrues, limitant alors leur maturation (Noy, 2003 ; Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, 2007).

En ce sens, les chercheurs israéliens considèrent les *Post-Army Trips* comme le nouveau « rite de passage collectif » dans une société devenue postmoderne (Cohen, 2003 ; Noy, 2003 ; 2006, 2007 ; Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, 2007). C'est justement pendant la première phase de backpacking, immédiatement après la fin des obligations militaires, que les jeunes Israéliens vont pour la première fois se séparer physiquement de leurs familles, et pour une grande majorité, quitter le territoire national (Noy, Cohen, 2005). Et c'est donc dans ce cadre que se dessine une première expérience liminaire de mise à distance avec les référents socioculturels d'origine, c'est-à-dire la famille, l'Etat, la société, l'Ecole ou la religion, symboles de l'Etat moderne israélien. Lors de leurs séjours à l'étranger, les voyageurs israéliens se retrouvent dans une période transitoire et éphémère entre deux états « stables » que sont la société familière et moderne (famille, Ecole, armée) et la société adulte libérale (études universitaires, travail, émancipation et décisions personnelles).

Ainsi, loin des siens et dans un contexte de voyage libre et autonome dans le hors-quotidien, le backpacker israélien, comme ses semblables occidentaux, va opérer une interrogation introspective nécessaire à sa construction individuelle post-armée, primordiale dans sa réorientation identitaire. Toutefois, pour Chaïm Noy et Erik Cohen, le backpacking en tant que rite de passage institutionnalisé n'a qu'une faible influence sur la transition individuelle des pratiquants, dans la mesure où il est conduit dans un cadre collectif, entre Israéliens (enclaves, mobilités), ce qui vient perdurer le sentiment d'appartenance à une communauté nationale (Noy, Cohen, 2005). Si les backpackers israéliens veulent se reposer après le service militaire, ils ne ressentent pas pour autant d'aliénation à l'égard de leur Etat ou de leur société (Uriely *et al.*, 2002 ; Cohen, 2003). Pour ces auteurs, le backpacking ne représenterait qu'une forme de réintégration quasi-déterministe dans la société israélienne.

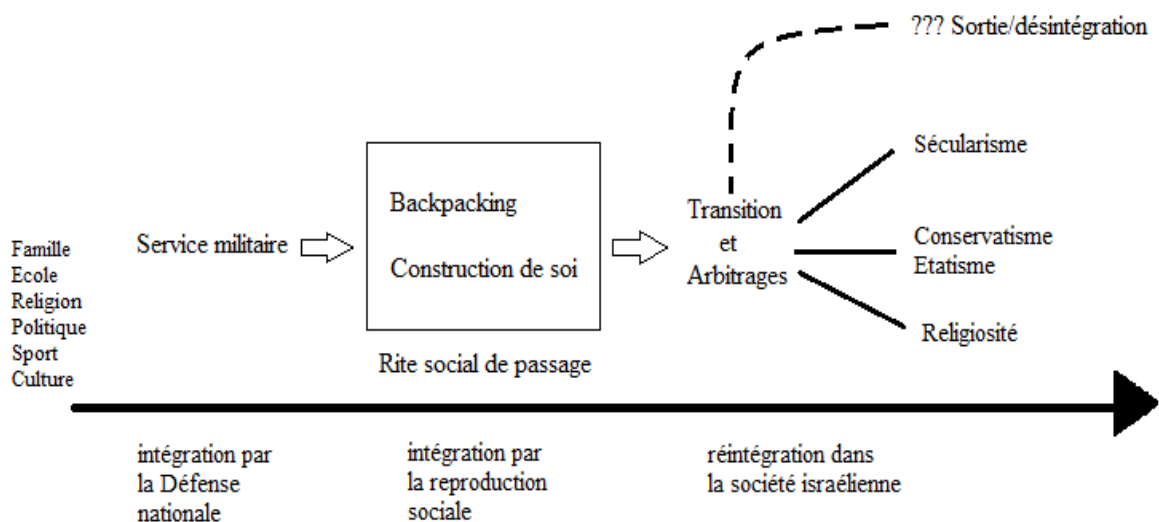
Pour autant, et contrairement à l'analyse précédente, l'anthropologue Darya Maoz considère que certains voyageurs se sentent aliénés (Maoz, 2007), ce qui explique le développement de pratiques expérimentales et transgressives (consommation de drogues, liberté sexuelle, intérêt pour des spiritualités étrangères, méfiance et volonté de créer un Israël alternatif à l'issue du voyage) en opposition avec les valeurs intériorisées dans la société d'origine. Tout en se considérant Israéliens, ces pratiquants, ou « outsiders » pour reprendre l'expression du sociologue américain Howard Becker, vont réaliser des activités individuelles qui participent de leur (re)construction sociale, après avoir été socialisés dans un Israël moderne et perçu

comme aliénant. Des backpackers abandonnent la religion juive quand d'autres s'intéressent à l'orthodoxie par le contact auprès de rabbins et émissaires (*shlichim*) de la communauté *haredi*. Pour ces voyageurs, le backpacking constitue un rite initiatique individualisé. Et ces transformations vont se répercuter lors du retour en Israël, les jeunes voyageurs incarnant la postmodernisation tardive israélienne.

Et ce sont justement ces expériences individuelles déviantes qui préoccupent aujourd'hui les autorités présentes en Israël, à savoir l'Etat, l'Armée et les mouvements religieux, dans le sens où elles peuvent affecter l'identité nationale ou juive des pratiquants ou citoyens israéliens, et renforcer la désarticulation sociale en cours dans l'espace géographique national (Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015 ; Markowitz, Avieli, 2015). C'est ce que nous tenterons de présenter dans le troisième chapitre de notre dernière partie.

Figure n°1

After Army Trip : intégration sociale des individus israéliens s'orientant vers le *backpacking* après la conscription



Note : réalisation propre, 2016

(Sources : Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2006 ; Maoz, 2007)

Ainsi, et pour conclure, le Grand Tour conduit à l'issue du service obligatoire dans Tsahal, malgré tout l'enthousiasme qu'il peut créer chez de jeunes adultes récemment démobilisés, ne constituerait finalement qu'un modèle social de reproduction. Par sa massification au niveau touristique, et par son institutionnalisation sociale et culturelle, ce phénomène traduit autant les besoins d'une jeunesse en quête d'altérité que leur fort attachement à la société israélienne. C'est un **rite de passage normatif et collectif** (Noy, 2007a). Normatif, car la jeunesse israélienne « se doit » de réaliser le Grand Tour après Tsahal, comme l'attend la société. Collectif car il permet d'accéder à la sous-culture du backpacking, dans le prolongement de la culture des *Sabras*, et d'obtenir ainsi un certain prestige social (Barrère, Martucceli, 2005), qui peut être reconduit tout au long de l'existence, par l'accumulation de voyages à l'étranger.

CONCLUSION DE LA DEUXIEME PARTIE

La deuxième partie de notre mémoire nous a permis de présenter un phénomène touristique et socioculturel proprement israélien représenté par le backpacking post-armé, et qui incarne dans le même temps un véritable « rite de passage » dans la société israélienne contemporaine. Autrefois conduit par des individus se sentant aliénés à Israël, sur un modèle comparable à celui des drifters occidentaux des années 1960-1970, ce phénomène est devenu une pratique touristique généralisée dans les années 1980, avant de se transformer en rite institutionnalisé, identifiable en Israël et dans les territoires étrangers. En effet, des infrastructures et des symboles de la société israélienne ont été transférés, par la pratique, dans les principales destinations où se rendent les backpackers. Cela traduit le passage d'une pratique récréative orientée vers le hors-quotidien à une forme de post-tourisme, l'idée n'étant plus seulement de découvrir individuellement l'*ailleurs*, mais de se retrouver et de vivre en groupe cohésif afin de se confronter collectivement à l'altérité, et ainsi renforcer le sentiment d'appartenance à une Nation. C'est donc un processus identitaire national ou culturel, se différenciant alors des pratiques de backpacking conduites par des individus occidentaux, davantage tournés vers l'individuation et la construction de soi.

Notre étude s'est notamment appuyée sur un ensemble de travaux réalisés par des chercheurs israéliens ayant analysé ce phénomène depuis les sciences sociales, tout en puisant nos influences dans la littérature générale sur le backpacking et dans des recherches pluridisciplinaires traitant de la société en Israël. Nous souhaitons dès lors proposer une approche géographique de ce phénomène, en la contextualisant dans une région du monde précise : le Chili continental.

Transition

« L'année prochaine au bout du Monde ! »

Des backpackers israéliens au Chili

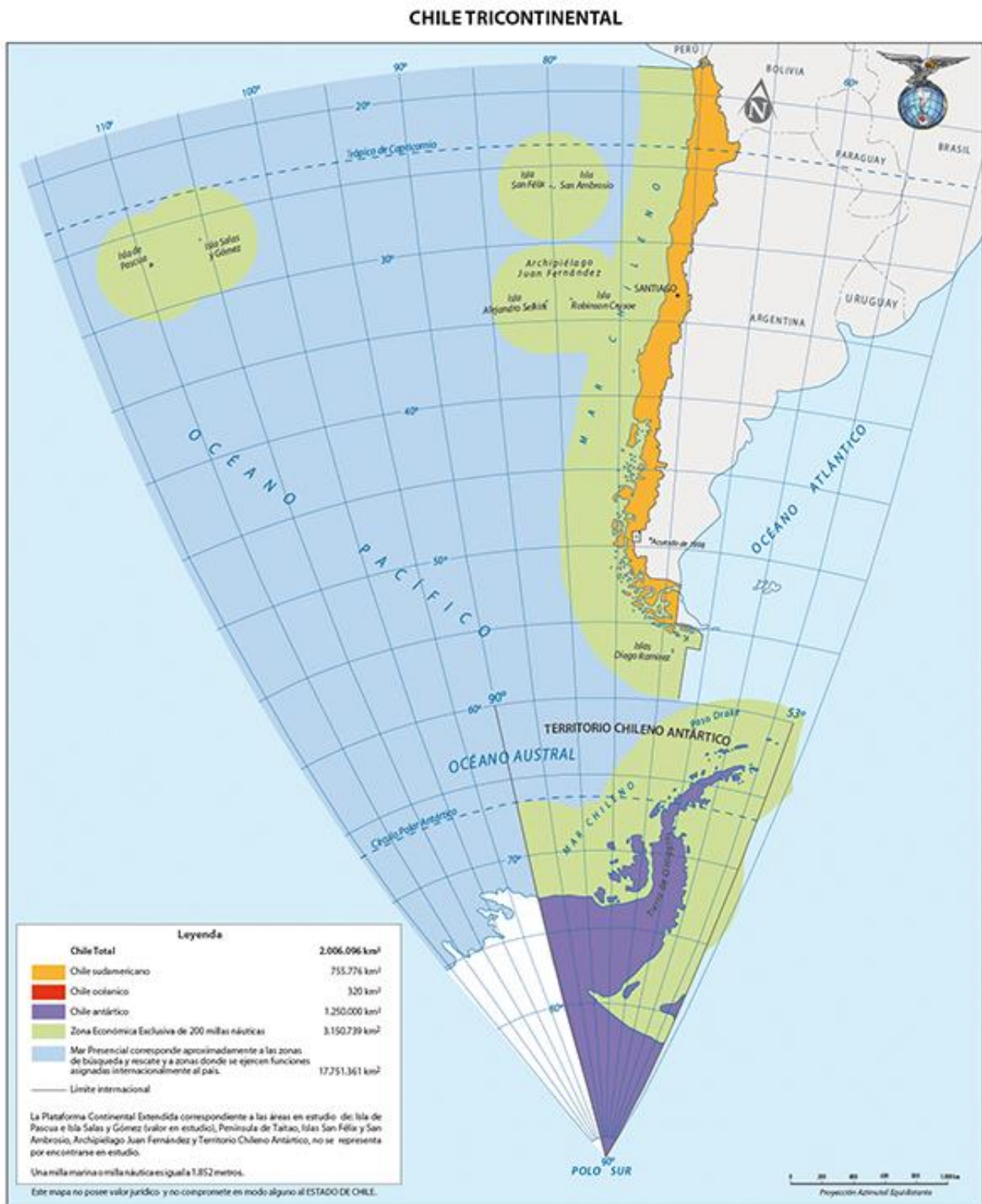


‘No es la montaña a la que conquistamos a nosotros mismos’

(Volcán Villarica, 2012. Photo prise par Liad Ezra. Exposition « *Chile en la Lente de Israël* »)

Nos expériences professionnelles successives au Chili depuis l'année 2013 nous ont permis de prendre conscience de l'existence d'un *backpacking israélien* et de constater l'ampleur de ce phénomène à travers le monde. Par l'observation et la rencontre avec des voyageurs israéliens à Puerto Montt ou à Valparaíso, mais aussi à travers des médias, des conférences, des événements culturels ou des conversations académiques, nous avons pu identifier que le Chili occupait une position centrale en tant que destination privilégiée par une grande partie des anciens conscrits israéliens, ce que confirment de nombreux auteurs cités dans ce mémoire. Nous prétendons alors étudier ce phénomène dans l'espace géographique chilien, en proposant les principaux enjeux d'une telle étude dans le cadre de recherches académiques futures.

Figure n°3 : L'Espace Géographique chilien



Note : Carte tricontinentale du Chili.

Réalisation : Institut de Géographie Militaire

(Source : <https://www.igm.cl/#> .2017)

Des backpackers israéliens au Chili

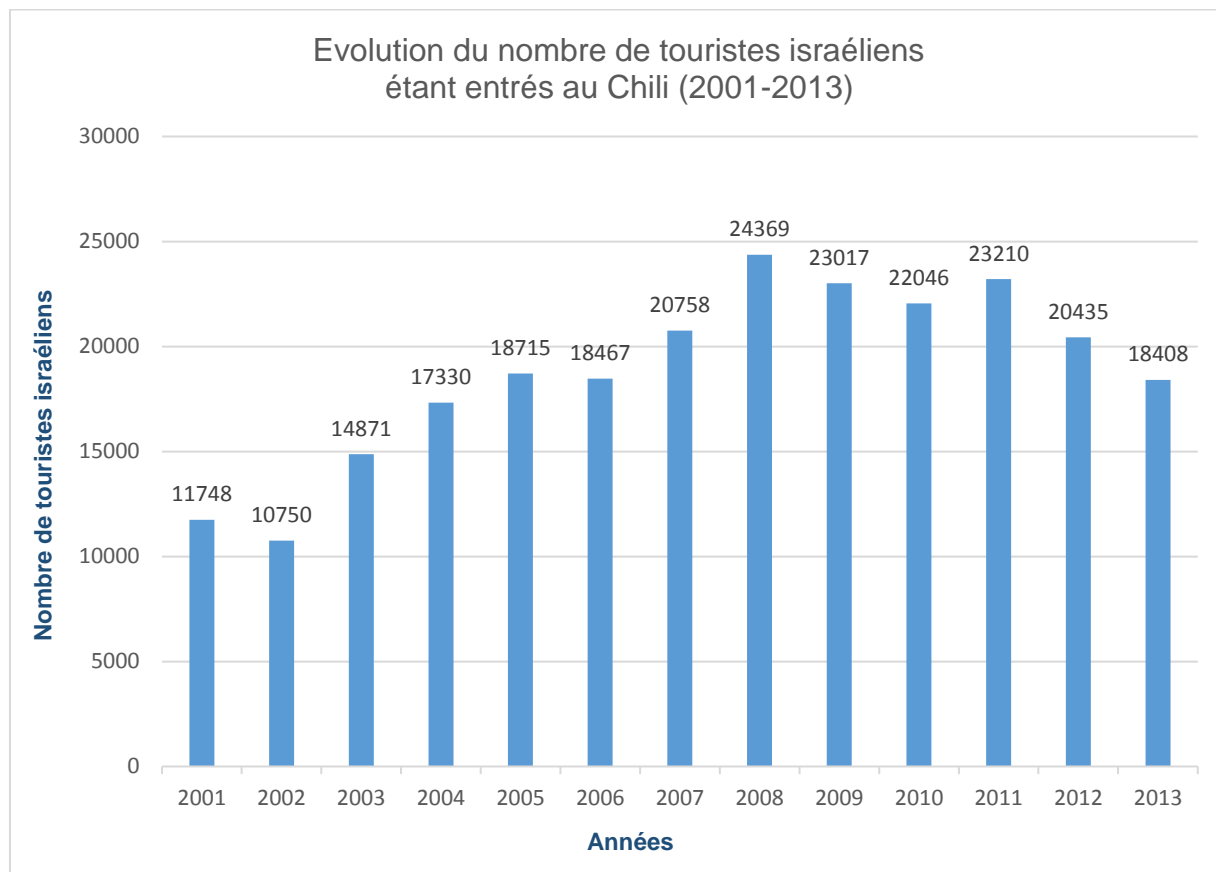
Nos recherches et expériences personnelles, ainsi que notre analyse du backpacking israélien, confirment le fait que le Chili correspond à l'une des destinations prisées par les voyageurs israéliens (Noy, Cohen, 2005), mais aussi par les backpackers internationaux (Turquin, 2014 ; Bourlon, Mao, 2016). S'étalant sur près de 4300 km de l'extrême-Nord (*Arica et Parinacota*) à l'extrême-Sud (*Magallanes*), et par sa position géographique entre océan et montagnes, et sa diversité d'espaces et de climats (désert et *altiplano* au Nord, zones méditerranéennes au centre, tempérées et océaniques au Sud, steppes à l'extrême-Sud), le Chili est souvent perçu touristiquement et dans les imaginaires collectifs comme un espace de *Wilderness*, à l'image d'autres Etats ou « fronts pionniers » (Argentine, Australie, Canada, Etats-Unis, Brésil, etc.). Ces caractéristiques naturelles, associées au charme de certaines destinations ultra-touristiques (Valparaíso, San Pedro de Atacama, Castro, *Valle del Elqui*, La Serena), permettent au Chili de se positionner comme une destination de choix pour le tourisme international. Sernatur rappellent souvent que le Chili est « la destination élue n°1 pour le tourisme aventure », sans que l'on connaisse le profil des votants, ni leur nombre exact... Toutefois, les Israéliens partagent ces imaginaires, attirés par l'aventure, et les backpackers qui se rendent au Chili sont observables autant dans les espaces « vierges » que dans les sites urbains.

Les études réalisées par Sernatur (*Servicio Nacional de Turismo*) et par l'Institut National de Statistiques (*INE*), en collaboration avec d'autres organismes étatiques (PDI aux frontières, CONAF dans les réserves et parcs nationaux, etc.), nous ont permis d'analyser certains chiffres touristiques, et notamment le nombre de touristes israéliens étant « entrés » au Chili par différents postes-frontières terrestres, maritimes ou aéroportuaires. En dépit de l'intérêt de connaître ces données pour nos recherches, il semble que celles-ci puissent être inexactes (Bourlon, Mao, 2016), un même voyageur pouvant entrer plusieurs fois au Chili au cours d'un même séjour itinérant (pratiques touristiques, renouvellement de visas), ou pouvant être enregistrés à maintes reprises par différents services publics sans que la coordination soit effectuée entre les organismes. Néanmoins, en analysant les rapports annuels sur le tourisme de Sernatur²² de 2001 à 2013 (seuls exemplaires disponibles sur internet), nous avons pu obtenir des résultats intéressants. Les chiffres présentés ci-dessous donnent un aperçu de l'évolution du nombre de touristes israéliens ayant voyagé au Chili depuis 2001. Ils sont relativement élevés, mais rien n'indique le profil de ces voyageurs (backpackers ou des touristes conventionnels). En effet, les expériences des backpackers israéliens peuvent conduire d'autres voyageurs (amis, famille) à se rendre sur les mêmes lieux, de façon plus

²² Rapports annuels sur le Tourisme, générés par Sernatur et l'INE.

conventionnelle, comme le montre l'anthropologue Franck Michel dans la région de Aysén (Michel, 2015).

Figure n°3



Note : réalisation propre. 2017 (sources : Sernatur et INE)

Un jour d'exposition photographique : « *Chile en la Lente de Israël* »

Le 10 juillet 2017, nous nous sommes rendus à l'inauguration d'une exposition photographique qui se déroulait dans la salle d'exposition *El Peral*, à proximité immédiate du *Palacio Baburiza*, un musée réputé de Valparaíso. Cette exposition itinérante, passée par Santiago et Punta Arenas, montrait un échantillon de photographies (25) réalisées par des backpackers israéliens ayant voyagé au Chili. Plus surprenant, l'organisateur principal de ce concours se trouve être l'entreprise *Lametayel*, soutenue par l'*Institut culturel Israélo-Chilien* (Chiliens en Israël), qui avait réuni plus de 3000 photographies en Israël, et en avait exposées 300 dans un centre commercial de Tel-Aviv. Les exemplaires exposés au Chili correspondaient aux 25

« meilleures » photographies. Par ailleurs, le jour de l'inauguration, les acteurs présents étaient l'Ambassade d'Israël au Chili, le Fonds national juif (*Keren Kayemet LeIsrael*), les responsables du *Palacio Baburiza* et des membres de la municipalité de Valparaíso. Nous avons pu discuter avec les acteurs et obtenir un certain nombre d'informations intéressantes. Par exemple, les autorités israéliennes et chiliennes ont mis en place un partenariat en 2014-2015, afin que des jeunes backpackers israéliens, volontaires, travaillent dans le Parc national *Torres del Paine* pour accueillir et sensibiliser les randonneurs israéliens (usage de l'hébreu) sur les risques d'incendies et la réglementation interne. Ce partenariat répond à un incident ayant eu lieu en 2012, correspondant à un incendie provoqué par un jeune israélien quelque peu insouciant²³. Les membres de l'Ambassade nous ont également fait part de leur inquiétude quant aux actes anti-israéliens²⁴, qu'ils assimilent à une montée de la xénophobie au Chili.

Lors du discours inaugural, les acteurs ont expliqué que cette exposition provenait d'un « remerciement des backpackers » à l'égard des Chiliens, et que les paysages naturels du Chili fascinaient la jeunesse israélienne, peu habituée à observer ce type d'espace (montagnes, grands lacs, volcans, immenses parcs nationaux). Cela va dans le sens des études sur le backpacking israélien expliquant que l'Amérique latine est associée à l'aventure dans la *wilderness* (Anderskov, 2002 ; Noy, Cohen, 2005 ; Reichel *et al.*, 2009).

D'autre part, notre analyse des photographies sélectionnées a permis de dégager certaines informations clés. Toutes les photographies représentent des espaces du Sud du Chili et de l'extrême-Sud du continent (Patagonie chilienne et argentine), à l'exception d'une photographie prise à proximité de San Pedro de Atacama, dans le désert au Nord. Aussi, les lieux photographiés présentent des sites touristiques très connus et valorisés par l'industrie touristique (Volcan Villarica à Pucón, Parc national *Torres del Paine*, Volcan Osorno dans la Région des Lacs, la *Carretera Austral*, ou encore Bariloche et la Péninsule de Valdés en Argentine). Certaines photos sont « sensibles et esthétiques », tandis que d'autres dépeignent l'effort et la domination moderne et « masculine » sur la nature, à travers le trekking.

Ainsi, l'étude photographique permet d'obtenir des renseignements intéressants sur les pratiques et les représentations des voyageurs israéliens se rendant au Chili. N'ayant pu nous rendre dans le Sud cette année, nous savons néanmoins que différents sites majeurs du Chili sont reconnus dans l'univers du backpacking. Notre présence le jour de l'inauguration nous a aussi permis de nous faire connaître auprès des acteurs en présence, et ces derniers semblaient intéressés par la recherche que nous réalisions.

²³ Cet épisode est connu au Chili, et a fait l'objet de nombreux scandales (méfiance envers les voyageurs israéliens, conspirationnisme), relayés par des politiques, des médias et des réseaux sociaux. Le partenariat semble apparaître pour améliorer les relations et l'image des backpackers israéliens.

²⁴ Nous traiterons de ces actes à la suite de notre raisonnement.

Des lieux touristiques connus et des enclaves en formation

Nos lectures et nos recherches (blogs, vidéos, forums, conversations), mais aussi nos expériences touristiques passées sur le continent, permettent de présenter certains lieux touristiques où se rendent les backpackers israéliens. Selon la saison (hiver/été), les backpackers israéliens partant en Amérique latine réalisent soit un voyage allant du Nord du continent jusqu'au Sud (Amérique centrale ou Colombie vers la Patagonie) soit du Sud du continent vers le Nord (depuis la Terre de feu, Ushuaïa ou Punta Arenas). Ces trajets correspondent à des « vagues », nord-sud ou sud-nord, et sont reproduites par les voyageurs choisissant le continent latino-américain à l'issue du service militaire (Noy, Cohen, 2005). Les études ne précisent pas si les backpackers s'arrêtent dans tous les Etats traversés, où s'ils évitent certains Etats.

Au Chili, nous pouvons affirmer que les backpackers israéliens visitent des villes, bourgs ou parcs nationaux, principalement dans le Sud du pays. Toutefois, des lieux semblent privilégiés, et sont, du Sud ou Nord, Punta Arenas, Puerto Natales (ville de départ pour *le Torres del Paine*), la *Carretera Austral* (Région des Lacs, Aysén) et les villes et villages traversés le long de cette route (Michel, 2016), la station touristique de Pucón, Santiago, Valparaíso et dans une moindre mesure, San Pedro de Atacama dans le désert. Nous avons également montré dans la précédente partie que les voyageurs israéliens pratiquaient un backpacking collectif et identitaire. Des recherches sur internet nous ont permis d'identifier l'existence de « Tours opérateurs » proposant des activités faisant partie d'un « *Turismo judaico*²⁵ », permettant aux voyageurs de visiter des lieux en lien avec la Diaspora juive du Chili (Synagogues, centres communautaires, casernes de pompier « *Bomba Israël* », centres culturels et sportifs, *Chabad Houses*).

Enfin, des lieux spécifiques voient progressivement le développement d'enclaves israéliennes à Santiago autour de différents centres ou attractions communautaires (Luongo, 2011), à Pucón²⁶ avec la présence d'une *Chabad House* (Anteby-Yemini, 2005) et à Puerto Natales en Patagonie, où il existe des auberges et des hôtels tenus par des Israéliens, probablement motivés par la relative proximité avec le Parc National *Torres del Paine*, véritable symbole régional, mais aussi et surtout international (reconnu touristiquement). La connaissance des sites touristiques et des enclaves israéliennes nous intéresse, car elle pourrait nous permettre, à l'avenir, de conduire des recherches dans des lieux valorisés par les voyageurs israéliens.

²⁵ <http://es.turismojudaico.com/contenidos/Chile/pagina/1>. Voir aussi les « Tours judaïques » à Santiago : <http://forward.com/articles/137644/touring-santiago-s-little-israel/>

²⁶ http://www.chabad.org/blogs/blog_cdo/aid/697459/month/5/year/2014/jewish/Blog.htm

PARTIE 3

LE BACKPACKING ISRAËLIEN AU CHILI : PROPOSITIONS POUR UNE APPROCHE GEOGRAPHIQUE

La troisième partie de notre mémoire se donne pour objectif de présenter trois approches du backpacking israélien depuis la discipline géographique, pouvant être réalisées dans le cadre de travaux futurs. Nos précédentes analyses ont montré le rôle et l'ampleur du backpacking israélien en tant que modèle social intégrateur et identitaire, tout en présentant les travaux de chercheurs ayant analysé ce phénomène depuis différentes disciplines des sciences sociales, et associés aux *Tourism Studies*. Aussi, et au regard des auteurs sollicités, nous constatons que les chercheurs israéliens ayant travaillé sur le backpacking national proviennent essentiellement de la sociologie (Uriely *et al.*, 2002 ; Cohen, 2003, 2016), de l'anthropologie (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Maoz, 2004, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010), des sciences de gestion (Reichel *et al.*, 2009) et de la psychologie (Noy, 2003, 2007a, 2007b, 2008).

L'analyse bibliographique des textes traitant du backpacking israélien ne nous a pas permis d'évaluer si les références citées par ces auteurs provenaient ou non de la science géographique, excepté en ce qui concerne des études portant sur la société israélienne. Certains sociologues et anthropologues ont néanmoins étudié l'espace israélien et la construction socio-territoriale d'Israël en analysant le rôle et l'impact du « regard sioniste » (Kimmerling, 1983 ; Brauch *et al.*, 2016), un regard qui influence à son tour les pratiques des jeunes itinérants israéliens. Par conséquent, l'analyse spatiale ne dépend pas (ou plus) seulement de la géographie, comme le montrent dans un autre contexte les études de John Urry sur les mobilités (2005) ou de Jean Corneloup sur les territoires de pratiques récréatives (2011, 2013). En géographie, de nombreux auteurs francophones (Leroux, 2007 ; Berthelot, 2012 ; Vacher *et al.*, 2013 ; Crozat, Petit, 2014 ; Le Bigot, 2016) et anglophones (Desforges, 1997 ; Wilson, Richards, 2008) ont étudié le phénomène du backpacking, et les pratiques touristiques d'individus spécifiques (genre, âge, catégories sociales, lieux de séjours).

Par ailleurs, et pour revenir au backpacking israélien, l'apport des *Tourism Studies*, pluridisciplinaires a conduit certains auteurs non-géographes à recourir à des concepts transversaux et à étudier des logiques spatiales, telles que des pratiques mobiles, corporelles et masculines héritées du monde militaire (Noy, 2007b, 2008), des enclaves touristiques symboles d'une (re)territorialisation israélienne (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Maoz, 2006, 2007 ; Cohen, 2016) ou des pratiques individuelles et collectives, notamment dans les

espaces naturels, représentatives d'une territorialité israélienne (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Schwarz, 2013). Notre démarche depuis la géographie se donnerait pour objet de poursuivre ces études en analysant plus précisément des concepts spatiaux liés à cette forme de tourisme, et ainsi contribuer à la compréhension du phénomène du backpacking israélien. En outre, et cet aspect doit être souligné, Erik Cohen et Chaïm Noy ont imaginé au début des années 2000 un ensemble de propositions thématiques pouvant être réalisées par des chercheurs provenant de diverses disciplines. Premièrement, dans un article de 2003 intitulé "Backpacking: Diversity and Change", publié dans la revue *Journal of Tourism and Cultural Change* et présentant le passage du *drifter* au backpacking, Erik Cohen explique que la recherche sur le backpacking israélien pourrait être améliorée par la comparaison ethnographique avec d'autres groupes nationaux ou culturels non-occidentaux (asiatiques et latino-américain), ce qui pourrait nous conduire à envisager, depuis la géographie culturelle, une étude comparative entre les backpackers israéliens et les *mochileros*²⁷ chiliens, et ce sur le territoire chilien, voire dans les Etats voisins. Deuxièmement, dans l'article "Israeli Backpacking since the 1960s: Institutionalization and its Effects" publié en 2006 dans la revue *Tourism Recreation Research*, le psychologue Chaïm Noy présente un ensemble de faits peu étudiés mais constitutifs du backpacking israélien. Parmi ses propositions, deux thématiques principales semblent rejoindre nos aspirations et idées de recherche. D'une part, l'auteur explique que les études sur le backpacking israélien en Amérique latine (les études de terrain apparaissant comme insuffisantes) pourraient conduire à un travail comparatif intéressant (avec l'Inde et l'Asie du Sud-Est, imaginaires de spiritualités), et d'autre part, il insiste sur la dimension spirituelle et les conversions religieuses à l'orthodoxie juive conduites lors des voyages, ce qui semble montrer le rôle grandissant des mouvements *haredim* dans ce phénomène socioculturel. Nos recherches et expériences ont montré que ces mouvements étaient présents au Chili et ailleurs en Amérique latine, et qu'ils proposaient de nombreux services aux voyageurs israéliens.

Au regard de ces analyses, de nos recherches et de nos interprétations sur le backpacking israélien et sa dimension « globale », nous souhaitons désormais présenter synthétiquement trois approches différentes de ce phénomène au Chili, que nous pourrions être amenés à effectuer dans le cadre de projets futurs. Ces trois approches sont d'ordre géographique, et s'insèrent dans la géographie culturelle, la géographie sociale et la géographie politique. Chacune de ces entrées présente des objectifs différents, démontrant parallèlement toute la complexité du backpacking israélien, mais aussi l'intérêt de poursuivre des recherches sur ce phénomène. Cela dans le but de justifier les

²⁷ *Mochileros* signifie « Backpackers » en espagnol (venant de *mochilla*, le sac à dos). Au Chili, il existe une forte culture des *Mochileros*, activité principalement conduite par des Jeunes chiliens désireux de connaître leur pays et sa diversité géographique et culturelle.

enjeux que peut apporter notre étude pour la science en général, et pour les études touristiques contemporaines en particulier.

5. Une géographie culturelle du backpacking israélien

L'étude du phénomène du backpacking israélien en géographie culturelle implique d'étudier le rapport à l'espace entretenu par les voyageurs au cours de leurs expériences itinérantes et de leurs pratiques récréatives, en analysant leurs représentations culturelles consécutives d'une construction sociale de leur identité israélienne, ainsi que les différents facteurs qui témoignent de cette identité (vision spatiale, idéologies, signes, symboles, émotions, etc.). Il faut alors considérer la géographie culturelle comme une branche de la géographie qui s'attache à comprendre les relations entre l'espace et les sociétés en raison de la construction culturelle propre à ces mêmes sociétés (Claval, 1981, 1992 ; Bourdeau, 2003 ; Berthelot, 2012). Et cette interrelation se répercute et s'observe dans les espaces où se situent les sociétés, notamment de façon temporaire, dans un cadre touristique. En ce sens et dans le contexte du hors-quotidien et du rapport à l'ailleurs, les représentations culturelles, les pratiques spatiales et discursives, les valeurs, les idéologies ou les interrogations sont autant d'éléments à prendre en compte pour pouvoir comprendre les relations socio-spatiales qu'entretiennent ces sociétés avec des espaces *non familiers* (Violier, 2016), et les stratégies qu'ils vont entreprendre pour les approprier temporairement, le temps d'un séjour. Une problématique générale, à définir, se concentrerait sur les rapports entre la construction identitaire nationale et le rapport à l'ailleurs dans un Etat marqué par des espaces de la *Wilderness* (Bourlon, Mao, 2016). Il nous incombe alors de présenter les principales caractéristiques d'une approche culturelle du backpacking israélien et d'identifier les enjeux incarnés par cette pratique collective, identitaire et nationale dans un *ailleurs* idéalisé que représente l'espace géographique chilien.

5.1 La démarche de recherche : le « voyage » comme objet d'étude géographique

Dans une démarche en géographie culturelle centrée sur les territorialités des pratiquants, notre objet d'étude pourrait correspondre aux « pratiques spatiales et récréatives des touristes itinérants », des pratiques assimilées dans notre recherche aux pratiques spatiales des backpackers israéliens en situation de minorités dans un contexte d'altérité. Mais

par souci d'innovation (s'il en est encore), et en suivant la position du géographe Bruno Lecoquierre (Lecoquierre, 2010), une étude sur les backpackers israéliens au Chili pourrait tout à fait considérer leur(s) « voyage(s) » comme principal objet d'étude. En effet, le « voyage » théorisé par Bruno Lecoquierre implique des mobilités spatiales (touristiques, sportives et récréatives), l'éloignement du cadre de vie habituel (Israël), une interface dynamique (les enclaves ou le backpacker lui-même, entre Israël et le Chili), des relations sociales (contacts avec les populations ou d'autres voyageurs), une confrontation avec l'altérité (découverte, conflits) et une volonté de retour vers l'espace quotidien (à l'issue du « rite de passage »). Au regard de notre description du backpacking israélien, tous ces éléments paraissent entrer dans le cadre de notre étude, orientée vers un « voyage diasporique ». Et comme le précise le géographe, le jeune Israélien socialement construit (représentations, imaginaires, culture *Sabra*, armée) ne peut que faiblement observer l'altérité, dans la mesure où le poids culturel et social de son identité, mais aussi sa simple présence physique dans les espaces traversés, influencent les comportements et actions des populations qu'il rencontre, dénaturant alors le mythe et l'esprit « authentique » du voyage.

Hypothèse et objectifs de la recherche

Dans le cadre d'une géographie du voyage considérant le pratiquant comme une interface dynamique entre deux types d'espaces, notre hypothèse centrale peut se présenter ainsi :

Le backpacking israélien, en tant que processus d'autonomisation, d'individuation et de déterritorialisation par le voyage dans l'altérité, entraîne finalement un phénomène collectif de reterritorialisation dans le hors-quotidien, observable dans les pratiques et dans les territorialités des individus.

L'**objectif principal** consisterait à étudier les rapports à l'espace des pratiquants itinérants israéliens en tenant compte d'une géographie centrée sur l'individu (Violier *et al.*, 2008) ou sur le pratiquant (Bourdeau *et al.*, 2004), afin de comprendre en quoi la construction préalable de ces sujets (Israéliens, jeunes, récemment militaires) influencent leurs pratiques spatiales et récréatives dans l'altérité. Cette seconde démarche nous conduirait à étudier les actions des pratiquants israéliens selon un registre d'interaction fonctionnel (rapport à l'espace et/ou à la spatialité, aux sites naturels ou aux lieux anthropisés du Chili, avant et pendant le voyage,) ou existentiel (territorialités collectives et individuelles, identités, espace vécu et appropriation des espaces au cours des pratiques récréatives et mobiles, ou des pratiques d'*habiter* dans les enclaves). Les **objectifs/hypothèses secondaires** nous amèneraient à nous interroger sur les rapports prométhéens à la nature (pratiques, aventure, domination), sur la possible transition identitaire des voyageurs (aliénation, réintégration ou absence de raisonnement) et

sur les techniques de déplacement et de *trekking* héritées du service militaire, et qui font de ces voyageurs une communauté visible et différentes des autres voyageurs itinérants.

Méthodologie

La géographie culturelle s'interroge sur un ensemble de codes, de symboles et de représentations sociétales. L'étude spatiale des réalités culturelles doit conduire les chercheurs à comprendre le rôle et le sens de ces différents artefacts dans une société, ainsi que leurs relations avec l'espace et sa mise en valeur (Claval, 1981, 1992). Mais par ailleurs, la géographie culturelle est souvent définie comme une discipline présentant des liens étroits avec l'anthropologie (Bourdeau *et al.*, 2004) et l'ethnogéographie (Claval, 1992), les géographes s'efforçant de se rendre sur les terrains d'études, parfois postés plusieurs heures à observer des faits socio-spatiaux ou à interroger des personnes et des sujets en présence.

Une approche en géographie culturelle nous conduirait à privilégier les études de terrains et la rencontre (entretiens individuels et collectifs) avec des voyageurs israéliens, afin d'observer leurs pratiques spatiales et corporelles, leurs comportements individuels et collectifs face aux Chiliens et autres voyageurs, et dans une moindre mesure, leurs pratiques discursives (dans les attitudes et réactions, car nous ne connaissons pas l'hébreu). Une expérience passée nous a permis d'échanger quelques heures avec des jeunes backpackers israéliens qui, discutant entre eux en hébreu, ont pu nous parler en anglais sans trop de difficultés (la langue anglaise étant fréquemment utilisée en Israël et dans le monde militaire). Il semble donc que le contact soit possible, bien que la barrière de la langue puisse limiter nos interactions, l'auteur de ce mémoire n'ayant pas non plus l'anglais pour langue maternelle. Les anthropologues les plus radicaux insistent d'ailleurs sur la nécessité de connaître la langue des sujets étudiés, comme le préconisait l'ethnologue polonais Bronislaw Malinowski en étudiant les populations mélanésiennes au début du XXe siècle. Cependant, l'anthropologue danoise Christina Anderskov, dans une étude de terrain au Costa Rica, est parvenue à réaliser une dizaine d'entretiens avec des backpackers israéliens (et d'autres nationalités), ce qui vient démontrer la possibilité de réaliser des études ethnographiques auprès de ces pratiquants (Anderskov, 2002).

Ainsi, et pour ce faire, une approche privilégiée consisterait à reproduire des méthodes de recherches issues de l'anthropologie et de l'ethnogéographie, correspondant à l'observation participante et à l'enquête ethnographique (Maoz, 2007 ; Cousin, Apchain, 2016), en se concentrant sur les pratiquants (Bourdeau, 2003) dans les auberges et enclaves israéliennes du Chili, mais aussi, et dans la mesure du possible, le long des routes, dans les sites touristiques et les espaces naturels. Il convient de préciser qu'un refus du contact avec le

chercheur apparaît à son tour comme un indice intéressant, et pouvant être analysé scientifiquement. Si la mise en place d'une telle démarche peut sembler difficile à mettre en œuvre (trouver des sujets disponibles, voyager en leur compagnie, comprendre leurs actions sociales et spatiales) elle n'en reste pas moins passionnante et nécessaire à la compréhension du backpacking israélien au Chili.

5.2 Une étude culturelle exogène par les pratiques touristiques

Depuis une position exogène (géographie de l'individu au sens de l'équipe MIT, et entrée par la spatialité) et en revenant sur notre analyse du backpacking israélien au Chili²⁸, nous considérons que la compréhension de ce phénomène peut s'appuyer sur une étude des pratiques touristiques et récréatives des backpackers israéliens comprises en tant que logiques d'action (Bourdeau *et al.*, 2004). Les pratiques conduites par ces derniers peuvent déterminer un attachement à leur construction culturelle, ou peuvent au contraire montrer des signes de désaffection par des pratiques déviantes, ou postmodernes. Aussi, des travaux ont montré que ces voyageurs effectuaient une certaine « reproduction sociale et touristique » autour des lieux visités, en suivant des « vagues » ou « circuits itinérants » sur le continent et en suivant un schéma nord-sud ou sud-nord (Noy, Cohen, 2005), très dépendant des imaginaires vendus par l'industrie touristique, ce qui tendrait à démontrer le caractère cohésif du backpacking israélien et la faible improvisation possible, le voyage étant perçu comme un rite collectif (conseils de voyage transmis de façon générationnelle, séjours en groupe après l'armée).

L'approche actantielle (Bourdeau *et al.*, 2004), culturelle et touristique viendrait analyser les rapports qu'entretiennent les voyageurs avec l'espace, compris comme un « espace de voyage » ou un « espace du hors quotidien », et entendu comme une période transitoire (une pause) entre le service militaire, et la réintégration dans la société israélienne. C'est une période de relative liberté, bien que les études montrent que les voyageurs israéliens sont confrontés à un important déterminisme. L'idée ne serait pas d'étudier la transition identitaire en soi, mais de voir comment les Israéliens agissent dans le hors-quotidien, et de comparer les réalités du voyage (évasion, émotion, aventure) avec les réalités culturelles et politiques en Israël (ségrégation, conflit, atomisation de la société). Avec une certaine distance, la méthodologie consisterait à comprendre les fondements et les pratiques touristiques

²⁸ Voir dans ce mémoire : Transition « L'année prochaine au bout du monde ! » : Des backpackers israéliens au Chili.

(mobilités, volonté ludique, efforts physique, randonnée, socialisation dans les enclaves, visites de lieux connus) des jeunes Israéliens au Chili par l'observation, l'enquête et les entretiens individuels et collectifs, et l'analyse bibliographique (littérature scientifique et médias). Dans un autre registre, cette approche pourrait permettre de comparer les attitudes des voyageurs israéliens avec celles des autres touristes/backpackers (tous backpackers confondus, ou un groupe culturel spécifique, par exemple chilien), et d'analyser les résultats dans un rapport aux temps sociologiques (modernité, postmodernité, hypermodernité, transmodernité) et aux formes touristiques (moderne, post-tourisme, hypertourisme, non-tourisme, anti-tourisme, etc.)

5.3 Une approche culturelle par les territorialités des pratiquants

Les études en géographie culturelle portant sur les questions récréatives et touristiques insistent également sur la nécessité de construire une recherche par l'analyse des pratiquants et la compréhension de leurs territorialités, à travers l'observation de leurs pratiques spatiales et de leurs représentations individuelles et collectives (Bourdeau, 2003 ; Bourdeau *et al.*, 2004).

Les mobilités dans l'ailleurs correspondent, pour les sociétés, à une forme de déterritorialisation temporaire dans le sens où elles vont passer d'un système territorial connu (Etat-Nation, région, ville, quartier, famille, appartement) à un espace *non familier*. Mais la déterritorialisation entraîne indéniablement une reconfiguration des rapports à l'espace à travers les territorialités des individus ou groupes sociaux. Si le territoire correspond à l'espace approprié par une société ou un groupe social, et socialement construit (Beucher *et al.*, 2005 ; Di Méo, 2008), la notion de territorialité désigne quant à elle la « *spatialisation progressive des identités individuelles et collectives* » (Beucher *et al.*, 2005). D'après cette définition recourant au concept de « progression », il faut comprendre que le territoire ne désigne plus seulement un espace géographique figé et délimité, notamment par des frontières physiques, politiques ou symboliques (Amilhat-Szary, 2015). En effet, le territoire devient mobile, et les pratiques de mobilités des individus et groupes sociaux entraînent le déplacement de leurs territorialités. Ainsi, les groupes humains en tant qu'acteurs de *pouvoir* « font territoire » par leurs processus d'appropriation de l'espace. Et cette situation se retrouve également dans le cadre récréatif et touristique, les individus construisant par la pratique leurs relations avec un territoire (Bourdeau *et al.*, 2004). En d'autres termes, les pratiquants d'une activité spécifique sont capables d'approprier un espace de pratique par des actions spatiales matérialisées

(déplacement, comportement et rapports au site, au spot, à l'espace) ou émotionnelles (construction de représentations collectives autour d'un espace).

Ainsi, en suivant une approche interactionnelle ou qualitative et en réalisant des analyses ethnographiques, nous pourrions envisager d'étudier les territorialités (et la reterritorialisation) des backpackers israéliens dans l'ailleurs, en analysant leurs pratiques spatiales et récréatives. Comme nous le précisons dans le second chapitre de notre deuxième partie, les Israéliens semblent conduire un voyage assimilable à une mobilité *en diaspora*, en raison d'imaginaires, de pratiques et de représentations directement reliés à une identité construite et à un sentiment d'appartenance à une Nation. Il convient alors de rappeler que cette identité collective est identifiable dans un ensemble de pratiques de mobilités spatiales héritées d'une construction sociale issue du *quotidien* israélien (*Le Land*, culture *Sabra*, regard sioniste, Tsahal, techniques de déplacement et de trekking). Une telle analyse nous conduirait à recourir au concept d'identité translocale et à la notion de transterritoire (Cattan, 2012), réaffirmant l'importance des territorialités des pratiquants, étrangers sur un territoire chilien, mais rapidement *familiers* dans l'espace vécu en recourant à un ensemble de pratiques collectives.

Et ces territorialités s'observent également au sein des enclaves touristiques ou dans des auberges pour backpackers, israéliennes ou non. La présence de groupes de voyageurs israéliens dans ces espaces leur permet d'opérer un processus de reterritorialisation dans l'altérité, et de reconstruire ainsi des logiques spatiales rappelant leur premier lieu de vie, Israël. Les anthropologues ayant analysé le backpacking (O'Reilly, 2006) ou le backpacking israélien (Anteby-Yemini *et al.*, 2005) recourent au concept d'*ethnoscapes*²⁹ pour définir ce processus de suspension territorialisé conduit par les backpackers. Plus précisément, le concept d'*ethnoscape* se réfère à des individus ou groupes mobiles tels que les migrants, les touristes, les exilés, les réfugiés ou la main d'œuvre immigrée. Parce qu'Israël a fait face tardivement à la société du loisir et à la massification touristique (années 1980), et que cela peut influencer les pratiques touristiques des backpackers israéliens, nous considérons le concept d'*ethnoscapes* comme déterminant pour analyser un voyage proprement israélien.

Une entrée par les mobilités, les territorialités et les processus de reterritorialisation constituerait dès lors une démarche de recherche à privilégier, fondée sur l'étude de terrain,

²⁹ Réputé dans la littérature anglo-saxonne, ce concept a été défini par l'anthropologue indien Arjun Appadurai en 1996, aux côtés des concepts de *mediascapes*, *technoscapes*, *finanscapes* et *ideoscapes*. Ces cinq concepts sont utilisés pour étudier un « monde » marqué par la modernité tardive, où les individus aspirent à rencontrer l'altérité pour développer leurs imaginaires et se construire en améliorant leur condition.

l'enquête ethnographique et l'observation participante. Pour conclure sur l'approche du backpacking israélien depuis la géographie culturelle, nous souhaitons présenter deux idées ou « terrains » que nous pourrions potentiellement développer dans le cadre de recherches futures, et qui pourraient être analysés à travers différents prismes méthodologiques.

5.4 Synthèse : quelques idées pour la route

L'approche du backpacking israélien en géographie culturelle nous conduit à nous intéresser à deux entrées centrées d'une part sur les pratiques touristiques en tant que logiques d'action (approche actantielle, spatialité, comparaison quotidien/hors quotidien), et d'autre part sur les pratiques spatiales comme reflet d'une construction sociale des sujets (approche qualitative, territorialité(s), rapports pratiquant-sujet/espace). Au-delà de ces aspects qui ont le mérite de produire théoriquement et scientifiquement une recherche sur les espaces récréatifs (Bourdeau *et al.*, 2004), nous souhaiterions présenter synthétiquement deux exemples d'études que nous pourrions analyser à l'avenir, et qui se concentrent sur les territorialités des backpackers.

La relation entre backpackers et espaces naturels : une approche par le *trekking*

Les études sur le backpacking israélien ont montré que l'Amérique latine était associée dans les imaginaires à des pratiques aventureuses (trekking, sports extrême) et à la découverte d'espaces et de sites naturels (Anderskov, 2002 ; Noy, Cohen, 2005 ; Reichel *et al.*, 2009). En recourant à nos études sur le « regard spatial sioniste », nous pouvons affirmer que la société israélienne présente une relation particulière aux sites naturels (Schwarz, 2013), perçus comme des espaces pouvant être explorés et appropriés en tant que « *Frontiers* » (Kimmerling, 1983), et ce dans un rapport prométhéen, moderne et conquérant, issu de la culture *Sabra* et du monde militaire (Noy, 2007b, 2008). Et par ce rapport de domination, le trekking israélien est assimilable à une forme d'activité « militouristique » (Noy, 2007 ; Schwarz, 2013), établissant notamment des pratiques corporelles « masculinistes » et des techniques militarisées (Noy, 2007). Dans cette mesure, l'étude du trekking nous intéresse car cette activité récréative fait partie des pratiques privilégiées par les backpackers israéliens.

Par ailleurs, les Rapports annuels sur le Tourisme (*Sernatur - INE*) de 2010 à 2013 présentent des données sur les touristes (origines nationales) ayant visité des Espaces Protégés chiliens administrés par la CONAF (*Corporación Nacional Forestal*). Ces espaces correspondent aux

Parcs Nationaux, aux Réserves Nationales et aux Monuments Nationaux, et sont réunis dans un système appelé *Sistema Nacional de Áreas Silvestres Protegidas del Estado* (SNASPE). Le tableau ci-dessous montre le nombre de touristes israéliens ayant visité des Espaces Protégés, par région administrative entre 2010 et 2013.

Figure n°4

Nombre de touristes israéliens ayant visité des espaces protégés (SNASPE) au Chili, par région (2010-2013)

Année	2010	2011	2012	2013
Nombre total de touristes israéliens entrés au Chili	22.046	23.210	20.435	18.408
Nombre total de touristes israéliens (SNASPE)	23.797 ³⁰	19.531	17.647	15.431
Région				
Arica y Parinacota	15	10	23	15
Tarapáca	0	0	0	0
Antofagasta	535	527	380	483
Atacama	0	2	1	13
Coquimbo	7	11	5	10
Valparaíso	94	70	55	73
Metropolitana	7	2	9	0
O'Higgins	0	7	4	0
Maule	26	22	19	13
Biobío	19	6	9	0
Araucanía	4.012	5.074	5.051	4.911
Los Ríos	0	0	0	0
Los Lagos	7.527	1.661	1.218	616
Aysén	1.774	1.996	1.453	1.087
Magallanes y la Antártica	9.781	10.143	9.420	8.236

Note : réalisation propre. 2017 (sources : Sernatur et INE)

³⁰ Année 2010 : 23.797 Israéliens se sont rendus dans des Espaces Protégés. Les données de Sernatur et nos calculs valident ce résultat, pourtant supérieur au nombre d'entrées de touristes israéliens sur le territoire chilien... Cette surprenante (et douteuse) différence semble confirmer l'analyse de Fabien Bourlon et de Pascal Mao (Bourlon, Mao, 2016) expliquant que les données peuvent être faussées par la mauvaise coopération/coordination entre les acteurs publics, mais aussi parce qu'un même voyageur peut être enregistré à plusieurs reprises dans des espaces/réserves/parcs naturels différents.

D'après ce tableau, il semble que les espaces privilégiés par les voyageurs israéliens correspondent à quatre importantes régions touristiques chiliennes où il existe un imaginaire de *Wilderness* (*Magallanes, Aysén, Araucaria*, forte baisse dans la région de *Los Lagos*), ainsi qu'à la région d'*Antofagasta* où se situe le bourg de San Pedro de Atacama et différents espaces protégés. Pour chaque année présentée, on remarque qu'une large majorité des voyageurs israéliens s'oriente vers la découverte et l'expérience dans les parcs et réserves nationales, répondant alors à leurs imaginaires d'altérité et à leurs quêtes d'aventure.

Enfin, ces régions de *Wilderness* se corrélaient parfois avec l'existence d'enclaves touristiques (Puerto Varas dans la Région des Lacs, San Pedro de Atacama dans la Région de Antofagasta) mais aussi avec des enclaves en apparence « israéliennes » (Pucón et *Chabad House* dans la Région d'Araucaria, auberges israéliennes à Puerto Natales et dans la région de Magallanes). En ce sens, une étude des pratiques de trekking dans les espaces protégés (par exemple une immersion ethnographique de plusieurs jours dans le Parc *Torres del Paine*) nous permettrait d'analyser les pratiques spatiales, les corporalités et les techniques militaires utilisées par les backpackers israéliens (Schwarz, 2013), afin de démontrer le rapport « moderne » qu'ils entretiennent avec la nature. Les terrains d'études pourraient alors se « limiter » aux espaces protégés, en suivant une approche méthodologique centrée sur les micro-territorialités, proche de celle développée par l'anthropologue Eric Boutroy dans l'étude des pratiques de via ferrata et d'escalade sportive (Bourdeau *et al.*, 2004)

Backpackers israéliens et *mochileros* chiliens : géographiquement distincts, sociologiquement proches

Des chercheurs de l'Université de Concepción au Chili ont montré dans une étude sur le tourisme dans la région de Aysén que deux groupes se différenciaient des autres touristes en raison de leurs caractéristiques sociales et économiques et de leurs pratiques spatiales et touristiques (Muñoz, Torres Salinas, 2010 ; Torres Salinas, Rojas Hernandez, 2011). Ces groupes correspondent aux *mochileros* chiliens, et aux jeunes israéliens. Les études citées montrent que les Israéliens et les *mochileros* chiliens correspondaient aux populations les plus jeunes, et disposant d'un capital économique relativement faible en comparaison avec d'autres voyageurs « occidentaux ». En répondant favorablement à la demande d'Erik Cohen (Cohen, 2003) sur la nécessité d'étudier d'autres « contextes » nationaux ou cultures du backpacking, nous pensons qu'il est possible de conduire une étude comparative entre ces deux groupes de pratiquants. Des expériences personnelles passées nous ont permis d'entrer en contact avec des *mochileros* chiliens, notamment dans des espaces « en marge » faiblement

réglementés (Prost, 2004), et nous avons pu observer qu'une grande partie des voyageurs partageait un ensemble de valeurs issues de groupes contre-culturels errants (Hippies, *drifters*, punks), ce qui tend à déterminer une certaine postmodernisation de la société chilienne, par l'existence de *tribus* mobiles.

6. Une approche en géographie sociale : la dimension postcoloniale du backpacking israélien

La géographie sociale est une branche de la géographie qui s'exerce à étudier les rapports existants entre sociétés et espaces, deux entités socialement construites (Beucher *et al.*, 2005 ; Di Méo, 2008 ; Rosière, 2009). Par leurs positions critiques et leur entrée par les *acteurs*, de nombreux théoriciens de cette discipline (Elysée Reclus, Edward Soja, Dorian Massey, David Harvey ou Guy Di Méo) ont orienté les recherches en géographie sociale vers l'étude des rapports de pouvoir s'observant sur des espaces, et dépendant de processus (domination, hiérarchie, ségrégation, exclusion) propres à toutes sociétés (Rosière, 2009). La géographie sociale s'intéresse donc aux rapports sociaux et spatiaux que les sociétés entretiennent avec leur environnement (Beucher *et al.* 2005). Aussi, et parce que l'espace géographique et socialement construit, il convient de préciser que celui-ci est marqué par une « triplicité » définie par Henri Lefebvre (Martin, 2006), à savoir l'*espace de vie* (espace d'usage et des pratiques quotidiennes), l'*espace social* (construit collectivement, relationnel et conflictuel) et l'*espace vécu* (perçu ou ressenti par les individus et les groupes sociaux, assimilables aux territorialités). Ainsi, la production sociale de l'espace puis son appropriation par une société ou un groupe sont constitutifs de la construction territoriale. Le territoire doit alors être compris comme un espace approprié et construit par une société, alors que la territorialisation définit ce processus d'appropriation, qu'il soit temporaire et alternatif ou non, et identifiable dans des territorialités mobiles et des pratiques touristiques (Ince, 2016).

Une analyse en géographie sociale du tourisme s'intéresserait donc aux processus de territorialisation et d'appropriation de l'espace conduits par différents acteurs en présence (endogènes, transitionnels ou exogènes), pouvant générer un conflit territorial (conflit ouvert, ségrégation spatiale, expulsion de populations, etc.) par la confrontation entre deux principales représentations de cet espace (locale et externe). Le tourisme moderne dans le « Tiers-Monde » (d'Hauteserre, 2009), par les imaginaires d'altérité qu'il transmet mais aussi par la création de stations et d'enclaves, apparaît justement comme un fait socio-spatial générant une appropriation et un réaménagement des espaces et des lieux d'altérité (d'Hauteserre,

2009 ; Boukhris, Chapuis, 2016), dans une optique capitaliste et postcoloniale (McNaughton, 2006 ; Teo, Leong, 2006 ; Boukhris, Chapuis, 2016). Et cette activité se retrouve également dans des activités dites « alternatives » (backpacking, écovolontariat), dans la mesure où elles vont poursuivre des logiques spatiales de domination et de réappropriation de l'authenticité (d'Hauterrie, 2009 ; Ince, 2016). En cela, les voyageurs israéliens ne sont pas épargnés, et leurs actions semblent s'inscrire dans un processus de territorialisation dans l'ailleurs.

6.1 La démarche de recherche : une approche par la territorialisation et le conflit territorial

L'étude du backpacking israélien au Chili depuis la géographie sociale nous conduirait à étudier les enclaves touristiques israéliennes et les pratiques spatiales des backpackers en tant qu'objets territorialisés, et de confronter ces objets et les jeunes voyageurs avec l'espace d'altérité (ou le territoire de vie et de pratique). En ce sens, notre principal objet d'étude s'apparente à la « reterritorialisation israélienne dans l'altérité et à ses impacts socio-spatiaux ». Si cette entrée se justifie par la dimension spatiale et collective des voyages israéliens, son principal enjeu s'évalue dans le fait que la territorialisation israélienne dans l'*ailleurs* produit de nombreuses répercussions sociales et spatiales dans les lieux touristiques, ce qui peut modifier les comportements des acteurs en présence, devenant « ouverts » ou hostiles à la présence israélienne dans leur espace-temps du quotidien. La territorialisation et l'enclave en tant qu'éléments du voyage apparaissent comme des interfaces touristiques dynamiques, engendrant des processus interrelationnels entre habitants et pratiquants (Lecoquierre, 2010).

Hypothèse et objectifs de la recherche

En géographie sociale, le principal concept spatial que nous serions amenés à utiliser est celui de « territoire », socialement construit ou pouvant être considéré comme une entité organisationnelle (Bourdeau *et al.*, 2004). Dans l'altérité, les enclaves israéliennes produisent une confrontation entre deux systèmes territoriaux au sein d'un même espace touristique (stations, sites). Il y a donc construction d'un territoire (israélien) au sein d'un autre territoire (local), ce qui vient dénaturer la rencontre touristique, et déconstruire le mythe de l'altérité. Notre hypothèse centrale peut être précisée ainsi :

Le backpacking israélien en tant qu'interface dynamique de reterritorialisation dans le hors-quotidien, est à l'origine d'un basculement de l'altérité pouvant entraîner un conflit territorial.

En ce sens, notre **objectif principal** viserait à étudier les tensions sociales et les violences symboliques en cours dans un espace ou lieu touristique, en raison de la confrontation spatiale et d'un usage différent de l'espace par les acteurs en présence (Bourdau *et al.*, 2004). Et ces acteurs peuvent être endogènes (populations locales chiliennes, acteurs publics) ou exogènes (voyageurs israéliens ou étrangers). Par extension, nous essaierons de comprendre en quoi la présence israélienne et les pratiques des voyageurs peuvent être perçues comme des attitudes « hostiles » ou « menaçantes » par les populations locales (et autres voyageurs). A travers une position critique et en considérant des voyageurs israéliens comme des « colons touristiques » (vision postcoloniale), un autre objectif de notre étude viendrait déconstruire un « mythe conspirationniste » faisant de ces voyageurs des colons **politiques** (Hamon, 2015), comme le démontrent de nombreux faits de société et des attitudes désobligeantes ou violentes à l'égard des jeunes israéliens, et répertoriés par des médias sud-américains (Aburto, 2012 ; Maradona, 2014).

Méthodologie

Notre méthodologie aurait pour objectif d'analyser les pratiques spatiales et sociales des Israéliens (enclaves, comportements, territorialités) et des « habitants locaux » au sein de micro-territoires chiliens, apparaissant dans le même temps comme des espaces touristiques ouverts à des populations exogènes. Une géographie sociale du tourisme insiste sur le fait que les activités touristiques et les pratiques des touristes (extérieurs) présentent une forte dimension ségrégative et par des rapports de pouvoir et de domination (appropriation de l'espace par le marché, par les touristes présents temporairement), comparable à un processus postcolonial (d'Hauteserre, 2009 ; McNaughton, 2006 ; Teo, Leong, 2006 ; Boukhris, Chapuis, 2016).

Nous considérons que l'enquête ethnographique peut être privilégiée pour aller à la rencontre des acteurs locaux et des voyageurs israéliens, mais aussi pour observer l'attitude d'autres acteurs exogènes (voyageurs) à l'égard des backpackers israéliens. Mais l'étude des violences territoriales demandent également d'interroger des acteurs concernés par de tels conflits physiques et symboliques (acteurs publics, privés et touristiques, israéliens comme chiliens). En ce sens, il pourrait être primordial de contacter des acteurs institutionnels et des décideurs politiques (échelons locaux dans les sites ou enclaves, corps diplomatique d'Israël, hommes politiques chiliens, forces de l'ordre) qui peuvent relayer ce phénomène, de façon positive ou négative. Notre rencontre avec des membres de l'Ambassade israélienne au Chili

en juillet 2017 nous a par exemple permis d'identifier une certaine préoccupation politique pour les actes anti-israéliens conduits en Patagonie chilienne et argentine, mais aussi dans un espace immense et difficilement contrôlable correspondant aux réseaux sociaux et à internet.

Enfin, il convient de préciser qu'une démarche en géographie sociale nous conduirait à étudier des enclaves spécifiquement israéliennes à Pucón, Puerto Natales et Santiago, mais peut être aussi et par souci de comparaison, en Patagonie argentine, où des actions hostiles aux Israéliens ont été commises, dans la région touristique de Bariloche (Maradona, 2014).

6.2 Du « tourist gaze » au « mutual gaze » : une opposition progressive aux backpackers israéliens

Le concept de *tourist gaze*, qui signifie « regard touristique » a été développé par le sociologue John Urry (Neveu, 1990 ; Maoz, 2004 ; Dewailly, 2012). Cette expression désigne un fait social par lequel le touriste dépeindrait une image stéréotypée de l'altérité avant même de s'y rendre, et qui serait alors reprise par des opérateurs touristiques, afin de répondre positivement aux attentes « inauthentiques » du futur voyageur. Et dans un monde postmoderne, la multiplication des regards et des territorialités des touristes peut influencer les attitudes des acteurs locaux, qui vont alors reconfigurer leurs pratiques pour s'adapter à des demandes matérielles et symboliques croissantes. L'anthropologue Darya Maoz entend dépasser le *tourist gaze* en proposant le concept de *mutual gaze* (Maoz, 2004). Si le touriste peut observer l'habitant local à travers un prisme ethnocentrique, l'habitant pourra à son tour regarder les attitudes contradictoires et stéréotypées du touriste, et ainsi modifier son comportement face à ce dernier (*coopération, résistance ouverte, résistance voilée*). Le concept du *mutual gaze* peut dès lors être utilisé pour analyser un contexte particulier : celui des enclaves touristiques israéliennes s'établissant dans des territoires touristiques étrangers.



Développement d'une enclave israélienne.
Puerto Natales (Magallanes).
Auteur et date inconnue.
(Sources: www.diariochile.cl)

En effet, d'après nos recherches (Muñoz, Torres Salinas, 2010 ; Torres Salinas, Rojas Hernandez, 2011 ; Becker, 2012 ; Hamon, 2015 ; Michel, 2016), et notamment en Patagonie chilienne, de nombreux éléments montrent que des voyageurs (commentaires, blogs) et des habitants sont méfiants et critiques envers les backpackers israéliens, en raison de certains comportements ultra-collectifs (peu de contacts avec l'altérité, arrogance face aux cultures locales) ou d'attitudes déviantes (incendies provoqués par négligence, quitter un hébergement sans effectuer le paiement) et peu respectueuses des autres, notamment dans les auberges et hôtels (bruits nocturnes, manque de propreté) et probablement liées à « l'esprit de groupe ». Ainsi, des « manifestations » anti-israéliennes voient le jour, et démontrent une certaine opposition aux voyageurs israéliens (des hôtels refusent ce public, des boycotts sont mis en place, présence de graffitis racistes). Par ces actions, et en étudiant les processus de reterritorialisation réalisés par les voyageurs israéliens dans les destinations touristiques (Anteby-Yemini *et al.*, 2005), il conviendrait d'analyser la reconfiguration des rapports socio-spatiaux entre les populations locales et les nouveaux arrivants, et d'évaluer le niveau de violence symbolique en marche. Cette situation pourrait se développer par la conduite de travaux ethnographiques auprès des acteurs présents, en venant confirmer l'existence d'une forme de conflit territorial lié au backpacking israélien au Chili. Ce contexte s'est reproduit

ailleurs dans le monde, notamment en Inde (Maoz, 2004), en Argentine (Maradona, 2014) ou au Pérou (Becker, 2014). Toutefois, il est possible d'imaginer que cela ne concerne pas tous les backpackers israéliens présents au Chili, et que certains d'entre-deux tentent de s'émanciper d'un système territorial israélien *ex nihilo*, ou de fuir leurs semblables nationaux, beaucoup trop collectifs et déviants à leurs yeux.



Hôtel fermé au public israélien.

Puerto Natales.

Nestor Aburto, 2012

(Sources: <http://www.biobiochile.cl>)

6.3 Du conspirationnisme à la reproduction du conflit israélo-palestinien sur le territoire national chilien

Nous avons vu que certains acteurs présents dans les espaces touristiques privilégiés par les backpackers israéliens pouvaient présenter une opposition « modérée » vis-à-vis des backpackers israéliens, et ce en raison de leurs pratiques touristiques, sociales et spatiales, foncièrement collectives et parfois négligentes à l'égard de l'altérité. Mais l'opposition peut parfois être plus violente, frôlant avec des représentations antisémites et conspirationnistes, et proche de ce que Pierre-André Taguieff dénomme un « antisémitisme planétaire » (Taguieff, 2003). En effet, nos recherches, notamment sur internet et les réseaux sociaux (sites nationalistes), ont permis d'identifier la prolifération de théories conspirationnistes, considérant les backpackers israéliens comme des soldats envoyés par Israël pour s'appropriier et coloniser progressivement le territoire chilien. Si cette position peut paraître caricaturale et critiquable, il convient de préciser qu'elle a été véhiculée par de nombreux auteurs nationalistes argentins ou chiliens, dont l'écrivain Miguel Serrano (Guzman Castro, 2008,

2009), en reprenant le mythe du « Plan Andinia³¹ » (Hamon, 2015 ; Bohoslavsky, 2008). Pour les défenseurs de cette théorie, les backpackers israéliens seraient avant tout des réservistes réalisant des relevés géographiques et cartographiques afin de construire un nouvel Israël en Patagonie (Fuentealba Somov, 2013).

Et cette vision est défendue à une échelle nationale par des personnalités politiques diverses, issues notamment de la communauté palestinienne (Hamon, 2015). Au Chili, la communauté palestinienne est composée de plus de 300 000 personnes, descendants des Palestiniens chrétiens ayant quitté l'Empire ottoman XIX siècle. C'est une élite politique, économique et culturelle reconnue (Helly, 2006), ayant un poids important dans l'actualité chilienne (de nombreux ministres et députés sont issus de cette communauté fortement intégrée). Par exemple, cette communauté a récemment permis à des Palestiniens musulmans (Gaza, Cisjordanie) de s'installer au Chili en raison de l'instabilité au Proche-Orient. En outre, certains leaders politiques d'origine palestinienne réinvestissent le conflit israélo-palestinien depuis le Chili, principalement par antisionisme (Hamon, 2015), ce qui conduit également une large part de la population à prendre position sur ce conflit d'outre-Atlantique³². S'ensuivent alors, par moyens interposés et au regard de l'actualité médiatique, des conflits sociaux (manifestations, débats publics) entraînant une opposition entre les communautés palestiniennes et juives du Chili. Notre conversation avec les membres de l'Ambassade israélienne a permis de relever cette situation, que les fonctionnaires et diplomates assimilent davantage à une montée de la xénophobie qu'à un véritable antisémitisme, comme le montrent dans d'autres contextes des mouvements d'opposition aux migrations boliviennes, péruviennes, colombienne, équatorienne et vénézuélienne. Aussi, par curiosité et intérêt pour cette « reproduction » du conflit israélo-palestinien à l'échelle du Chili, nous avons assisté en mai 2016 à une conférence organisée par le *Comité chilien de Solidarité avec la Palestine*³³, comparant la répression étatique des populations mapuches en Araucanie à un processus de colonisation israélienne en Palestine. Et les personnes présentes provenaient de bords différents (jeunes, étudiants, personnes âgées, cadres, professeurs, et même des militants communistes ayant lutté contre le régime du général Pinochet !). En ce sens et au Chili, l'opposition aux backpackers israéliens doit être recontextualisée dans un cadre plus large, et elle ne peut être

³¹ Au XIXe siècle, les penseurs du sionisme avaient développé plusieurs projets afin d'acquérir une « Terre » pour le peuple juif. Parmi les pistes de réflexion, certains avaient émis l'hypothèse de l'Argentine, de l'Ouganda ou de Madagascar, où il était possible d'acheter des terres pour commencer un processus d'implantation. La reprise actuelle du « Plan Andinia » se réfère alors à cet épisode historique, expliquant qu'Israël chercherait « une alternative territoriale » en cas de conflit majeur au Proche-Orient.

³² <http://www.palestinalibre.org/articulo.php?a=55679>

³³ <http://conpalestina.cl/>

limitée à de simples mouvements nationalistes ou conspirationnistes. Le Chili, par son passé d'Etat colonial et la diversité de sa population, apparaît également comme un espace de débats, où des individus ou groupes collectifs peuvent se sentir concernés par des faits internationaux, et prendre position sur des événements politiques lointains. Les conflits deviennent dès lors transnationaux, démontrant alors toute la complexité des phénomènes globalisés. Par extension, et dans des contextes historiques et idéologiques passés, des Européens avaient de leur côté pris part à des révolutions latino-américaines (engagements paramilitaires, manifestations contre des dictatures).

7. Approche en géographie politique : l'Etat et les « Hommes en noirs » face aux libertés d'une jeunesse postmoderne

Au-delà des approches en géographie culturelle et en géographie sociale, nous souhaiterions présenter succinctement une troisième approche du phénomène du backpacking israélien, plus globale, et qui correspond à une entrée par la « géographie politique » au sens d'un renouvellement ou d'un réajustement de la discipline (Rosière, 2007). Si la précédente partie étudiait des phénomènes politiques et des relations de pouvoir à une échelle territoriale *micro* ou *méso*, au niveau des enclaves et des espaces de pratiques et en étudiant des groupes sociaux et des individus, une approche en « géographie politique » au sens disciplinaire et théorique défini par Stéphane Rosière serait d'ordre *macro*, et s'intéresserait avant tout aux institutions d'Israël plutôt qu'aux acteurs touristiques du backpacking (pratiquants, prestataires de services, *habitants*). Au regard de nos analyses sur le rôle des acteurs institutionnels ou religieux qui « encadrent » et « orientent » la pratique du backpacking (Maoz, 2007 ; Noy, 2011), notre étude pourrait se concentrer sur deux acteurs majeurs, incarnant la modernité et la tradition, ou le sionisme et la religion, soit deux pans constitutifs d'Israël et de sa société. Ces acteurs sont l'Etat israélien d'une part, et les mouvements religieux *haredim* d'autre part.

Une approche en géographie politique considérerait le backpacking israélien, le voyage et le hors-quotidien comme un même espace-temps parsemé d'enjeux politiques, devant être investis par des Institutions afin de maintenir un certain ordre et un contrôle sur des jeunes pratiquants hédonistes, avant leur retour en Israël, et ce en raison des transformations structurelles, postmodernes et post-sionistes (Pappe, 2004 ; Neman, 2004 ; Greilsammer, 2005, 2011), en cours dans leur société d'origine. Dans ce cadre, les pratiquants et voyageurs ne sont pas écartés de notre analyse, car ils seraient observés depuis les positions des deux institutions présentées. En ce sens, la géographie politique en tant que discipline étudierait

des thématiques comparables à celles de la géographie sociale (puissance, domination, exclusion, rapports de force), mais à une échelle plus « haute », plus abstraite et plus distante, en se focalisant davantage sur les représentations ou les idéologies que sur les émotions ou les pratiques spatiales. Si la géographie sociale se concentre sur l'espace de vie, sur l'espace social et sur l'espace vécu, démontrant alors le rôle des acteurs, des territorialités et des territoires, une géographie politique s'intéresse principalement à l'espace vu comme un cadre (contexte géographique, environnement), un enjeu (dynamiques, objectifs) et un théâtre (rapports de force) (Rosière, 2007). Selon cette définition, l'approche géo-politique du backpacking israélien prétend analyser les rapports de forces et les interrelations entre l'Etat laïque et les mouvements religieux (le **théâtre**), dans un contexte a-spatial qui est l'espace du voyage (le **cadre**), afin d'entraîner les backpackers dans leurs espaces d'influence respectifs (**enjeux**, objectifs et dynamiques globales), au cours du voyage mais aussi et surtout à leur retour en Israël. Cette approche serait une confirmation de l'hypothèse post-touristique, voir anti-touristique, autrement dit.

Et cette « compétition » entre l'Etat et les acteurs religieux s'effectue dans un cadre international, les *haredim* pouvant alors être considérés comme des acteurs transnationaux, agissant *dans* et *hors* d'Israël, en appui ou en opposition à l'Etat, en tant que représentants d'un « *soft power* religieux » comme le conçoit le sociologue Raphaël Liogier (Liogier, 2013). Par ailleurs, et plus surprenant encore, de véritables services privés et laïques, indépendants de l'Etat, ont été développés en Israël par des anciens militaires³⁴ ou des backpackers pour soutenir logistiquement les voyageurs (et leurs familles) en cas de difficultés ressenties ou vécues dans l'altérité (maladies, personnes égarées, décès). En ce sens, ces acteurs privés réalisent des services comparables aux *haredim*, mais dans un contexte civil et laïque. Par exemple, des acteurs privés spécialisés organisent de véritables missions de sauvetage, seuls ou avec l'appui des services locaux, et en suivant bien souvent un mode militaire (alpinisme, renseignements auprès des locaux, « exfiltration » ou soutien juridique à des backpackers recherchés par les autorités locales). A ce niveau d'implication, outrepassant parfois les lois locales, peut-on encore parler de tourisme ? Et ces acteurs « privés » possèdent-ils justement ce statut pour éviter une ingérence israélienne dans les pays étrangers ? Des recherches approfondies pourraient permettre d'étudier cette hypothèse.

³⁴ Voir par exemple « l'entreprise » de Magnus Hilik, ancien militaire israélien d'origine suédoise qui organise des missions de sauvetage (personnes blessées ou perdues) ou de « récupération » d'Israéliens faisant face à des problèmes psychologiques ou de consommation de drogues. <http://www.magnus-isar.com/>

L'existence de ces deux types d'acteurs (religieux et privés) démontre la transformation du phénomène, et son passage du ludisme au post-tourisme, les backpackers se rendant finalement dans l'ailleurs en sachant qu'ils vont se confronter faiblement à l'altérité culturelle, tout en se sentant sécurisés en cas de crise (esprit collectif des backpackers, rôle des religieux et de l'Etat). Ainsi, la présence de ces acteurs « non-touristiques » viendrait s'inscrire dans la théorie des relations internationales de l'institutionnalisme néolibéral, développé par les politologues américains Joseph Nye et Robert Keohane au cours des années 1970. Selon cette approche pragmatique, les Etats, acteurs traditionnels du système-monde, sont désormais en concurrence avec des acteurs non-étatiques, ce qui affaiblit leur monopole et leur puissance symbolique. Mais pour revenir sur la question spatiale de ces dynamiques, et afin de proposer une analyse politique du backpacking israélien au Chili, il convient de préciser certains éléments et objectifs de recherche que nous pourrions être amenés à développer dans le cadre d'une approche géographique et politique de ce phénomène.

7.1 Une démarche de recherche portant sur un « espace de voyage » en tant qu'enjeu géo-politique

Notre approche du backpacking depuis la géographie politique présente une position relativement classique, dans la mesure où notre analyse se construit autour d'un « regard étatique », l'Etat observant avec intérêt ce rite collectif de passage, tout en s'insérant dans certaines de ses dynamiques. Parce que le backpacking israélien apparaît comme une institution fonctionnaliste au sens anthropologique, marquant la transition entre un *avant* et un *après*, il peut être perçu comme un espace où se dessinent des enjeux et des rivalités de pouvoir (Rosière, 2001, 2007). En ce sens, notre objet pourrait correspondre à « l'espace du voyage », considéré comme un **enjeu** par les acteurs présents physiquement dans les espaces de pratiques (infrastructures touristiques institutionnelles, services consulaires, entreprises privées, organismes d'Etat, Synagogues) et accompagnant moralement (soutien psychologique, services religieux, missions de « sauvetage ») les backpackers israéliens. Ces différents services extra-touristiques montrent autant une reconfiguration du backpacking israélien qu'un intérêt très fort de l'Etat pour un suivi des jeunes voyageurs présents de par le monde.

Hypothèse et objectifs de la recherche

Nous considérons que des acteurs israéliens ou religieux (Etat et mouvements orthodoxes) mettent en place des stratégies politiques dans le hors-quotidien pour récupérer ou contrôler socialement les jeunes backpackers (Noy, Cohen, 2005 ; Maoz, 2007). Ces positions politiques ont pour rôle « d'attirer » des voyageurs autour de valeurs étatiques ou religieuses, afin de développer leur sentiment collectif d'appartenance autour d'un esprit collectif israélien (Noy, Cohen, 2005 ; Noy, 2007a, 2011) ou de l'identité juive, comme le préconisent les mouvements orthodoxes et leurs partis et représentants politiques (Margalit, 1990). Ces deux identités semblent interdépendantes, mais elles présentent dans le même temps deux orientations possibles susceptibles d'orienter politiquement l'Etat (séculier ou « théocratique »). Notre hypothèse pourrait alors se formuler ainsi :

L'accompagnement du backpacking post-armée par des organismes étatiques semble présenter une préoccupation importante de l'Etat d'Israël pour ce phénomène ainsi qu'une volonté de contrôler socialement une jeunesse postmoderne capable de réorienter ses pratiques vers des logiques contraires à la stratégie nationale.

Notre objectif principal viserait alors à identifier les pratiques politiques des acteurs re-territorialisés dans l'ailleurs, et à comprendre les stratégies qu'ils établissent dans le hors-quotidien pour maintenir la dimension collective et identitaire du backpacking israélien, tout en l'orientant vers des modèles opposés et contradictoires. Notre position ne peut être considérée comme triviale, car elle dépeint des évolutions en cours dans la société israélienne (Margalit, 1990, Berthomière, 2007 ; Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015 ; Greilsammer, 2005, 2011). Et cette situation s'observe aussi au Chili, en raison du développement d'infrastructures destinées aux backpackers et administrées par des mouvements religieux (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Luongo, 2011) ou laïcs .

Méthodologie

Pour comprendre les enjeux politiques d'un phénomène récréatif national et pour analyser la potentielle transition identitaire des voyageurs, notre méthodologie proposerait une étude axée sur des entretiens auprès des acteurs institutionnels (Etat et religieux), ainsi qu'une analyse de leur présence au Chili (infrastructures, accompagnement et soutien aux backpackers). Mais nous considérons qu'il serait également intéressant d'enquêter auprès des backpackers eux-mêmes, afin d'évaluer leur possible sentiment d'aliénation et de « rejet » d'Israël, mais aussi leurs orientations vers des pratiques contestatrices (actes déviants, consommation de

drogue), ou de conversion religieuse. Notre approche impliquerait alors d'interroger des acteurs étatiques et religieux au Chili, mais peut être aussi, et dans la mesure du possible, en Israël. En effet, de nombreux acteurs accompagnant le backpacking (Etat, armée, organismes publics, mouvements religieux) possèdent leurs « sièges » dans l'Etat hébreu. En ce sens, la réalisation d'enquêtes et d'entretiens nous permettrait de comprendre les démarches et les stratégies conduites par ces acteurs dans le hors-quotidien, afin d'exercer une forme de contrôle social sur backpackers confrontés à de nombreuses libertés individuelles.

7.2 Evolutions du sionisme : post-sionisme et néo-sionisme

Dans notre précédente partie, nous avons montré que la société israélienne, autrefois cohésive et solidaire lors de la construction étatique et sioniste, faisait désormais face à une certaine déstructuration et à une reconfiguration en raison de la multiplication d'acteurs socioculturels et des stratégies qu'ils mettent en place dans un contexte politique d'instabilité. Ces éléments rejoignent l'hypothèse d'une postmodernisation de la société israélienne, définie comme une postmodernité tardive, en comparaison avec certains Etats occidentaux étant entrés dans la postmodernité au cours des années 1960-1970. Les études sur le backpacking israélien (Noy, 2003 ; Maoz, 2007 ; Maoz, Bekerman, 2010) et nos propres analyses montrent que les voyageurs sont capables d'orienter leurs pratiques et leur transition identitaire lors de leurs voyages. L'Etat israélien est conscient de ces évolutions et tente sporadiquement de s'adapter à ce phénomène afin de maintenir une cohésion nationale menacée, aussi bien en Israël que dans les différents espaces de pratiques valorisés par les backpackers (Inde, Asie du Sud-Est, Amérique latine). Dans cette perspective et en raison d'un certain affaiblissement du caractère collectif fondamental dans le projet sioniste historique, de nombreux auteurs israéliens, observateurs d'une société contemporaine en pleine transformation, parlent d'un passage du sionisme au post-sionisme, c'est-à-dire d'un Etat israélien moderne à une société israélienne post-moderne (Pappe, 2004 ; Newman, 2004 ; Greilsammer, 2005, 2011), avec la formation ou la réaffirmation de nombreux groupes culturels et de leurs intérêts propres, portant notamment sur l'avenir de l'Etat. C'est dans cet interstice que se développent différentes conceptions de l'Etat israélien, oscillant notamment entre un Etat démocratique et libéral (sioniste, post-sioniste), un Etat expansionniste (néo-sionisme, droite israélienne) ou un Etat religieux (vision théocratique de certains mouvements orthodoxes, courants du sionisme religieux). Mais il existe aussi des mouvements nationalistes ou « sionistes religieux » prônant la création d'un « grand Israël », par l'annexion des territoires palestiniens et l'expulsion de

leurs populations. Ces mouvements sont qualifiés de néo-sionistes dans la terminologie politique israélienne. Nous considérons que le conflit israélo-palestinien provoque de profonds changements parmi les anciens conscrits, et que leur confrontation « récréative » avec une « fausse » altérité dans le hors-quotidien (voyages entre Israéliens) peut déterminer leurs pratiques et leurs décisions (politiques, culturelles, religieuses) à leur retour en Israël, conduisant alors à un renforcement du sentiment collectif d'appartenance par la construction individuelle de soi en adéquation avec certaines valeurs ou idéologies politique. Le backpacking incarnerait alors son rôle de « rite de passage », capable de faire murir et réfléchir une jeunesse fortement influencée par un esprit patriotique ou national. Il s'agira alors d'identifier et de présenter certaines stratégies conduites par les acteurs israéliens ou religieux pour « récupérer » les backpackers en quête de libertés, parfois perçues comme trop grandes par les responsables politiques.

7.3 Des stratégies d'influence exportées dans le hors-quotidien des backpackers

La société israélienne contemporaine est traversée par de nombreuses oppositions politiques entre l'Etat laïque et les mouvements religieux *haredim*, garants de la coutume et porteurs de l'identité collective fondée autour du judaïsme. Il existe en effet une multitude de mouvements orthodoxes, certains rejetant le sionisme et d'autres s'adaptant pragmatiquement à la nécessité d'accepter un Etat fondé sur des principes contraires à la tradition religieuse (Margalit, 1990 ; Hecker, 2005 ; Dieckhoff, 2015). Les religieux sont exemptés du service militaire, mais leur population s'accroît drastiquement, ce qui préoccupe les autorités politiques (les religieux sont économiquement peu productifs, parfois antisionistes et opposés aux valeurs militaires). Pour attirer ces populations, l'Etat et l'armée cherchent à recruter les *haredim* dans des entités militaires qui leur sont spécialement dédiées, mêlant le métier des armes et la pratique religieuse. Par ailleurs, plusieurs de ces mouvements tentent d'attirer des populations séculières ou récemment installées sur le territoire national (populations migrantes), et procèdent à des conversions religieuses. En ce sens, les nouveaux convertis ne changeraient pas seulement de croyances, mais céderaient également à un prosélytisme religieux et politique, les *haredim* défendant une vision théocratique d'Israël. Et ces mouvements parviennent aussi à retenir l'attention de certains voyageurs israéliens, s'interrogeant sur le sens de leur existence et sur leur passé militaire répondant à des logiques étatiques plutôt que religieuses. Dans les enclaves israéliennes, Darya Maoz a montré que les émissaires orthodoxes et les rabbins accueillaient des backpackers (dortoirs, restauration,

rencontres, aide administrative) tout en transmettant une identité religieuse (célébration religieuse, gastronomie kasher, éducation sur le judaïsme) délaissée par de nombreux Israéliens séculiers (Maoz, 2007). Dans les auberges ou centres communautaires de la Dynastie des *Habad-Loubavitch*, mouvement possédant près de 300 000 membres et plus de 3000 *Chabad Houses* à l'échelle mondiale, les responsables religieux proposent des services autant récréatifs que spirituels, ce qui démontre leur attitude politique ainsi que leur catégorisation en tant qu'acteurs d'un *soft power*. Ce n'est pas un hasard si les émissaires *habad* ont investi dans le backpacking depuis les années 1990, voyant dans l'égarement itinérant de la jeunesse une fantastique opportunité d'expansion. Et cette situation s'observe également en Amérique latine, notamment à Cuzco (Pérou), Bariloche (Argentine) ou Pucón et Santiago au Chili, où il existe des *Chabad House* (Anteby-Yemini *et al.*, 2005 ; Luongo, 2011). Les mouvements orthodoxes voient par ailleurs leur influence grandir au Chili, symbolisant alors un certain retour du religieux dans les communautés juives diasporiques du Chili, intéressées par une expérience traditionnelle de la spiritualité (Caro, 2008 ; Bauerle-Ewert, 2012 ; Tapia-Adler, 2013). Les religieux parviendraient en cela à concrétiser leur projet de « conquête » politique et religieuse, s'implantant dans différentes régions du monde, et proposant une alternative à un Israël moderne et sioniste.

A l'opposé, et contraint d'entrer dans une lutte d'influence dans l'espace mondial du backpacking, l'Etat israélien développe de nombreux services destinés aux voyageurs en Israël et à l'étranger, mais dans un cadre identitaire, communautaire et laïque. Ainsi, les backpackers israéliens peuvent se tourner vers les ambassades et consulats qui leur proposent un ensemble de services administratifs et touristiques (Anteby-Yemini, 2005). Il est à noter qu'à la fin de la période de conscription, les Israéliens reçoivent une prime³⁵ (équivalente à environ 5000 dollars), et que de nombreux jeunes utilisent ces ressources pour voyager, ce qui tend à confirmer le rôle de l'armée et de l'Etat dans ce rite socialement valorisé (Yin, 2013). Conscients de la présence internationale des backpackers, des organismes étatiques mettent en place des stratégies permettant d'améliorer l'image d'Israël, tout en renforçant la dimension patriotique et collective des jeunes voyageurs récemment libérés de leurs obligations militaires (Noy, 2011). Par exemple, certains organismes se reposent sur les backpackers pour conduire des projets humanitaires à l'étranger, principalement dans des Etats des « Suds » tels que l'Argentine, l'Ethiopie ou l'Inde afin qu'Israël puisse « aider le monde » (Keinon, 2016 ; Klein Leichman, 2016). Dans ce cadre, les nombreux projets internationaux semblent incontestablement liés à une volonté politique que l'on peut assimiler au modèle de *soft power*. Aussi, et pour améliorer l'ouverture des Israéliens sur l'altérité,

³⁵ <http://www.nbn.org.il/aliyahpedia/army-national-service/idf-sherut-leumi/life-after-the-army/>

l'organisme *Trail Talks*³⁶ instruit les voyageurs afin de les préparer à leurs futurs périple, tout en faisant d'eux des ambassadeurs et des porte-paroles de la politique israélienne (Noy, 2011). Enfin, et dans une démarche contraire à celle du backpacking international, des programmes de voyages itinérants et communautaires sont mis en place en Israël afin que des anciens conscrits effectuent leur *post-army trip* sur le territoire national, confirmant dans le même temps le rapport à l'espace dérivé du concept de *Land* et d'une territorialité israélienne (Beck, 2013).

Concernant l'aide aux voyageurs et sur un modèle comparable aux *Chabad Houses*, l'Etat israélien a développé des *Warm Houses*³⁷ (« maisons chaleureuses ») en Inde pour pouvoir accueillir les backpackers, en leur transmettant une vision séculière de l'Etat ainsi que diverses activités proprement israéliennes (vie en groupe, films, littérature, gastronomie). La spécificité de ces auberges provient du fait qu'elles sont administrées par l'Agence anti-drogue israélienne, l'objectif étant notamment de réintégrer socialement des backpackers ayant eu des problèmes avec des substances psychoactives. Et ces voyageurs peuvent par la suite être envoyés vers un site reconnu en Israël, le *Kfar Izun* (« Maison d'équilibre »). Ce centre médical et thérapeutique, aux aspects de station balnéaire, a été fondé par des personnels de santé et des militaires, avec comme principal objectif la réintégration des backpackers atteints par des troubles psychologiques, tout en utilisant des techniques de soin d'origines militaires liées à la guérison des syndromes post-traumatiques (Noy, 2011). La relation entre le stress post-traumatique et le backpacking est particulière, car elle montre que l'Etat est désormais capable de conduire un certain prosélytisme identitaire dans des espaces éloignés d'Israël, et d'y conduire une lutte d'influence avec les principaux mouvements religieux orthodoxes. C'est une reproduction dans l'ailleurs d'une opposition entre la laïque Tel-Aviv, et la traditionnelle Jérusalem, deux visions différentes et complémentaires d'un même espace géographique (Enriquez, 1998).

7.4 Synthèse : des voyages politiques ou post-touristiques

Cette opposition entre deux visions d'Israël, qui se reconduit de façon extraterritoriale dans les espaces de pratiques des backpackers, nous permet alors de confirmer la dimension post-touristique de ces voyages, dans le sens où les jeunes Israéliens vont davantage se confronter à une reproduction de leurs référents nationaux qu'à un véritable voyage itinérant

³⁶ <http://trailtalks.org/home1/>

³⁷ Reportage : *Flipping Out – Israel's Drug Generation* (réalisation: Yoav Shamir. 2008)

et postmoderne nécessaire dans leurs processus de maturation et d'individuation. Au-delà des aspects touristiques et récréatifs, les backpackers israéliens semblent poursuivre les mythes des *Sabras* et des premiers éclaireurs sionistes, ce qui accentue la prétention proprement collective, politique et idéologique de leurs aventures à travers le monde, même de façon inconsciente. Dans le même temps, les évolutions récentes dans le périple post-armée confirment l'hypothèse d'une « fin du backpacking » développée par Chaïm Noy (Noy, 2006, 2011). Le backpacking israélien pourrait alors être défini comme un anti-tourisme, car les voyageurs ne se rendent pas forcément compte du contrôle social ou du dispositif foucauldien, en cours dans les espaces de voyage. Cela démontre enfin l'inquiétude d'Israël pour une jeunesse de plus en plus flexible et adaptable, capable de se construire seule et en marge des référents culturels d'origine. Plus que les approches culturelles et sociales centrées sur le backpacking israélien, les pratiques et les conséquences socio-spatiales au Chili, une approche en géographie politique viendrait déconstruire l'idée d'un voyage libre et autonome dans un *ailleurs* idéalisé.

CONCLUSION DE LA TROISIEME PARTIE

La dernière partie de notre mémoire se donnait pour objectif de présenter le backpacking israélien au Chili par le biais de la science géographique, en présentant trois approches théoriques que nous pourrions être amenés à délimiter et à développer dans une perspective de recherche future. Nos trois approches géographiques, définies autour de dynamiques culturelles, sociales et politiques, sont nécessaires pour pouvoir analyser l'institutionnalisation d'un phénomène national et complexe. Ces entrées, bien que succinctes, proposent de comprendre les voyages post-armée effectués par la jeunesse israélienne dans l'espace géographique chilien, tout en abordant les différentes pratiques spatiales des acteurs en présence ainsi que les enjeux se dessinant autour de ce rite initiatique et national réalisé par un nombre croissant d'individus. En ce sens, notre démarche vise principalement à présenter les enjeux de cette pratique récréative de socialisation conduite dans le hors-quotidien, en insistant sur le besoin d'y intégrer un apport géographique, cette discipline ayant été peu utilisée pour étudier une telle particularité de la société israélienne. Par ailleurs, les travaux des chercheurs sollicités dans ce mémoire se sont peu concentrés sur ce type de voyage en Amérique latine, et notre posture pourrait apporter certaines interrogations de recherche en se focalisant sur la pratique du backpacking au Chili, pays dont les imaginaires touristiques reposent sur une connexion avec les milieux naturels. Notre posture permettrait alors d'améliorer la compréhension de cette pratique, tout en démontrant son caractère international et ses particularismes en raison de la destination (ou terrain d'étude) choisie. Enfin, notre position nous a entraînés dans d'autres espaces de réflexion, dans la mesure où le backpacking israélien ne saurait se limiter à ses seuls aspects ludiques et introspectifs. En effet, c'est une forme itinérante de construction individuelle et collective qui ne saurait être comprise indépendamment d'un ensemble de facteurs globalisés reliés à des thématiques conflictuelles, politiques et transnationales. Ainsi, plus qu'un type de voyage, le backpacking tel qu'il est pratiqué en Israël semble se corrélérer avec des logiques modernes ou hypermodernes venant déconstruire le mythe touristique. Plus qu'une découverte de l'*ailleurs*, le tourisme international apparaîtrait avant tout comme une activité majeure de nos sociétés contemporaines, valorisant non pas la rencontre de l'altérité, mais le besoin de ressentir et de maintenir une différence entre les cultures du monde. Les *a priori* et les imaginaires ne seraient que des outils d'un dispositif de distinction, dénaturant le désir de rencontre, et renforçant les sentiments d'appartenance à des entités collectives.

CONCLUSION GENERALE

En définitive, le backpacking israélien se dessine comme une expérience touristique originale dans la mesure où elle dépasse le concept d'aliénation matérielle, et caractérise une forme de reproduction sociale et identitaire dans un contexte individuel et collectif de recherche de liberté et d'authenticité dans le hors-quotidien. Véritable rite de passage culturel, le backpacking est pratiqué par une grande part de la population israélienne à la suite de la réalisation d'un service militaire considéré comme contraignant mais socialement valorisé. Si cette pratique représentait par le passé une forme d'après-tourisme, elle serait désormais également indissociable de comportements en phase avec la modernité, voire avec l'hypermodernité, la jeunesse cherchant à se construire dans des espaces de *l'ailleurs*. Dans ce cadre, l'étude des backpackers israéliens nous intéresse car elle établit un lien entre différents angles d'approche en géographie et en sciences sociales, qui permettraient d'analyser la complexité d'une activité généralisée à l'échelle israélienne. Notre position initiale se proposait de comprendre les interrelations entre une pratique touristique « alternative » et sa progressive institutionnalisation, lui faisant perdre son statut de voyage « hors des sentiers battus ». Mais plus encore qu'une transition touristique au sens des pratiques récréatives, ce sujet présente une voie d'entrée enrichissante, centrée sur un basculement de l'altérité et une observation mutuelle marquée par le repli sur soi. C'est une poursuite d'un sentiment d'appartenance collectif exporté dans des espaces de voyage et qui s'identifie à travers des processus de reterritorialisation et d'importation de nombreux facteurs provenant de l'espace du *quotidien*. En ce sens, ce phénomène incarne une forme de backpacking extrêmement contradictoire, ses infrastructures étant désormais transférées et réunies sur des territoires socioculturels enclavés et délimités, en reproduisant des référents proprement israéliens. Autrefois nomades, post-modernes et opposés à la politique expansionniste de leur Etat, les backpackers israéliens contemporains conduisent de surprenantes logiques de sédentarisation dans le hors-quotidien, ce qui entraîne un ensemble de conséquences politiques et socio-spatiales, et transforme une pratique itinérante en un type de voyage proche du post-tourisme. L'idée de la jeunesse étant d'ailleurs de vivre entre Israéliens dans des espaces protégés de l'instabilité constante en œuvre sur le territoire d'Israël. Cependant, la présence de ces voyageurs dans les divers espaces touristiques provoque de nombreux

comportements de suspicion de la part des « observateurs locaux », corrélés à une méfiance à l'égard de la politique étatique d'Israël. Par son institutionnalisation progressive, sa transformation par le marché, et sa récupération politique, il faut comprendre que le backpacking israélien a été rattrapé par ce qu'il dénonçait lors de son développement dans les années 1970, à savoir l'aliénation, le néo-libéralisme et la politique d'Israël.

Notre travail de mémoire nous a donc conduits à présenter un phénomène national qui a considérablement évolué au cours des dernières décennies, passant du voyage touristique itinérant et contre-culturel à une pratique post-touristique collective et identitaire généralisée, lui faisant perdre sa dimension contestatrice. Au-delà des aspirations individuelles des pratiquants, il semble que ce sont avant tout les transformations en cours dans la société israélienne qui orientent les activités et les motivations des backpackers récemment libérés de leurs obligations militaires. Notre étude s'est donc proposé d'analyser cette spécificité israélienne en la comparant avec un backpacking plus classique et davantage centré sur les volontés individuelles de pratiquants. Les études des chercheurs israéliens sollicités dans notre travail insistent notamment sur de nombreux aspects socioculturels qui permettent de distinguer les backpackers israéliens des autres voyageurs itinérants. Leurs pratiques seraient en effet bien plus identitaires et collectives que celles des backpackers occidentaux, davantage individualistes et recherchant avant tout la liberté, la construction de soi et la transition personnelle.

C'est pour ces raisons que nous avons privilégié une approche en « entonnoir », notre raisonnement cherchant à démontrer le rôle des mobilités touristiques dans les sociétés contemporaines avant de préciser le cas particulier des voyageurs itinérants israéliens, essentiellement au Chili. Le backpacking israélien, ses pratiques et ses conséquences socio-spatiales seraient en quelque sorte un reflet des évolutions en cours dans la société israélienne. Le tourisme ou les activités du hors-quotidien apparaîtraient alors comme des facteurs importants permettant de dépasser le dualisme séparant le monde du travail et le monde du loisir, ces deux mondes étant interdépendants.

Ainsi, l'étude du backpacking israélien dans l'espace géographique chilien viendrait poursuivre nos interrogations initiales, et pourrait nous conduire à revenir plus précisément sur les différentes interrogations que nous avons développées lors de cet exercice.

La première partie de notre mémoire visait en effet à présenter notre posture de recherche et à légitimer nos orientations méthodologiques et théoriques en mêlant les études touristiques et les différentes phases de la modernité. En cela, notre position se fonde sur une approche géographique des mobilités touristiques et du backpacking, perçus comme des éléments

centraux dans les processus actuels de construction de soi en raison de la confrontation des pratiquants avec l'altérité. Plus concrètement, le tourisme itinérant dans des espaces-temps du hors-quotidien serait constitutif des aspirations contemporaines de recherche d'autonomisation et d'émancipation, la mobilité apparaissant comme un gage de responsabilisation et de liberté face à des processus traditionnels marqués par la spatialisation collective et les sentiments d'appartenance à de mêmes entités, symboles de la différenciation entre les cultures. L'itinérant serait alors plus libre que ses congénères sédentaires, et capable de s'émanciper de sa société. En apparence, cette situation concernerait également le backpacker israélien.

Toutefois, la seconde partie de notre mémoire cherchait à présenter les spécificités du backpacking israélien, une pratique touristique et culturelle plus proche du « rite social de passage » que de la simple volonté de rencontre avec l'altérité. Nos analyses ont permis de montrer les particularités historiques, sociales et culturelles de ce phénomène, tout en démontrant sa place très forte dans la société israélienne. Extrêmement valorisé, le backpacking israélien apparaît effectivement comme une pratique institutionnalisée et reconnue, non seulement présente au niveau touristique (enclaves, agences de voyages, voyages après l'armée, vacances en famille) mais aussi dans les différents aspects du quotidien (médias, télévision, cinéma, musique, religion, politique). Dans cette perspective, il n'est pas exagéré de considérer le tourisme itinérant comme une pratique nationale, dans la mesure où le backpacking est omniprésent en Israël tout en poursuivant les mythes fondateurs du peuple juif et des premiers pionniers israéliens. L'éloge de la marche serait en effet une forme de « sport national », conduit lors de l'enfance, de l'adolescence, du service militaire et de la vie après le passage dans l'armée. Le backpacking et l'itinérance récréative sont effectués à tout âge, mais l'élément déclencheur et caractéristique semble être le voyage planifié par la jeunesse israélienne lors de leurs périodes de conscription, et incarnant un véritable processus initiatique et de maturation.

Enfin, la troisième partie de notre mémoire prétendait apporter une vision géographique de ce phénomène en analysant les pratiques des backpackers israéliens au Chili, en suivant trois approches spatiales d'ordres culturel, social et politique. Les entrées développées dans le contexte touristique chilien mettent en lumière les nombreuses influences socioculturelles des voyageurs israéliens ainsi que les impacts territoriaux de leurs pratiques dans les destinations traversées. Nous considérons cependant que ces approches géographiques sont complémentaires, dans le sens où, couplées à d'autres sciences sociales, elles permettraient d'apporter de nombreux éléments de réponses à un phénomène identitaire et touristique jusqu'alors ignoré par les sciences géographiques.

Pour conclure, nous défendons la position que le backpacking israélien incarnerait avant tout un phénomène post-touristique par son caractère globalisé et par la reconfiguration du tourisme itinérant à l'échelle mondiale. Ce processus collectif et initiatique ne s'observe pas uniquement dans les pratiques mobiles des backpackers, mais aussi et surtout dans l'appropriation et la construction de « spots » ou « d'enclaves » proprement israéliennes dans les espaces touristiques privilégiés. Cette importation des pratiquants israéliens dans des espaces dédiés remet en question les fondements et la philosophie du voyage itinérant libre et autonome, entraînant alors une « fin du backpacking », voire même une « fin du tourisme ». Cette situation symboliserait en cela le stade ultime de l'hypermodernité ainsi qu'un renforcement des mobilités internationales. On assiste à un dépassement des frontières non pas pour des raisons « politiques », mais parce que les individus, pratiquants et voyageurs sont libres de se rendre dans des destinations de choix, et de s'y installer après quelques simples efforts administratifs (visas, création de commerces, droits de résidence temporaire).

Ainsi, et en guise d'interrogation, le backpacking israélien, comme probablement d'autres pratiques contemporaines, représenterait finalement une forme d'anti-tourisme. Comme le précise le sociologue Rodolphe Christin, l'accentuation des mobilités touristiques viendraient participer au renforcement de « l'usure du monde », et n'entraînerait ni le développement des territoires de pratiques, ni une rencontre authentique avec l'*ailleurs*. Le backpacking israélien, par son hypermobilité, sa reproduction et sa territorialisation, nous apparaît comme une formidable entrée permettant de déconstruire le mythe touristique. Il conviendrait alors de poursuivre nos recherches, en insistant sur la dimension géographique de ce phénomène israélien dans un espace régulièrement idéalisé par les imaginaires touristiques : le Chili, un monde au bout du monde.

BIBLIOGRAPHIE

ABURTO, N. (2012), "Hostales de Puerto Natales cierran las puertas a turistas israelíes", *Biobío Chile.cl*. Disponible sur: <http://www.biobiochile.cl/noticias/2012/01/03/hostales-de-puerto-natales-cierra-las-puertas-a-turistas-israelies.shtml>

ANDERSKOV, C. (2002), "Backpacker Culture: Meaning and Identity Making Processes in the Backpacker Culture among Backpackers in Central America", *AnthroBase.com*. http://www.anthrobase.com/Txt/A/Anderskov_C_01.htm#4.04_Travelling%20Method%20of%20the%20Backpackers

ANQUETIN, V., FREYERMUTH A. (dir.), (2009), *La figure de l'habitant. Sociologie politique de la "demande sociale"*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Res Publica », 184 p.

ANTEBY-YEMINI, L., BAZINI, K., GERSTEIN, I., KLING, G. (2005), "Traveling Cultures: Israeli Backpackers, Deterritorialization and Reconstruction of Home", in: NOY C., and Cohen, E., (eds.), *Israeli Backpackers: From Tourism to Rite of Passage*, SUNY series in Israeli Studies, pp. 89-109.

AMILHAT-SZARY, A.-L. (2015), *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?* Puf, 164 p.

BAR-ON, D. (2002), « Le silence des psychologues. Pourquoi n'existe-t-il pas une psychologie israélienne 'post-sioniste' ? », *Revue internationale de psychosociologie*, Vol. VIII, n°19, p. 45-66. DOI : 10.3917/rips.019.0045. URL: <http://www.cairn.info/revue-internationale-de-psychosociologie-2002-19-page-45.htm>

BARRERE, A., MARTUCCELLI, D. (2005), « La modernité et l'imaginaire de la mobilité : l'inflexion contemporaine », *Cahiers internationaux de sociologie* 1/2005 (n° 118), pp. 55-79. URL: www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2005-1-page-55.htm.

BAUER, D. (2011), « L'Inde, terre promise de la jeunesse israélienne », *Youpress*. Disponible sur : <http://yopress.fr/2011/06/linde-terre-promise-de-la-jeunesse-israelienne/>

BAUERLE EWERT, K. (2012), "Análisis del crecimiento de las comunidades judías ortodoxas en Chile", *Cuadernos Judaicos*, n°29, pp. 67-83.

BECK, A. (2013), "Post-Army Trip Deepens IDF Soldiers' Connection to the Holy Land", *United with Israel*. Disponible sur : <https://unitedwithisrael.org/post-army-trip-deepens-idf-soldiers-connection-to-the-holy-land/>

BECKER, O. (2014), "Scores of Israeli Tourists Arrested for Fucking Shit Up in Peru", *Vice News*. Disponible sur : <https://news.vice.com/article/scores-of-israeli-tourists-arrested-for-fucking-shit-up-in-peru>

BERTHELOT, L. (2012), *Vers un après- tourisme ? : la figure de l'itinérance récréative pour repenser le tourisme de montagne : études des pratiques et de l'expérience de l'association Grande Traversée des Alpes*. Thèse de Doctorat. Géographie. Université de Grenoble, Français.

BERTHOMIERE, W. (2007), « Globalisation des migrations internationales : dynamiques et modalités. Une contribution réflexive à partir du cas israélien », *Revue des mondes musulmans*

et de la Méditerranée [En ligne], 119-120 |, mis en ligne le 06 mars 2012, consulté le 04 juillet 2017. URL: <http://remmm.revues.org/4223>

BEUCHER, S., REGHEZZA, M., CIATTONI, A. (2005), *La Géographie : Pourquoi ? Comment ?*, Hatier, 287 p.

BOHOSLAVSKY, E. (2008), "Contra la Patagonia judía: la familia Eichmann y los nacionalistas Argentinos y Chilenos frente al plan Andina (de 1960 a nuestros días)", *Cuadernos Judaicos*, n°25, pp. 223-247.

BOUKHRIS, L., CHAPUIS, A. (2016), « Circulations, espace et pouvoir - Penser le tourisme pour penser le politique », *L'Espace Politique* [En ligne], 28 | 2016-1, mis en ligne le 27 avril 2016, consulté le 01 juillet 2017. URL : <http://espacepolitique.revues.org/3707>

BOURDEAU, P. (2003), *Territoires du hors-quotidien : une géographie culturelle du rapport à l'ailleurs dans les sociétés urbaines contemporaines ; le cas du tourisme sportif de montagne et de nature*, Rapport de diplôme d'habilitation à diriger des recherches. Université Joseph-Fourier - Grenoble I, 269 p.

BOURDEAU, P., CORNELOUP, J., MAO, P., BOUTROY, E. (2004), « Les interactions entre cultures sportives de montagne et territoires : un état des lieux de la recherche française depuis 1990. », *Cahiers de géographie du Québec*, n°48 (133), pp.33 - 46.

BOURLON, F., MAO, P. (2016), *La Patagonia Chilena: un nuevo El Dorado para el Turismo Científico*, Ñire Negro Ediciones, 240 p.

BRAUCH, J., LIPPHARDT, A., NOCKE, A. (2016), "Introduction: Exploring Jewish Space, an Approach", in BRAUCH, J., LIPPHARDT, A., NOCKE (Eds), *Jewish Topographies: Visions of Space, Traditions of Place*, Routledge, pp. 1-24.

CARO, I. (2008), "Ortodoxias, disidencias y nuevas identidades en el judaísmo argentino y chileno", *Cuadernos Judaicos*, n°25, pp. 157-174.

CATTAN, N. (2012), « Trans-territoire. Repenser le lieu par les pratiques spatiales de populations en position de minorité », *L'Information géographique*, Vol. 76, n°2, p. 57-71. DOI : 10.3917/lig.762.0057. URL: <http://www.cairn.info/revue-l-information-geographique-2012-2-page-57.htm>

CHARLES, S. (2005), « De la postmodernité à l'hypermodernité », *Argument*, Vol. 8, n°1 Automne 2005 - Hiver 2006.

CHOUVY, P.-A. (2010), "Antimonde.", *EspacesTemps.net*, Dans l'air, <https://www.espacestems.net/articles/antimonde/>

CITOT, V. (2004). « Les temps hypermodernes, de Gilles Lipovetsky », *Le Philosophoire*, Vol. 22, n°1, pp. 184-188.

CLAVAL, P. (1981), « Les géographes et les réalités culturelles », In: *Espace géographique*, tome 10, n°4, pp. 242-248;

CLAVAL, P. (1992), « Champ et perspectives de la géographie culturelle », *Géographie et culture*, n° 1, L'Harmattan, Paris.

CONDEVAUX, A., DJAMENT-TRAN, G et GRAVARI-BARBAS, M. (2016), « Avant et après le(s) tourisme(s). Trajectoires des lieux et rôle des acteurs du tourisme « hors des sentiers

- battus ». Une analyse bibliographique ? », *Via@*, 2016-1(9), <http://viatourismreview.com/fr/2016/10/avantetapresttourisme-analysebiblio/>
- COHEN, E. (1973), "Nomads from affluence: Notes on the Phenomenon of Drifter-tourism". *International Journal of Comparative Sociology*, Vol. 14, No. 2, pp. 89-102.
- COHEN, E. (1979), "A Phenomenology of Tourist Experience", *Sociology*, Vol. 2, No. 13, pp. 179-201.
- COHEN, E. (2003), "Backpacking: Diversity and Change", *Journal of Tourism and Cultural Change*, Vol. 1, No 2.
- COHEN, E. (2006), "Pai – a Backpacker Enclave in Transition", *Tourism Recreation Research*, Vol. 3, No. 2, pp. 11-27.
- COHEN, E. (2016), "Taking Distance: Israeli Backpackers and their Society", in BRAUCH, J., LIPPHARDT, A., NOCKE (Eds), *Jewish Topographies: Visions of Space, Traditions of Place*, Routledge, pp. 265-276.
- COHEN, Scott, (2010), Re-conceptualizing lifestyle travelers: contemporary 'drifters'. In K. Hannam & A. Diekmann (eds.), *Beyond Backpacker Tourism: Mobilities and Experiences*, Clevedon: Channel View Publications, pp. 64-84.
- COHEN, Samy. (2013), « La « dégauchisation » d'Israël ? Les paradoxes d'une société en conflit », *Politique étrangère*, Vol. 1 (Printemps), p. 51-64. DOI : 10.3917/pe.131.0051. URL : <http://www.cairn.info/revue-politique-etrangere-2013-1-page-51.htm>
- CORNELOUP, J. (2011), « La forme transmoderne des pratiques récréatives de nature », *Développement durable et territoires*, Vol. 2, n° 3.
- CORNELOUP, J. (2013), « Les éthiques en mouvement dans les pratiques récréatives de nature. » *Juris-tourisme*, pp.43-47.
- CORNELOUP, J., BOURDEAU, P., MAO, P. (2006), « La culture, vecteur de développement des territoires touristiques et sportifs. », *Montagnes Méditerranéennes*, pp.7-22.
- COUSIN, S., APCHAIN, T. (2016), « Tourisme et anthropologie : un tango de l'altérité », *Mondes du Tourisme* [En ligne], n°12, mis en ligne le 24 mars 2017, consulté le 02 juillet 2017. URL: <http://tourisme.revues.org/1320> DOI : 10.4000/tourisme.1320
- CROZAT, D., PETIT, C. (2014), « Le routard/backpacker, un touriste discursif », in FOURNIER, L.-S., CHASTAGNER, C., BERNIE-BOISSARD C., et CROZAT, D., (dir.), *Les cultures du déplacement*, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, coll. Aménagement et Territoires, n°2, pp. 121-142.
- DAYAN, A. (2004), "A Bad Trip in India", *Haaretz*. Disponible sur : <http://www.haaretz.com/a-bad-trip-in-india-1.118876>
- DESFORGES, L.C. (1997), *Travelling to Peru: Representations, Identity and Place in British Long-Haul Tourism*. Ph.D Thesis. University College London.
- DELAPLACE, M., GRAVARI-BARBAS, M. (2016), « Aux marges du tourisme. Utopies et réalités du tourisme hors des sentiers battus », *Via@*, Vol. 9, n°1, <http://viatourismreview.com/fr/2016/12/on-the-margins-of-tourism/>

- DEMERS, J.-C. (2011), « Pour une typologie de l'expérience backpacker », *Papeles del CEIC* # 68.
- DEMERS, J.-C. (2012), « D'une figure à l'autre. Discussion critique sur l'état de la socio-anthropologie du backpacking », *Sociétés*, n°116, pp. 85-96 URL : www.cairn.info/revue-societes-2012-2-page-85.htm.
- DEWAILLY, J.-M. (2012), « John Urry et Jonas Larsen, The Tourist Gaze 3.0 », *Géocarrefour* [En ligne], Vol. 87/3-4, mis en ligne le 04 avril 2012, consulté le 01 novembre 2016. URL : <http://geocarrefour.revues.org/8521>
- DIECKHOFF, A. (2015), « Israël : une société multiculturelle sans multiculturalisme », *Le Débat*, Vol. 186, n°4, pp. 54-64. DOI: 10.3917/deba.186.0054. URL: <http://www.cairn.info/revue-le-debat-2015-4-page-54.htm>
- DI MEO, G. (2008), « La géographie culturelle : quelle approche sociale ? », *Annales de géographie*, n°2 (n° 660-661), p. 47-66.
- DOUBRE, O. (2004), « Goa, loin de Tsahal », *Vacarme* 3/2004 (n° 28), pp. 40-42 URL : www.cairn.info/revue-vacarme-2004-3-page-40.htm.
- ENCEL, F. (2005), « L'armée israélienne et ses spécificités géopolitiques », *Hérodote*, n°116, pp. 138-149 URL : www.cairn.info/revue-herodote-2005-1-page-138.htm.
- ENOCH, Y., GROSSMAN, R. (2010), "Blogs of Israeli and Danish backpackers to India", *Annals of Tourism Research*, Vol. 37, No. 2, pp. 520–536.
- ENRIQUEZ, L. (1998), « Le clivage Jérusalem Tel Aviv », *Hérodote*, n°90, pp. 128-147.
- ESTRANGIN, S. (2013), « Comment se finit une géographie du voyage ? », *L'Autre Voie*, n°9. Disponible sur : <http://www.deroutes.com/AV9/geo9.htm>
- FUENTEALBA SOMOV, A. (2013), "Oficial De Ejército Chileno Denuncia Silenciosa Invasión Militar Israelí En Patagonia De Chile", *Diario Chile*. Disponible sur : <http://www.diariochile.cl/oficial-de-ejercito-chileno-denuncia-silenciosa-invasion-militar-israeli-en-patagonia-de-chile/>
- GOREAU-PONCEAUD, A. (2010), « Pratiques touristiques de et en diaspora », *Mondes du Tourisme* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 18 août 2017. URL : <http://tourisme.revues.org/278> ; DOI : 10.4000/tourisme.278
- GREILSAMMER, I. (2005), *Le sionisme*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 128 pages. ISBN: 9782130543831 <http://www.cairn.info/le-sionisme--9782130543831.htm>
- GREILSAMMER, I. (2011), « Le sionisme entre idéal et réalité », *Cités*, Vol. 47-48, n°3, pp. 41-51. DOI : 10.3917/cite.047.0041. URL : <http://www.cairn.info/revue-cites-2011-3-page-41.htm>
- GUZMAN CASTRO, G. (2008), "Judeofobia en Chile durante la década del ochenta: la obra de Miguel Serrano", *Cuadernos Judaicos*, n°25, pp. 157-174.
- GUZMAN CASTRO, G. (2009), "Judeofobia y mito conspirativo en la obra de Miguel Serrano", *Cuadernos Judaicos*, n°26.

HAMON, A. (2015), "Un nuevo Israel en la Patagonia: el mito de la conspiración judía", *El Mostrador*. Disponible sur : <http://www.elmostrador.cl/noticias/pais/2015/06/21/un-nuevo-israel-en-la-patagonia-el-mito-de-la-conspiracion-judia/>

HAUTESERRE (d'), A.-M. (2009), « L'altérité et le tourisme : construction du soi et d'une identité sociale », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2009/2, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 01 juillet 2017. URL : <http://eps.revues.org/3693> ; DOI : 10.4000/eps.3693

HECKER, M. (2005), « La société israélienne. Contradictions et divisions », *Études*, Vol. 11, Tome 403, p. 453-462. URL: <http://www.cairn.info/revue-etudes-2005-11-page-453.htm>

HELLY, D. (2006), « Diaspora : un enjeu politique, un symbole, un concept ? », *Espace populations sociétés* [En ligne], n°1, mis en ligne le 01 avril 2008, consulté le 07 juillet 2017. URL : <http://eps.revues.org/960> DOI : 10.4000/eps.960

INCE, A. (2016), « Autonomy, Territory, Mobility: Everyday (Geo)Politics in Voluntary Exchange Networks », *L'Espace Politique* [En ligne], 28 | 2016-1, mis en ligne le 28 avril 2016, consulté le 01 juillet 2017. URL : <http://espacepolitique.revues.org/3779> DOI : 10.4000/espacepolitique.3779

ISRAEL ANTI-DRUG AUTHORITY, Rapport officiel de présentation de l'IADA, Jérusalem. Disponible sur: <http://www.antidrugs.gov.il/download/files/antidrugs.pdf>

JAMAL, A. (2011), « Le sionisme et ses tragiques contradictions », *Cités*, Vol. 47-48, n°3, pp. 83-113. DOI : 10.3917/cite.047.0083. URL : <http://www.cairn.info/revue-cites-2011-3-page-83.htm>

KATRIEL, T. (1995), "Touring The Land: Trips and Hiking as Secular Pilgrimages in Israeli Culture", *Jewish Folklore and Ethnology Review*, Vol. 17, n°1-2, pp. 6-13.

KEINON, H. (2016), "Using the power of Israeli Backpackers to help the world", *The Jerusalem Post*. Disponible sur : <http://www.jpost.com/Israel-News/Using-the-power-of-Israeli-backpackers-to-help-the-world-470232>

KIMMERLING, B. (1983), *Zionism and Territory: The Socio-Territorial Dimensions of Zionist Politics*, Berkeley: Institute of International Studies.

KLEIN LEICHMAN, A. (2016), "Israeli backpackers volunteer in India, Ethiopia, Argentina", *Israel21c.org*. Disponible sur: <https://www.israel21c.org/israeli-backpackers-volunteer-in-india-ethiopia-argentina/>

KNAFOU, R., BRUSTON, M., DEPREST, F., DUHAMEL, P., GAY J.-C., SACAREAU, I. (1997), « Une approche géographique du tourisme », In: *L'Espace géographique*, tome 26, n°3, pp. 193-204.

KRAVANJA, B. (2016), "The place of backpacker enclaves: Exploring the concept towards its temporariness and situational contexts", *Anthropological Notebooks*, Vol. 22, n°3, pp. 87–107.

LACHANCE, J. (2008), « Temporalité et narration chez le backpacker », *L'Autre Voie*, n°4. Disponible sur : <http://www.deroutes.com/num4.htm>

LACHANCE, J. (2010), *La temporalité comme matériel d'autonomie chez les jeunes : risques, jeux et rituels juvéniles dans la société hypermoderne*, Thèse de Doctorat. Sociologie. Université de Strasbourg/Université de Laval (Québec).

- LACHANCE, J. (2012), « Backpacking, Jeunesse et Temporalités », dans C. Royer (dir.), *Tourisme et Territoire*, Vol. 2, p.8-28.
- LACHANCE, J. (2013), « Le rapport à la temporalité du backpacker », *Téoros* [Online], Vol. 32, n°1, Online since 15 December 2015, connection on 28 October 2016. URL : <http://teoros.revues.org/2398>
- LAZZAROTTI, O. (2010), « Le tourisme, matière à penser de la science géographique », *Mondes du Tourisme* [En ligne], n°1, mis en ligne le 30 septembre 2015, consulté le 16 juillet 2017. URL : <http://tourisme.revues.org/314> ; DOI : 10.4000/tourisme.314
- LE BIGOT, B. (2016), « Le « tour du monde » des backpackers, voyage normalisé ? », *Via @*, 2016-1(9), <https://viatourismreview.com/fr/2016/07/art3-backpackers/>
- LECOQUIERRE, B. (2010), « L'usage du voyage en géographie », *Géographie et cultures* [En ligne], n°75, mis en ligne le 28 février 2013, consulté le 01 juillet 2017. URL : <http://gc.revues.org/1638> ; DOI : 10.4000/gc.1638
- LIOGIER, R., (2013), « Existe-t-il un "soft power" religieux ? », *Revue Internationale et Stratégique*, Vol. 89, n°1.
- LE POGAM, Y. (1998), « Michel Maffesoli, analyste de la socialité émergente », *Corps et culture* [En ligne], n°3, mis en ligne le 04 mai 2007, consulté le 01 juillet 2017. URL : <http://corpsetculture.revues.org/522>
- LEROUX, S. (2007), « Les temporalités des touristes itinérants dans le Sud marocain ou la quête de liberté », *Espace populations sociétés* [En ligne], 2007/2-3, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 01 juillet 2017. URL: <http://eps.revues.org/2164> ; DOI: 10.4000/eps.2164
- LUONGO, M. (2011), "Touring Santiago's 'Little Israel'", *Forward*. Disponible sur : <http://forward.com/articles/137644/touring-santiago-s-little-israel/>
- MAFFESOLI, M. (1997), *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*, Paris, Le Livre de Poche.
- MAFFESOLI, M. (1998), « Société ou communauté. Tribalisme et sentiment d'appartenance », *Corps et culture* [En ligne], n°3, mis en ligne le 12 octobre 2007, consulté le 02 juillet 2017. URL: <http://corpsetculture.revues.org/520>
- MAOZ, D. (2004), "The Conquerors and the Settlers: Two groups of Young Israeli Backpackers in India", in RICHARDS, G. and WILSON, J. (Eds), *The Global Nomad: Backpacker Travel in Theory and Practice*, Clevedon: Channel View Publications, pp. 109-122.
- MAOZ, D. (2006), "The mutual gaze", *Annals of Tourism Research*, Vol. 33, No. 1, pp. 221-239.
- MAOZ, D. (2007), "Backpackers' Motivations: The Role of Culture and Nationality", *Annals of Tourism Research*, vol. 34, No. 1, pp. 122-140.
- MAOZ, D., BEKERMAN, Z. (2010), "Searching for Jewish answers in Indian resorts: The Postmodern Traveler", *Annals of Tourism Research*, Vol. 37, No. 2, pp. 423-439.
- MARADONA, S. (2014), "Denuncian un boicot al turismo Israelí", *Diario la Nación* (Argentine)

- MARKOWITZ, F., AVIELI, N. (2015), « Le paradoxe israélien », *Ethnologie française*, n°2, Vol. 45, pp. 199-208. DOI: 10.3917/ethn.152.0199. URL : <http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2015-2-page-199.htm>
- MARGALIT, A. (1990), « La montée des ultra-orthodoxes », *Le Débat*, Vol. 58, n°1, pp. 70-83. DOI: 10.3917/deba.058.0070. URL: <http://www.cairn.info/revue-le-debat-1990-1-page-70.htm>
- MARTIN, J.-Y. (2006), « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 2 |, Online since 17 July 2006, connection on 29 June 2017. URL : <http://articulo.revues.org/897>; DOI : 10.4000/articulo.897
- METRAL, P.-A. (2015), *Les pratiques alternatives à l'épreuve de la transition récréative. Une géographie hors-norme. Environnement et Société.*
- McNAUGHTON, D. (2006), "The "Host" as uninvited "Guest": Hospitality, Violence and Tourism", *Annals of Tourism Research*, Vol. 33, No. 3, pp. 645–665.
- MICHEL, F. (2004), *Désirs d'Ailleurs. Essai d'anthropologie des voyages*, Préface de Jean-Didier Urbain, Québec, Presses de l'Université Laval, 3e édition augmentée, 367 pages
- MICHEL, F. (2005), « Mieux routard que jamais ! », *L'Autre Voie*, n°1. Disponible sur : <http://www.deroutes.com/AV1/fmroutard.htm>
- MICHEL, F. (2008), « L'autre sens du voyage. Eloge du voyage désorganisé », *L'Autre Voie*, n°4. Disponible sur : <http://www.deroutes.com/autresensduvoyage4.htm>
- MICHEL, F. (2011), « Voyages pluriels, des anciens tourisms et aux nouvelles mobilités », *L'Autre Voie*, n°7. Disponible sur : <http://www.deroutes.com/AV7/pluralites7.htm>
- MICHEL, F. (2015), « Une destination « non touristique » à la mode : la région d'Aysén, en Patagonie chilienne », *Études caribéennes* [En ligne], 30 | Avril 2015, mis en ligne le 08 septembre 2016, consulté le 28 octobre 2016. URL: <http://etudescaribeennes.revues.org/7402>
- MICHEL, F. (2016), *Rumbo a los Archipiélagos Patagónicos*, Ñire Negro Ediciones, 302 p.
- MUNOZ, M.D., ROJAS HERNANDEZ, J. (2010), "Conectividad, apertura territorial y formación de un destino turístico de naturaleza: el caso de Aysén (Patagonia chilena)", *Estudios y Perspectivas en Turismo*, Vol. 19, pp. 447-470.
- NEVEU, E. (1990), "The Tourist gaze" (John Urry). In: *Réseaux*, volume 9, n°44-45, Sociologie de la télévision : Europe. pp. 434-436.
- NEWMAN, D. (2004), « Le post-sionisme : une vision plus juste de la société israélienne contemporaine », *Mouvements*, Vol. 33-34, n°3, pp. 49-55. DOI : 10.3917/mouv.033.0049. URL : <http://www.cairn.info/revue-mouvements-2004-3-page-49.htm>
- NOY, C. (2004), "This Trip Really Changed Me: Backpackers' Narratives of Self-Change", *Annals of Tourism Research*, Vol. 31, No. 1, pp. 78-102.
- NOY, C., COHEN, E. (2005), *Israeli Backpackers: From Tourism to Rite of Passage*, SUNY series in Israeli Studies, 268 p.

- NOY, C., COHEN, E. (2005), "Introduction: Backpacking as a Rite of Passage in Israel", in: Ch. Noy and E. Cohen (eds.), *Israeli Backpackers: From Tourism to Rite of Passage*, SUNY series in Israeli Studies, pp. 1-43.
- NOY, C. (2006), "Israeli Backpacking since the 1960s: Institutionalization and its Effects", *Tourism Recreation Research* Vol. 31, No. 3, pp. 39-53.
- NOY, C. (2007a), *A Narrative Community: Voices of Israeli Backpackers*, Wayne State University Press, 238 p.
- NOY, C. (2007b), "Travelling for Masculinity: Bodies/Spaces in Israeli Backpackers' Narratives", in Annette Pritchard, Irena Ateljevic, and Nigel Morgan (eds.), *Tourism & Gender: Embodiment, Sensuality and Experience*. Wallingford, UK, CAB International. pp. 47-72.
- NOY, C. (2008), "Resisting Hegemony: Gender and Embodiment in the Narratives of Female Israeli Tourists", *Tourism Review International*, Vol. 12, No. 2, Special Issue: Female Travelers II, pp. 93-114.
- NOY, C. (2011), « Pérégrinations: Etude (intergénérationnelle) d'un rite de passage culturel israélien », *Cahiers du Judaïsme*, n°33, pp. 104-117.
- NYE, J.S, KEOHANE R.O (1971), "Transnational Relations and World Politics: An Introduction", *International Organization*, Vol.25, No. 3, pp. 329-349.
- O'REILLY, C. (2006), "From drifter to gap year tourist: Mainstreaming Backpacker Travel", *Annals of Tourism Research*, Vol. 33, No. 4, pp. 998–1017.
- PAPPE, I. (2004), « La décennie post-sioniste en Israël : 1990-2000 », *Outre-Terre*, Vol. 9, n°4, p. 61-76. DOI : 10.3917/oute.009.0061. URL : <http://www.cairn.info/revue-outre-terre1-2004-4-page-61.htm>
- PROST, B. (2004) « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour* [En ligne], Vol. 79, n°2, mis en ligne le 25 octobre 2007, consulté le 26 janvier 2017. URL : <http://geocarrefour.revues.org/695> ; DOI : 10.4000/geocarrefour.695
- RAUCH, A.. (2011), « Le voyageur et le touriste », *In Situ* [En ligne], n°15, mis en ligne le 29 juin 2011, consulté le 29 juin 2017. URL : <http://insitu.revues.org/533> ; DOI : 10.4000/insitu.533
- RAZOUX, P. (2013), « Une armée israélienne en pleine mutation », *Politique étrangère*, n°1 (printemps), p. 23-35. DOI : 10.3917/pe.131.0023. URL : <http://www.cairn.info/revue-politique-etrangere-2013-1-page-23.htm>
- REICHEL, A., FUCHS, G., URIELY, N. (2009), "Israeli Backpackers: The Role of Destination Choice", *Annals of Tourism Research*, Vol. 36, No. 2, pp. 222–246,
- ROSIERE, S. (2007), « Comprendre l'espace politique », *L'Espace Politique* [En ligne], n°1, mis en ligne le 16 janvier 2007, consulté le 12 juillet 2017. URL : <http://espacepolitique.revues.org/223> ; DOI : 10.4000/espacepolitique.223
- ROSIERE, S. (2009), « Guy Di Méo, Pascal Buléon, (dir.), L'Espace social. Lecture géographique des sociétés », *L'Espace Politique* [En ligne], Comptes rendus d'ouvrages, mis en ligne le 12 mai 2009, consulté le 01 juillet 2017. URL: <http://espacepolitique.revues.org/425>
- SCHEYVENS, R. (2002), "Backpacker Tourism and Third World Development", *Annals of Tourism Research*, Vol. 29, No. 1, pp. 144-164.

- SCHWARZ, O. (2013), "What should nature sound like? Techniques of engagement with nature sites and sonic preferences of Israeli visitors", *Annals of Tourism Research*, Vol. 42, pp. 382–401.
- SCHWEISGUTH, E. (1978), « L'institution militaire et son système de valeurs », *Revue française de sociologie*, Vol. 19, n°3. pp. 373-390. DOI : 10.2307/3321050 http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1978_num_19_3_6913
- SIMONETTI, I. (2006), « Le service militaire et la condition des femmes en Israël », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], n°17, mis en ligne le 06 mars 2012, Consulté le 03 juillet 2017. URL : <http://bcfrj.revues.org/186>
- SOULE, B., CORNELOUP, J. (1998), « Jeunes et prises de risque sportives. Vers une approche sociologique contextualisée », *Corps et culture* [En ligne], N°3, mis en ligne le 24 septembre 2007, consulté le 01 juillet 2017. URL: <http://corpsetculture.revues.org/471>
- SORENSEN, A. (2003), "Backpacker Ethnography", *Annals of Tourism Research*, Vol. 30, No. 4, pp. 847-867.
- STOCK, M. (2005), « Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ? », *EspacesTemps.net*, Travaux, <https://www.espacestemp.net/articles/societes-individus-mobiles/>
- STOCK, M. (2006), « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles. », *EspacesTemps.net*, Travaux, <https://www.espacestemp.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/>
- TAGUIEFF, P.-A. (2003), « L'émergence d'une judéophobie planétaire : islamisme, anti-impérialisme, antisionisme », *Outre-Terre*, Vol. 2, n° 3, p. 189-226. DOI : 10.3917/oute.003.0189. URL : <http://www.cairn.info/revue-outre-terre1-2003-2-page-189.htm>
- TAPIA - ADLER, A.-M. (2013), "La comunidad judía de Chile: una mirada crítica", *Cuadernos Judaicos*, n°30, pp. 197-209.
- TEO, P., LEONG, S. (2006), "A Postcolonial Analysis of Backpacking", *Annals of Tourism Research*, Vol. 33, No. 1, pp. 109-131.
- TING, A. E., KAHL, C. (2016), "Self-Discovery and Backpackers: A conceptual paper about liminal experience," *International Journal of Religious Tourism and Pilgrimage*, Vol. 4: Iss. 1, Article 5.
- TORRES SALINAS, R., ROJAS HERNANDEZ, J. (2011), "Naturaleza, cultura y formas turísticas de vida en Aysén", *Sociedad Hoy*, n°20, pp. 77-109.
- TURQUIN, C. (2014), *Le tourisme scientifique en Patagonie chilienne, une opportunité de développement pour des territoires reculés mais convoités ? Biodiversité et Ecologie*. Mémoire de Master 2, Université de Grenoble-Alpes, Institut de Géographie Alpine.
- URBAIN, J.-D. (2002), *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, éditions Payot, 354 p.
- URIELY, N. (2005), "The Tourist Experience: Conceptual Developments", *Annals of Tourism Research*, Vol. 32, No. 1, pp. 199-216.
- URIELY, N., YONAY, Y., SIMCHAI, D. (2002) "Backpacking Experiences: A Type and Form Analysis", *Annals of Tourism Research*, Vol. 29, No. 2, pp. 520-538.
- URRY, J. (2005), *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie*, traduit de l'anglais par Burch Noël. Armand Colin, 254 p.

VACHER, L. (2014), *Réflexion géographique sur la distance, une approche par les pratiques de tourisme*, Habilitation à diriger des recherches. Université d'Angers, 254 p.

VACHER, L., BOULOSA-JOLY, M., LALLEMAND, S. (2013), « Quoi de neuf chez les routards ? », *Téoros* [Online], Vol. 32, n°1, Online since 20 July 2016, connection on 28 October 2016. URL : <http://teoros.revues.org/2354>

VIOLIER, P. (2016), « Mobilité des individus et familiarité construite : des arrangements qui offrent aux touristes des prises pour parcourir le monde », *Mondes du Tourisme* [En ligne], n°12, mis en ligne le 01 décembre 2016, consulté le 28 juin 2017. URL : <http://tourisme.revues.org/1365> ; DOI : 10.4000/tourisme.1365

VIOLIER, Ph., STOCK, M., KNAFOU, R., GAY, J.-C, COËFFE, V., CERIANI, G. (2008), « Conditions géographiques de l'individu contemporain. », *EspacesTemps.net*. <http://www.espacestemp.net/articles/conditions-geographiques-individu-contemporain/>

WILSON, J., RICHARDS, G. (2008), "Suspending Reality: An Exploration of Enclaves and the Backpacker Experience", *Current Issues in Tourism*, Vol. 11, No. 2, pp. 187-202.

YIN, D. (2013), "Out of Israel, into the World", *Forbes*. Disponible sur : <https://www.forbes.com/sites/davidyin/2013/12/19/out-of-israel-into-the-world/#e72a3b6367d7>

ZOMERSZTAJN, N. (2011), « La bulle indienne », Actualités du *Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind*, Bruxelles. Disponible sur : <http://www.cclj.be/actu/israel/bulle-indienne>

ZOMERSZTAJN, N. (2012), « Le Habad au pays de Vishnou », Actualités du *Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind*, Bruxelles. Disponible sur : <http://www.cclj.be/actu/judaisme-culture/habad-au-pays-vishnou>

SITES ET PAGES INTERNET CONSULTES

Chabad.org:

http://www.chabad.org/blogs/blog_cdo/aid/697459/month/5/year/2014/jewish/Blog.htm

Kosher Delight: Your Jewish Online Magazine !

http://www.kosherdelight.com/Chile_Chabad.shtml

Lametayel:

<http://www.lametayel.co.il/aboutus>

Magnus International Search and Rescue:

<http://www.magnus-isar.com/>

Nefesh B'Nefesh: Life After the Army:

<http://www.nbn.org.il/aliyahpedia/army-national-service/idf-sherut-leumi/life-after-the-army/>

PalestinaLibre.org - Comité Democrático Palestino-Chile:

<http://www.palestinalibre.org/articulo.php?a=55679>

Sernatur et INE: Rapports annuels sur le Tourisme (de 2001 à 2013)

www.sernatur.cl

Trail Talks:

<http://trailtalks.org/home1/>

Turismo Judaico:

<http://es.turismojudaico.com/contenidos/Chile/pagina/1>

DOCUMENTAIRE

Flipping Out – Israel's Drug Generation. (réalisation: Yoav Shamir, 2008)

www.dailymotion.com/video/xkbwbk_flipping-out-israel-s-drug-generation_lifestyle

TABLES DES FIGURES

Figure n°1 : <i>After Army Trip</i> : intégration sociale des individus s'orientant vers le backpacking après la conscription.....	p. 86
Figure n°2 : L'espace géographique chilien. Carte de l'Institut de Géographie Militaire.....	p. 90
Figure n°3 : Evolution du nombre de touristes israéliens étant entrés au Chili (2001-2013).....	p. 92
Figure n°4 : Nombre de touristes israéliens ayant visité des espaces protégés (SNASPE) au Chili, par région (2010-2013).....	p. 104

TABLES DES PHOTOGRAPHIES

Photographie n°1 : <i>'No es la montaña a la que conquistamos a nosotros mismos'</i> . Liad Ezra (2012).....	p. 89
Photographie n°2 : Développement d'une enclave israélienne à Puerto Natales (Magallanes). Auteur et date inconnue. (Source : www.diariochile.cl).....	p. 110
Photographie n°3 : Hôtel fermé au public israélien. Puerto Natales. Nestor Aburto (2012) (Sources: http://www.biobiochile.cl).....	p. 111

